

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com



Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

82Y
679

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

SCHILLER

GUILLAUME TELL

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

PARIS

Librairie de la BIBLIOTHEQUE NATIONALE

L. PFLUGER, Editeur

Passage Montesquieu, 5, rue Montesquieu
PRÈS LE PALAIS-ROYAL

Le Volume broché, 25 c. Franco partout, 35 c.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et dans les Gares de Chemins de Fer

Bibliothèque Nationale. — Volumes n° 25 c.
CATALOGUE AU 1^{er} JANVIER 1895

<i>Athen.</i> De la Tyrannie..... 1	<i>Cornélius Népos.</i> Vies des
<i>Aristote.</i> Roland furieux..... 6	grands Capitaines, etc..... 2
<i>Baughart.</i> Mémoires..... 5	<i>Courton (P. F.).</i> Choix d'œuvres
— <i>Bachelier de Savoie</i> 1	— Lettres à Malle..... 1
— <i>Maynard de Figeac</i> 1	<i>Cyrano de Bergerac.</i> Œuvres
<i>Beaumont.</i> Dictionnaire de Poésie..... 1	<i>D'Alembert.</i> Encyclopédie
<i>Bernardin de Saint-Pierre.</i>	— Destruction des Jésuites
<i>Paul et Virginie</i> 1	<i>Dante.</i> Le Divin
<i>Bouffau.</i> Satires, Libertin..... 1	<i>Demosthène.</i> Philippique
— <i>Art poétique.</i> Epîtres..... 1	— <i>Olympiennes</i> 1
<i>Bossuet.</i> Oraisons funèbres..... 2	<i>Deschamps.</i> De la Méthode
— Discours sur l'Histoire	<i>Desmoulins (Camille).</i> Œ
universelle..... 2	uvres..... 1
<i>Bouffier.</i> Œuvres choisies..... 1	<i>Destouches.</i> Le Philoppe
<i>Bruhat-Sauvage.</i> Physiologie	— <i>Macé.</i> La Femme Ag
du Gout..... 2	<i>Diderot.</i> Rêve de d'Alembert
<i>Buffon.</i> Discours sur le Style	— La Religieuse..... 1
— Étude sur l'Histoire na-	— <i>Romans et Contes</i> 1
turale. Les Époques de la	— <i>Paradoxe du Com</i>
Nature. Sur la Conserva-	— <i>Mélanges philoso</i>
tion des Forêts..... 2	— <i>Jacques le Fata</i>
<i>Byron.</i> Coraire. Lara, etc..... 1	<i>Quelot.</i> Sur les Mo
<i>Cassette.</i> Diable amoureux..... 1	<i>Quarante.</i> Essai
<i>Carabine.</i> Don Quichotte..... 1	— <i>Prologues</i> 1
<i>César.</i> Guerre des Gaules..... 1	<i>Quintus.</i> Origine des
<i>Chamfort.</i> Œuvres choisies..... 3	<i>La Fontaine.</i> Maximes
<i>Chapelle et de Châlon.</i>	<i>Erasm.</i> Éloge de la V
Voyages amusants..... 1	<i>Fénelon.</i> Télémaque
<i>Chateaubriand.</i> Atala, René..... 1	— Éducation des Filles
<i>Clairon.</i> De la République..... 1	— Discours à l'Académie
— <i>Caillinares.</i> Discours..... 1	— <i>Dialogues sur l'Éloquence</i>
— Discours contre Verrès..... 2	<i>Florian.</i> Fables..... 1
— Harangues au Peuple et	— <i>Galatée.</i> Estelle..... 1
au Sénat..... 1	— <i>Gongrave de Bordeaux</i>
<i>Colin d'Harcourt.</i> Le Vieux	<i>Fel.</i> Robinson Crusoé..... 1
Célibataire. M. de Crac..... 1	<i>Fantasia.</i> Dialogues des
<i>Condorcet.</i> Vie de Voltaire..... 1	Morts..... 1
— Progrès de l'Esprit hu-	— <i>Piquet.</i> des Mandat
main..... 2	— <i>Histoire des Gracien</i>
<i>Cornélius.</i> Le Cid, Horace..... 1	<i>Alfred.</i> Poésies..... 1
— <i>Cinna.</i> Polyandre..... 1	<i>Goethe.</i> Werther..... 1
— <i>Rodogune.</i> Le Menteur..... 1	— <i>Hermann et Xénochée</i>
— <i>Nicomède.</i> Pompée..... 1	— <i>Faust</i> 1

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SCHILLER

GUILLAUME TELL

DRAME EN CINQ ACTES

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M^{me} ISAURE S...

DÉPÔT LÉGAL

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

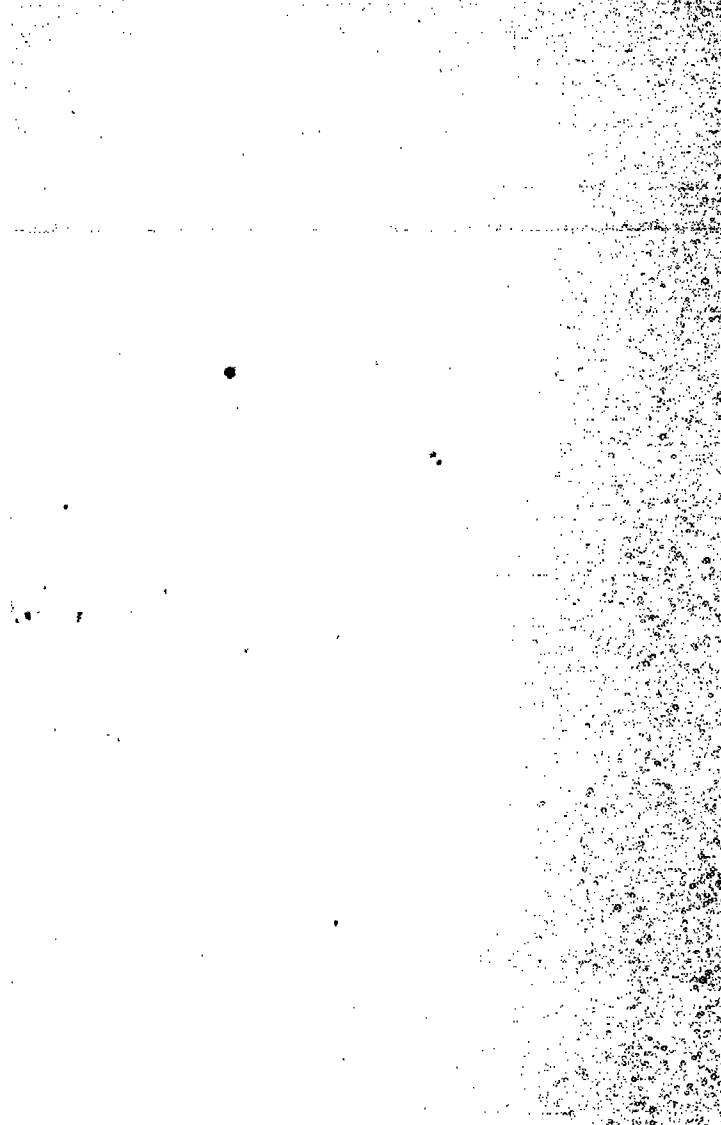
PASSAGE MONTESQUIEU (RUE MONTESQUIEU)

Près le Palais-Royal

1898

Tous droits réservés

8Yh
679



PERSONNAGES (1)

HERMANN GESSLER (2), bailli des cantons de Schwytz et d'Uri.

WERNER, baron d'ATTINGHAUSEN, seigneur bailli.

ULRICH de RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER (3),

CONRAD HUNN,

TEL REDING,

HANS des MAUER,

JÖRG des HOFE,

ULRICH SCHMIDT,

JOST de WEILER,

WALTER FÜRST,

GUILLAUME TELL,

RÖSSELMANN, le pasteur,

PETERMANN, le sacristain,

KUONI, le berger,

WERNI, le chasseur,

KUODI, le pêcheur,

ARNOLD de MELCHTHAL,

CONRAD BAUMGARTEN,

MEIER de SARNEN,

STRUTH de VINKELRIED,

HANS de FLUE.

HUNTHART de BÜHEL,

ARNOLD de SEWA,

PFEIFER de LUCERNE,

Gens de Schwytz.

Gens d'Uri.

Gens d'Unterwalden.

(1) Nous avons conservé, selon l'usage, les noms propres avec l'orthographe allemande et sans les traduire, sauf un petit nombre de noms de baptême.

(2) Hermann Gessler, bailli de l'Empire vers l'an 1300, fut tué par Guillaume Tell en 1309.

(3) Werner Stauffacher, de Steinen, jeta en 1307, avec Walter Fürst et Arnold au der Halden de Melchthal, les premiers fondements de la Confédération suisse.

KUNE ou GEMSAU.

JENNI, fils du pêcheur.

SEPPI, fils du berger.

GERTRUDE, femme de W. Stauffacher.

HEDWIG, femme de G. Tell, fille de W. Furst.

BERTHE ou BRUNEGH, riche héritière.

ARMGART,

MATHILDE, } Paysannes.

ELISABETH,

HILDEGARDE,

WALTHER et GUILLAUME, fils de Guillaume Tell.

FRIESHARDT et LEUTHOLD, soldats.

UDOLPH ou HARRAS, écuyer de Gessler.

JEAN LE PARRICIDE (1), duc de Souabe.

SUPPI, garde champêtre.

L'homme qui sonne la trompe d'Uri.

Un Messager de l'Empire.

L'Officier préposé aux corvées.

Maître tailleur de pierre, Compagnons et Maçons.

Crieur public.

Frères de la Miséricorde.

Cavaliers de Gessler et de Landenberg (2).

Beaucoup d'hommes et de femmes des quatre cantons.

(1) Jean, duc de Souabe, surnommé le Parricide, était neveu de l'empereur Albert. Il conspira contre son oncle, qui retenait son héritage, et le tua sur les bords de la Reuss, dans l'Argonie, non loin de Bruch.

(2) Bérenger de Landenberg fut envoyé dans les trois cantons, avec Gessler, en qualité de bailli. Il résidait dans le canton d'Unterwalden, au château de Sarnen.

GUILLAUME TELL

ACTE PREMIER

Les hauts rivages formés de rochers du lac des Quatre-Cantons (1), en face de Schwytz.

Le lac forme une baie, une cabane est près du rivage; le fils du pêcheur conduit une barque. Au delà du lac, on voit les vertes prairies, le village et les fermes de Schwytz éclairés par le soleil. — A gauche du spectateur se montre la pointe du Hacken entouré de nuages. — A droite, dans le lointain, on voit les glaciers. Avant le lever du rideau, on entend le *Ranz des vaches* et le bruit harmonieux des clochettes des troupeaux. Ce bruit se continue encore quelques temps après que le rideau est levé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE FILS DU PÊCHEUR, chantant dans la barque.

(Musique du *Ranz des vaches*.)

Le lac sourit, il invite au bain. Le jeune homme dormait sur la verte plage, lorsqu'il entend un son aussi doux que celui d'une

(1) Le lac des Quatre-Cantons est aussi appelé lac de Lucerne. Il a dix lieues de long et quatre dans sa plus grande largeur.

dôte, aussi doux que la voix des anges en paradis. Et lorsqu'il est réveillé par un plaisir délicieux, les eaux entourent sa poitrine et une voix crie du fond du lac : « Cher enfant, tu es à moi ! Je séduis le dormeur et je l'entraîne. »

LE BERGER, *chantant sur la montagne.*

(Variation du *Ranz des vaches.*)

A vous, prairies, adieu ! et à vous, radieux pâturages ! il faut que le vacher vous quitte ! l'été a fui. Nous allons dans la montagne ; nous reviendrons quand le coucou criera, lorsque les chants se feront entendre, que la terre se parera de nouveau de fleurs, que les ruisseaux couleront au milieu du mai charmant. Adieu, prairies et radieux pâturages ! il faut que le vacher vous quitte. L'été a fui !

LE CHASSEUR DES ALPES *paraît en face sur le haut du rocher.*

(Seconde variation.)

Les hauteurs grondent, le sentier tremble ; cela n'effraye pas le tireur sur le chemin vertigineux ; il marche témérairement sur des plaines de glace ; là, le printemps ne répand pas son éclat, là, pas un arbuste ne verdit ; et, une mer de brouillards sous les pieds, il ne reconnaît plus les villes des hommes ; ce n'est qu'à travers les déchirements des nuages qu'il regarde le monde, et, bien au-dessous des nuées, les vertes campagnes.

(Le paysage change d'aspect ; on entend un accord craquement dans la montagne, les ombres des nuages couvrent la contrée.)

RUODI, le pêcheur, sort de la cabane; **WERNI**, le chasseur, descend du rocher; **KUONI**, le berger, vient avec son vase à traire sur les épaules, son fils le suit.

RUODI.

Sois leste, Jenni, tire la barque. Le gris bailli de la vallée arrive, le glacier gronde sourdement, le Mythen met son bonnet, et un vent froid souffle du trou des tempêtes; l'orage, je pense, sera là avant que nous y pensions.

KUONI.

Il pleuvra, batelier. Mon troupeau mange l'herbe avec avidité et le gardien flaire la terre.

WERNI.

Les poissons sautent et les poules d'eau plongent, la tourmente est proche.

KUONI, à son fils.

Regarde, Suppl, si les bêtes ne se dispersent pas.

SUPPL.

Je reconnais à sa clochette la brune Liset.

KUONI.

Alors il ne nous en manque pas : c'est elle qui va le plus loin.

RUODI.

Vous avez une belle sonnerie, maître berger.

WERNI.

Et un beau troupeau... Est-il votre propriété, compatriote?

KUONI.

Je ne suis pas si riche... C'est à mon seigneur, le baron d'Attinghausen, et on me l'a confié.

RUODI.

Comme ce collier va bien au cou de cette vache.

KUONI.

Elle sait bien qu'elle mène toute la bande; et si je le lui ôtais, elle cesserait de manger.

RUODI.

Vous n'êtes pas prudent! Une bête sans raison...

WERNI.

C'est bientôt dit. La bête a aussi sa raison. Nous savons cela, nous qui chassons les chamois. Ils placent prudemment, en avant de l'endroit où ils paissent, une garde qui prête l'oreille et avertit, avec un sifflement aigu, lorsque le chasseur approche.

RUODI, *au berger.*

Retournez-vous chez vous?

KUONI.

La montagne (1) est épuisée.

(1) La montagne : *die Alp*. Ce mot désigne proprement les pâturages situés entre les diverses chaînes de rochers qui forment la chaîne des Alpes jusqu'à la ligne des neiges.
(Note du traducteur.)

WERNI.

Heureux retour, père!

KUONI.

Je vous le souhaite. De votre expédition on ne revient pas toujours.

RUODI.

Là-bas vient un homme courant en grande hâte.

WERNI.

Je le connais. C'est Baumgarten, d'Alzellen (1).

CONRAD BAUMGARTEN, *arrivant en courant et hors d'haleine.*

Pour l'amour de Dieu, batelier, votre barque!

RUODI.

Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il de si pressé?

BAUMGARTEN.

Détachez-la. Vous me sauvez la vie. Passez-moi!

KUONI.

Compatriote, qu'avez-vous?

WERNI.

Qui vous poursuit donc?

BAUMGARTEN, *au pêcheur.*

Vite, vite, ils sont déjà sur mes talons. Les

(1) Alzellen est un bourg du canton d'Unterwalden.
(Note du traducteur.)

cavaliers du bailli sont derrière moi; je suis un homme mort s'ils me saisissent.

RUODI.

Pourquoi les cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN.

Sauvez-moi d'abord, puis après je vous raconterai.

WERNI.

Vous êtes couvert de sang; que s'est-il passé?

BAUMGARTEN.

Le châtelain de l'empereur, qui habitait Rossberg (1)...

KUONI.

Wolfenschless! Est-ce lui qui vous fait poursuivre?

BAUMGARTEN.

Il ne fait plus de mal : je l'ai tué.

TOUS, *reculant*.

Dieu de miséricorde! qu'avez-vous fait?

BAUMGARTEN.

Ce que tout homme libre eût fait à ma place. J'ai exercé mon droit d'époux contre celui qui s'attaqua à mon honneur, à ma femme.

(1) On voit encore sur le Rossberg, près de Stanz, dans le canton d'Unterwalden, les ruines du château de Wolfenschless.
(Note du traducteur.)

KUONI.

Le châtelain a-t-il offensé votre honneur?

BAUMGARTEN.

Dieu et ma bonne hache ont empêché qu'il n'accomplît son mauvais désir.

WERNI.

Vous lui avez fendu la tête avec votre hache?

KUONI.

Oh! racontez-nous cela. Vous avez le temps, jusqu'à ce que la barque soit détachée du rivage.

BAUMGARTEN.

Je coupais du bois dans la forêt, lorsque arrive ma femme, s'enfuyant dans une mortelle angoisse. Le châtelain était à la maison; il lui avait ordonné de lui préparer un bain. Puis il avait demandé d'elle une chose inconvenante; elle s'était enfuie pour me chercher. Alors je courus vite, comme j'étais, et avec ma hache j'ai bûné son bain.

WERNI.

Vous avez bien fait. Aucun homme ne peut vous blâmer de cela.

KUONI.

Le tyran! Il a maintenant sa récompense. Il avait mérité cela depuis longtemps pour sa conduite envers le peuple d'Unterwalden.

BAUMGARTEN.

Le fait était notoire; je suis poursuivi...

Pendant que nous parlons... Dieu ! le temps passe.

(Il commence à tonner.)

KUONI.

Vite, batelier, passe cet homme de cœur.

RUODI.

Impossible. Un orage terrible est proche. Il faut attendre.

BAUMGARTEN.

Dieu sait ! je ne peux pas attendre. Tout délai est mortel...

KUONI, *au pêcheur.*

Fais-le avec le secours de Dieu ! On doit aider le prochain ; car enfin, il peut nous arriver quelque chose de semblable.

(Éclats et tonnerre.)

RUODI.

Le Föhn (1) est déchaîné, vous voyez comme le lac est agité ; je ne puis pas gouverner contre la tempête et les vagues.

BAUMGARTEN, *embrassant ses genoux.*

Dieu vous aidera autant que vous aurez pitié de moi...

WERNI.

Il y va de la vie. Sois compatissant, batelier !

(1) Le Föhn, c'est le nom qu'on donne, dans la Suisse allemande, au vent de S.-O., qui excite souvent de terribles orages dans les Alpes. *(Note du traducteur.)*

KUONI.

C'est un père de famille; il a femme et enfants.

(Coups de tonnerre.)

RUODI.

Quoi? J'ai aussi une vie à perdre, j'ai femme et enfants comme lui... Voyez comme le lac écume, comme il roule et élève des tourbillons, et comme les eaux sont agitées dans leur profondeur. Je voudrais sauver ce brave homme, mais c'est impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN, *encore à genoux.*

Ainsi, il me faudra tomber dans les mains de mes ennemis, le rivage sauveur à portée de ma vue! Il est là! Je puis l'atteindre avec mes yeux, le son de la voix peut y arriver, là est la barque qui peut m'y transporter, et il me faut rester ici, sans secours et découragé.

KUONI.

Qui vient là?

WERNI.

C'est Tell, de Burglen.

TELL, *arrivant avec une arbalète.*

Quel est l'homme qui implore ici secours?

KUONI.

C'est un homme d'Alzellen; il a défendu son honneur et tué Wolfenschless, le châtelain

de l'empereur, qui habitait Rossberg... Les cavaliers de Landenberg, le bailli, sont sur ses talons. Il implore le batelier pour traverser. Celui-ci a peur et ne veut pas le conduire.

RUODI.

Voici Tell, qui sait aussi ramer; il va dire si on peut risquer la traversée. (*De violents coups de tonnerre, le lac gronde.*) Dois-je me jeter dans la gueule de l'enfer? Personne de bon sens ne le fera.

TELL.

L'homme de cœur pense à lui-même le dernier. Confie-toi à Dieu, et sauve celui qui est en danger.

RUODI.

D'un port sûr il est aisé de donner des conseils. Voici la barque et le lac! Tentez-le!

TELL.

Le lac peut lui faire miséricorde, mais pas le gouverneur. Tente-le, batelier.

LE BERGER et LE CHASSEUR.

Sauve-le! sauve-le! sauve-le!

RUODI.

Et quand ce serait mon frère ou mon propre enfant, cela ne peut pas être : c'est aujourd'hui Saint-Simon et Saint-Jude (1); le lac est en fureur et veut avoir sa victime.

(1) Allusion à une croyance populaire.

TELL.

On ne fait rien avec de vaines paroles. Le temps presse, il faut secourir cet homme. Parle, batelier, veux-tu le conduire?

RUODI.

Non, pas moi!

TELL.

Au nom de Dieu, donc, amène la barque! Je vais l'essayer avec mes faibles forces.

KUONI.

Ah! brave Tell!

WERNI.

Je reconnais là le chasseur.

BAUMGARTEN.

Vous êtes mon sauveur et mon ange, Tell!

TELL.

Je vous sauverai bien de la puissance du bailli. Un autre doit nous aider à résister à la tempête; mais il vaut mieux tomber entre ses mains qu'entre celles des hommes. *(Au père.)* Compatriote, consolez ma femme s'il m'arrive malheur. J'ai fait ce qu'il m'était impossible de ne pas faire.

(Il s'élance dans la barque.)

KUONI, au pêcheur.

Vous êtes un maître pilote, ce que Tell risque, ne pouviez-vous pas l'oser?

RUODI.

Bien des hommes qui valent mieux que moi
n'imiteraient pas Tell. Il n'y en a pas deux
comme lui dans la montagne.

WERNI est monté sur le rocher.

Il s'éloigne déjà. Que Dieu t'aide, brave pi-
lote! Voyez comme la petite barque vacille
sur les flots!

KUONI, sur le bord du lac.

Le flot passe par-dessus... Je ne la vois
plus... Mais la voilà de nouveau! L'homme
courageux passe à travers la lame à force de
peine.

SEPPI.

Les cavaliers du bailli arrivent au galop!

KUONI.

Les voici! Il était temps!

(Une troupe de cavaliers du bailli arrive.)

UN CAVALIER.

Remettez entre nos mains l'assassin que
vous cachez.

UN AUTRE.

Il est venu par ici, vous le nieriez en vain.

KUONI et RUODI.

De qui voulez-vous parler?

PREMIER CAVALIER, apercevant la nacelle.

Ah! que vois-je? Diable!

WERNI, *d'en haut.*

C'est celui qui est dans la barque que vous cherchez? Courez; si vous piquez bien des deux, vous pourrez encore l'atteindre.

L'AUTRE CAVALIER.

Malédiction! il s'est échappé.

LE PREMIER CAVALIER, *au berger et au pêcheur.*

Vous l'avez aidé à s'éloigner. Vous l'exploitez. Tombez sur leurs troupeaux. Abattez leurs cabanes, brûlez et saccagez!

(Ils s'éloignent.)

SEPPI, *courant.*

Ah! mes agneaux!

KUONI *le suit.*

Malheur à moi! mon troupeau!

WERNI.

Les barbares!

KUONI *se tord les mains.*

Justice du ciel! quand viendra le sauveur de ce pays?

SCÈNE II

A Steinen, dans le canton de Schwytz.

Un tilleul devant la maison de Stauffacher, sur la route,
près d'un pont.

WERNER STAUFFACHER et PFEIFFER DE
LUCERNE arrivent en causant.

PFEIFFER.

Oui, oui, monsieur Stauffacher, comme je vous le disais, ne prêtez pas serment à l'Autriche, si vous pouvez l'éviter. Tenez fermement et bravement à l'empire, comme jusqu'ici! Que Dieu vous garde vos anciennes libertés.

(Il lui presse amicalement la main et veut s'en aller.)

STAUFFACHER.

Restez donc jusqu'à ce que ma femme revienne... Vous êtes mon hôte à Schwytz, moi le vôtre à Lucerne.

PFEIFFER.

Mille remerciements! Il faut que je sois aujourd'hui à Gersau. Quoi que vous ayez de pénible à souffrir de l'insolence et de la cupidité de nos baillis, supportez-le avec patience. Cela peut changer promptement. Un autre souverain peut arriver à l'empire. Si

vous étiez une fois à l'Autriche, vous y seriez pour toujours.

(Il s'en va. Stauffacher s'assied plein de tristesse sur un banc sous le tilleul. Gertrude, sa femme, le trouve ainsi; elle se place près de lui et le contemple quelque temps en silence.)

GERTRUDE.

Si sérieux, mon ami, je ne te reconnais plus. Déjà, depuis bien des jours, je vois en silence combien de sombres pensées sillonnent ton front. Sur ton cœur pèse un chagrin secret. Confie-le-moi; je suis ta fidèle épouse, et je réclame la moitié de ta peine. *(Stauffacher lui tend la main et garde le silence.)* Dis-moi ce qui peut opprimer ton cœur? Ton activité est bénie, ta fortune prospère, tes granges sont pleines; tes troupeaux de bœufs et tes chevaux, bien nourris, sont revenus heureusement des montagnes pour passer l'hiver dans les étables. Là est ta maison, riche comme un manoir, construite de beau bois, solidement établie d'après les règles de l'art; beaucoup de fenêtres laissent entrer une vive et commode lumière; elle est couverte d'écussons bigarrés et de sages sentences, que le voyageur lit en passant et dont il admire le sens.

STAUFFACHER.

La maison est bien construite; mais, hélas! le sol sur lequel nous bâtissons chancelle.

GERTRUDE.

Mon Werner, dis, qu'entends-tu par là?

STAUFFACHER.

J'étais assis dernièrement devant ce tilleul, comme aujourd'hui, pensant avec joie à ce que nous avons fait, lorsque de Küssnacht, son château, arriva le bailli avec ses cavaliers. Il s'arrêta étonné devant cette maison; je me levai, vite et respectueusement, comme il convenait; j'allai au-devant du seigneur qui représente dans notre pays la puissance judiciaire de l'empereur. « A qui est cette maison? » demanda-t-il avec une méchante pensée, car il le savait bien. Mais prudemment je lui répondis aussitôt : « Cette maison, seigneur bailli, est le fief que je tiens de l'empereur, mon maître, et de vous. » Il répliqua alors : « Je suis gouverneur du pays pour l'empereur, et je ne veux pas que le paysan bâtisse ainsi des maisons de son propre mouvement, qu'il vive aussi libre que s'il était maître du pays; je me ferai fort de vous en empêcher. » En disant cela, il partit au galop; mais je restai l'âme pleine de chagrin, pensant aux paroles que le méchant avait prononcées.

GERTRUDE.

Mon cher époux et maître! veux-tu entendre une loyale parole de ta femme? Je me vante d'être la fille du noble Iberg, d'un homme de grande expérience. Mes sœurs et moi nous étions là, filant de la laine dans les longues veillées, lorsque les chefs du peuple se réunissaient chez mon père, lisaient les chartes des anciens empereurs et pesaient le bien des paysans dans de judicieux entre-

tiens. Attentive, j'entendis là bien des sages paroles, ce que les hommes intelligents et bons pensent et désirent. Et j'ai gardé tout cela dans mon cœur. Écoute donc et fais attention à mes paroles; car ce qui oppresse ton cœur, je le sais depuis longtemps. Le bailli a de la rancune contre toi, il voudrait te nuire, car tu es pour lui un obstacle, parce que les habitants de Schwytz ne veulent pas se mettre sous la domination de la nouvelle maison princière, mais persistent à rester fermement fidèles à l'empire, comme leurs dignes ancêtres l'ont fait. N'est-ce pas cela, Werner? Dis si je me trompe.

STAUFFACHER.

Il en est ainsi; c'est là la cause du ressentiment de Gessler contre moi.

GERTRUDE.

Il t'envie, parce que, homme libre, tu habites heureux ton propre bien, car lui n'en a pas. De l'empereur lui-même et de l'empire tu tiens cette maison en fief; tu peux le prouver aussi bien que le prince de l'empire prouve ses possessions; au-dessus de toi tu ne reconnais de maître que le plus puissant de la chrétienté... Lui n'est que le cadet de sa famille; il n'a à lui que son manteau de chevalier. C'est pourquoi il voit avec l'œil empoisonné de l'envie la fortune de l'honnête homme. Il a depuis longtemps juré ta perte. Tu n'as pas encore été atteint... Veux-tu attendre qu'il assouvisse sur toi ses mauvais désirs? L'homme prudent prévient.

STAUFFACHER.

Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE, *s'approchant.*

Écoute mon conseil. Tu sais combien, dans le canton de Schwytz, tous les honnêtes gens se plaignent de la cupidité et de la tyrannie du bailli. Je ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans les cantons d'Unterwalden et d'Uri, ils ne soient aussi las de l'oppression et de la dureté du joug. Car Landenberg agit insolemment là-bas comme Gessler le fait ici. Il ne nous vient pas une barque qui ne nous annonce de nouvelles vexations et de nouveaux abus de pouvoir des baillis. C'est pourquoi il serait bon que quelques-uns de ceux qui ont de nobles pensées se réunissent pour délibérer secrètement et aviser à se délivrer de l'oppression. J'espère bien que Dieu ne nous abandonnerait pas et favoriserait la bonne cause... Parle, n'as-tu pas à Uri un ami auquel tu pourrais ouvrir ton cœur?

STAUFFACHER.

J'y connais beaucoup de braves gens et de grands seigneurs considérés, avec lesquels je suis en intimité et auxquels je puis me confier. (*Il se lève.*) Femme, quelle tempête de dangereuses pensées tu soulèves dans mon sein! Tu mets à la lumière du jour mes sentiments les plus intimes. Ce que je m'interdisais de penser en secret, tu le prononces d'une langue hardie... As-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles? Tu appelles la sau-

vage discorde et le bruit des armes dans cette paisible vallée... Nous oserions, nous un faible peuple de bergers, entrer en lutte avec le maître du monde? Ce serait le prétexte qu'ils attendent pour déchaîner sur ce pauvre pays les hordes sauvages de leurs armées, pour y dominer avec le droit du vainqueur, et, sous prétexte de juste châtimement, d'anéantir les anciennes chartes de libertés.

GERTRUDE.

Vous êtes aussi des hommes, vous savez manier votre hache, et Dieu aide l'homme courageux.

STAUFFACHER.

Oh! femme, la guerre est un furieux et terrible fléau, qui frappe le troupeau et le berger.

GERTRUDE.

On doit supporter ce que le ciel envoie; nul cœur noble ne supporte sans amertume l'injustice.

STAUFFACHER.

Cette maison, nouvellement bâtie, te réjouit; la guerre la réduira en cendres.

GERTRUDE.

Si je savais mon cœur attaché à un bien terrestre, je jetterais de ma propre main la torche dans ce bien.

STAUFFACHER.

Tu crois à la miséricorde des hommes? La guerre ne ménage même pas le pauvre petit enfant au berceau.

GERTRUDE.

L'innocence a un ami au ciel! Porte tes regards en avant, Werner, et non en arrière.

STAUFFACHER.

Nous, hommes, nous pouvons mourir bravement en combattant. Mais quel sort sera le vôtre?

GERTRUDE.

La dernière ressource reste toujours, même au plus faible. Un saut du haut de ce pont me fera libre.

STAUFFACHER se jette dans ses bras.

Celui qui presse un tel cœur sur sa poitrine peut combattre avec joie pour son foyer, et il ne craint la force armée d'aucun roi... Je vais de ce pas à Uri. J'ai là un ami, mon hôte, Walter Furst, qui pense comme moi sur le temps présent. Là aussi, le noble seigneur banneret d'Attinghausen; quoique de noble extraction, il aime le peuple et honore les anciennes coutumes. Avec eux deux je délibérerai pour savoir comment on pourra se délivrer des ennemis du pays. Adieu... et pendant mon absence, conduis avec sagesse la maison... Au pèlerin qui va à la maison de Dieu, au pieux moine qui quête pour son couvent

donne largement, et congédie-les bien soignés. La maison de Stauffacher ne se cache pas. Sur le bord de la grande route elle est un toit hospitalier pour tous les voyageurs qui prennent ce chemin.

(Pendant qu'ils s'en vont dans le fond, Guillaume Tell et Baumgarten entrent sur le devant de la scène.)

TELL, à Baumgarten.

Maintenant, vous n'avez plus besoin de moi. Entrez dans cette maison, où habite Stauffacher, un père pour les malheureux... Mais le voilà lui-même... Suivez-moi, venez!
(Ils vont à lui; la scène change.)

SCÈNE III

Une place publique à Altorf.

Sur une hauteur, dans le fond, on bâtit une forteresse, qui est déjà assez avancée pour que la forme entière se voie. — Le côté de derrière est terminé; par devant est l'échafaudage, sur lequel montent et descendent les ouvriers; à l'extrémité du toit est le couvreur. — Tout le monde est en mouvement et travaille.

LE MAÎTRE DE CORVÉES, LE MAÎTRE
TAILLEUR DE PIERRE, COMPAGNONS et
MANŒUVRES.

LE MAÎTRE DE CORVÉES, avec un bâton, pousse
les ouvriers.

Pas tant de repos, alerte! Approchez les meillons, amenez la chaux et le mortier. Si le seigneur bailli vient, qu'il voie l'ouvrage

avancé ! Ils vont aussi lentement que des li-maçons. (*A deux manœuvres qui arrivent.*) Ils appellent cela être chargés ! le double de suite ! Comme les fainéants volent le temps qu'ils doivent !

PREMIER COMPAGNON.

Il est pourtant dur d'être obligés de porter nous-mêmes les pierres de notre prison.

LE MAÎTRE DE CORVÉES.

Pourquoi murmurez-vous ? C'est un méchant peuple qui n'est bon qu'à traire les vaches et à flâner paresseusement dans la montagne.

UN VIEILLARD s'arrête,

Je n'en puis plus.

LE MAÎTRE DE CORVÉES le secoue.

Alerte, vieux, au travail !

PREMIER COMPAGNON.

Vous n'avez donc pas d'entrailles, que vous poussez à cette corvée le vieillard qui peut à peine se soutenir lui-même ?

LE TAILLEUR DE PIERRE et LES COMPAGNONS.

Cela crie vengeance !

LE MAÎTRE DE CORVÉES.

Mêlez-vous de vos affaires. Je fais mon devoir.

DEUXIÈME COMPAGNON.

Maître, comment se nommera la forteresse que nous construisons ?

LE MAÎTRE DE CORVÉES.

Elle se nommera *Zwing-Uri* (1) ! car on vous fera bien plier sous ce joug.

LES COMPAGNONS.

Zwing-Uri !

LE MAÎTRE DE CORVÉES.

Eh bien, qui vous fait sourire là-dedans ?

DEUXIÈME COMPAGNON.

Avec cette petite maison vous voulez faire plier Uri sous le joug ?

PREMIER COMPAGNON.

Voyons combien on doit poser de taupinières les unes sur les autres pour arriver jusqu'à une montagne, même la plus petite, du pays d'Uri.

(Le maître de corvées va dans le fond.)

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Je jetterais dans le lac le marteau qui me sert à ce bâtiment maudit.

(1) *Zwing-Uri*, littéralement Force-Uri, Sahjugue-Uri. *Zwing*, de *zwingner*, qui veut dire contraindre, forcer.

TELL et STAUFFACHER arrivent.

STAUFFACHER.

Oh ! je voudrais n'avoir jamais vécu, pour voir cela !

TELL.

Il ne fait pas bon à être ici. Allons-nous-en !

STAUFFACHER.

Suis-je à Uri, dans le pays de la liberté ?

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Oh ! monsieur, si vous voyiez les caveaux sous les tours ; celui qui les habitera n'entendra plus désormais chanter le coq.

STAUFFACHER.

Oh Dieu !

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Voyez ces flancs, ces contre-forts qui se tiennent, comme bâtis pour l'éternité.

TELL.

Ce que des mains bâtissent, des mains peuvent le démolir. (*Montrant la montagne.*) Dieu nous a construit la maison de la liberté.

(*On entend un tambour ; il arrive des gens qui portent un chapeau sur une pique, un crieur les suit ; des enfants et des femmes se pressent tumultueusement.*)

PREMIER COMPAGNON.

Que veut dire ce tambour? Faites attention!

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Qu'est-ce que cette procession de carnaval, et que signifie ce chapeau?

LE CRIEUR.

Au nom de l'empereur, écoutez!

LES OUVRIERS.

Silence donc! Écoutez!

LE CRIEUR.

Vous voyez ce chapeau, hommes d'Uri! On l'attachera à une haute pique, au milieu d'Altdorf, dans le lieu le plus élevé; et telle est la volonté du bailli: on rendra à ce chapeau les mêmes honneurs qu'à lui-même; on le saluera un genou ployé et la tête nue... L'empereur reconnaîtra par là l'obéissance de ses sujets. Celui qui méprisera cet ordre appartiendra corps et biens à l'empereur.

(La foule éclate de rire, le tambour bat; ils s'en vont.)

PREMIER COMPAGNON.

Quelle nouvelle chose inouïe a inventée le bailli! Nous, rendre honneur à un chapeau! Dites! a-t-on jamais entendu parler de rien de pareil?

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Nous, fléchir le genou devant un chapeau!

Se joue-t-il sérieusement d'honnêtes gens!

PREMIER COMPAGNON.

Si c'était encore la couronne impériale!
Mais c'est le chapeau de l'Autriche; je l'ai vu
suspendu au-dessus du trône où l'on donne
les fiefs.

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Le chapeau de l'Autriche! Prenez garde!
on veut nous livrer à l'Autriche par trahison.

LES OUVRIERS.

Pas un homme de cœur ne se soumettra à
cette honte!

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Venez, allons prendre conseil avec les au-
tres.

(Ils s'en vont.)

TELL.

Vous êtes maintenant au fait... Adieu,
monsieur Stauffacher.

STAUFFACHER.

Où voulez-vous aller? Oh! ne me quittez
pas si vite.

TELL.

Ma maison est privée du père de famille.
Adieu!

STAUFFACHER.

Mon cœur trop plein a besoin de s'épan-
cher dans le vôtre.

TELL.

Le cœur trop chargé ne s'allège pas par des paroles.

STAUFFACHER.

Mais des paroles peuvent conduire aux actions.

TELL.

La seule action est maintenant la patience et le silence.

STAUFFACHER.

Doit-on supporter ce qui est intolérable ?

TELL.

Les maîtres violents gouvernent peu de temps. Lorsque le vent du midi s'élève du fond de ses gouffres, on éteint le feu, les vaisseaux cherchent le port, et le puissant esprit passe sur la terre sans laisser de traces... Que chacun vive tranquillement chez lui. A celui qui est paisible on laisse volontiers la paix.

STAUFFACHER.

Pensez-vous ?

TELL.

Le serpent ne pique pas sans être excité. A la fin ils se fatigueront eux-mêmes quand ils verront le pays rester tranquille.

STAUFFACHER.

Nous pourrions beaucoup, si nous nous unissions.

TELL.

Au moment du naufrage celui qui est seul
se sauve plus facilement.

STAUFFACHER.

Vous abandonnez ainsi froidement la cause
commune.

TELL.

Chacun ne compte avec sûreté que sur lui-
même.

STAUFFACHER.

Unis, les faibles deviennent puissants aussi.

TELL.

Le fort seul est encore le plus puissant.

STAUFFACHER.

Ainsi le pays ne pourra compter sur vous
si, désespéré, il prend le parti de résister?

TELL lui tend la main.

Tell tire un agneau égaré du précipice, et
il abandonnerait ses amis!... Mais, quoi que
vous fassiez, laissez-moi en dehors de vos
conseils! Je ne puis ni peser ni choisir; si
vous avez besoin de moi pour une action dé-
terminée, alors appelez Tell! il ne vous man-
quera pas.

*(Ils s'en vont de différents côtés. Un tumulte
soudain s'élève autour de l'échafaudage.)*

LE TAILLEUR DE PIERRE, accourant.

Qu'y a-t-il?

PREMIER COMPAGNON *s'avance en criant.*

Le couvreur est tombé du toit.

BERTHE DE BRUNSEN, *entrant précipitamment avec sa suite.*

Est-il mort? Courez... sauvez-le... portez secours... Si de l'aide est nécessaire, sauvez-le, voici de l'or.

(Elle jette ses bijoux parmi le peuple.)

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Avec votre or... Pour vous tout peut être payé avec de l'or : lorsque vous avez séparé le père de son enfant, le mari de sa femme, et que vous avez rempli le monde de gémissements, vous croyez tout réparer avec de l'or... Allez, nous étions des hommes joyeux avant que vous ne vinssiez ; avec vous est arrivé le désespoir.

BERTHE, *au maître de corvées qui revient.*

Vit-il? *(Le maître de corvées fait un signe négatif.)* Oh ! malheureuse forteresse, bâtie avec des malédictions, la malédiction l'habitera.

SCÈNE IV

La demeure de Walter Fürst.

WALTER FÜRST et ARNOLD DE MELCHTHAL
entrent de différents côtés.

MELCHTHAL.

Monsieur Walter Fürst...

GUILLAUME TELL.

WALTER FURST.

Si on nous surprenait! Restez où vous êtes. Nous sommes entourés d'espions.

MELCHTHAL.

N'apportez-vous rien d'Unterwalden, aucune nouvelle de mon père? Je ne supporterais pas plus longtemps d'être ici oisif comme un prisonnier. Qu'ai-je donc fait de si coupable, pour me cacher comme un assassin? A l'insolent valet qui, sur l'ordre du bailli, voulait emmener, sous mes yeux, ma plus belle paire de bœufs, j'ai brisé un doigt avec mon bâton.

WALTER FURST.

Vous êtes trop emporté. Le valet était le valet du bailli; il était envoyé par votre supérieur. Vous aviez mérité une punition; quelque sévère fût-elle, vous deviez la supporter en silence.

MELCHTHAL.

Je devais supporter cette parole inconsidérée de l'insolent : « Si le paysan veut manger du pain, qu'il tire lui-même la charrue »? Cela me déchira l'âme lorsque le valet détela de la charrue les bœufs; les belles bêtes, elles beuglaient sourdement, comme si elles avaient le sentiment de l'injustice, et essayaient de donner des coups de cornes. Alors une juste colère me saisit, et, sans être maître de moi, je frappai le messager.

WALTER FURST.

Où! c'est à peine si nous, vieillards, nous

maîtrisons notre cœur, comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se contenir?

MELCHTHAL.

Mon père seulement m'inquiète... Il a tant besoin de soins, et son fils est loin. Le bailli le hait parce qu'il a toujours lutté pour la justice et la liberté. Ils poursuivront le vieillard, et personne n'est là pour le protéger contre leurs rigueurs. N'importe ce qu'il m'arrive, je dois y aller.

WALTER FURST.

Attendez seulement et prenez patience jusqu'à ce que des nouvelles d'Unterwalden nous arrivent. J'entends frapper... Allez... C'est peut-être un messenger du bailli... Rentrez. A Uri vous n'êtes pas à l'abri du bras du bailli, car les tyrans se tendent les mains.

MELCHTHAL.

Ils nous apprennent ce que nous devrions faire.

WALTER FURST.

Allez! je vous appellerai s'il n'y a pas de danger. (*Melchthal s'en va.*) Le malheureux, je n'ose pas lui avouer ce que je prévois de mauvais. Qui frappe? Chaque fois que la porte s'ouvre, j'attends un malheur. La trahison et le soupçon prêtent l'oreille dans tous les coins; jusque dans l'intérieur des maisons pénètrent les messagers de la puissance; bientôt il sera nécessaire d'avoir des serrures et des verrous à nos portes. (*Il ouvre et recule*

étonné lorsque Werner Stauffacher entre.) Que vois-je? Vous, monsieur Werner! Eh bien; par Dieu! un cher et digne hôte... Un homme meilleur n'a pas encore passé ce seuil. Soyez le bienvenu sous mon toit! Qui vous amène. Que cherchez-vous à Uri?

STAUFFACHER, *lui tendant la main.*

Les anciens temps et l'ancienne Suisse.

WALTER FURST.

Vous les apportez avec vous... Je suis si content à votre vue, que mon cœur s'ouvre et s'échauffe... Asseyez-vous, monsieur Werner. Comment avez-vous laissé madame Gertrude, votre aimable femme, la très-sage fille du sage Iberg? Tous les voyageurs qui vont d'Allemagne en Italie par l'ermitage de Saint-Médard vantent l'hospitalité de votre maison. Mais, dites-moi, venez-vous directement de Fluelen et ne vous êtes-vous arrêté nulle part avant de poser votre pied sur ce seuil?

STAUFFACHER.

J'ai vu préparer une nouvelle œuvre étonnante, et qui ne me réjouit pas.

WALTER FURST.

Oh! ami, cette seule vue vous apprend tout.

STAUFFACHER.

Un tel état de choses n'a jamais existé à Uri.. De mémoire d'homme, il n'y a eu ici de forteresse, et pas une demeure n'était fortifiée que la tombe.

WALTER FURST.

C'est une tombe pour la liberté ! Vous la nommez par son nom !

STAUFFACHER.

Monsieur Walter Furst, je ne vous le cacherais pas : ce n'est pas une vaine curiosité qui m'amène ici ; de graves soucis m'oppressent... J'ai laissé l'inquiétude à la maison, je trouve l'inquiétude ici. Car ce que nous souffrons est tout à fait insupportable, et ce joug ne verra aucun terme. De toute antiquité le Suisse fut libre ; nous sommes habitués à ce qu'on nous traite bien. Un tel état de choses ne s'est jamais vu depuis qu'un berger parcourt la montagne.

WALTER FURST.

Oui, leur conduite est sans exemple ! Aussi notre noble seigneur d'Attinghausen, qui a vu les anciens temps, pense lui-même que cela ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER.

De l'autre côté aussi, à Unterwalden, il s'est passé quelque chose de grave qui a été vengé d'une manière sanglante... Wolfenschiess, le bailli de l'empereur, qui habitait Rossberg, désirait le fruit défendu ; il voulut exiger quelque chose d'inconvenant de la femme de Baumgarten, d'Alzellen ; le mari l'a tué avec sa hache.

WALTER FURST.

Oh ! les jugements de Dieu sont justes !

Baumgarten, dites-vous? Un honnête homme!... Mais est-il sauvé et bien caché?

STAUFFACHER.

Votre gendre l'a fait fuir par le lac. Je le tiens caché chez moi... Ce qui s'est passé à Sarnen est encore plus horrible... le cœur de tout honnête homme doit saigner.

WALTER FURST, *attentif*.

Dites, qu'est-ce?

STAUFFACHER.

Dans le Melchthal, lorsqu'on entre à Kern, demeure un homme juste; on l'appelle Henri de Halden, et sa voix est écoutée dans les assemblées.

WALTER FURST.

Qui ne le connaît? Que lui est-il arrivé? Achevez!

STAUFFACHER.

Landenberg punit son fils pour une faute légère; il fit dételar de la charrue la meilleure paire de ses bœufs; le jeune homme alors frappe le valet et s'enfuit.

WALTER FURST, *avec la plus grande attention*.

Mais le père, dites, que lui est-il arrivé?

STAUFFACHER.

Landenberg fit demander le père pour qu'il lui livrât son fils, et comme le vieillard jura, avec vérité, qu'il n'avait aucune nouvelle du

fugitif, alors le bailli fit venir les bourreaux...

WALTER FURST *s'élance et veut l'emmener de l'autre côté,*

Ah ! silence ! rien de plus !

STAUFFACHER, *plus haut.*

« Si ton fils m'a échappé, je t'ai. » Et il le fit jeter à terre, où on lui creva les yeux...

WALTER FURST.

O ciel miséricordieux !

MELCHTHAL, *se précipitant.*

Les yeux, dites-vous ?

STAUFFACHER, *étonné, à Walter.*

Qui est ce jeune homme ?

MELCHTHAL.

Les yeux ! parlez !

WALTER FURST.

Ah ! le malheureux !

STAUFFACHER.

Qui est-ce ? (*A un signe que lui fait Walter.*)
C'est le fils ?... Dieu juste !

MELCHTHAL.

Et il me faut être loin de lui... Ses deux yeux !

WALTER FURST.

Contenez-vous ! supportez cela en homme !

MELOTHAL.

Pour ma faute, pour mon délit... Ainsi, aveugle, vraiment aveugle, et tout à fait privé de la lumière?

STAUFFACHER.

Je l'ai dit : la source de la vue est tarie en lui. Il ne contempera plus la lumière du soleil.

WALTER FURST.

Ménagez sa douleur.

MELOTHAL.

Jamais ! plus jamais ! *(Il met sa main devant ses yeux et garde quelques instants le silence ; puis il se tourne de l'un à l'autre et parle à voix basse entrecoupée de larmes.)* Oh ! c'est un noble don du ciel que la lumière de l'œil... Tous les êtres vivent de lumière, toute heureuse créature... Les plantes mêmes se tournent avec joie vers la lumière... et il lui faut rester, avec le sentiment de son malheur, dans la nuit, dans d'éternelles ténèbres... la verdure des prairies, l'éclat des fleurs ne le réjouiront plus, il ne contempera plus les glaciers empourprés... Mourir n'est rien... mais vivre et ne pas voir, c'est un malheur... ! Pourquoi me regardez-vous avec tant de pitié ? J'ai deux yeux sains, et je ne puis en donner un à mon père aveugle, pas une lueur de la mer de lumière qui arrive dans tout son éclat à mon œil.

STAUFFACHER.

Hélas ! il me faut encore augmenter votre

douleur au lieu de l'adoucir... Il est encore plus à plaindre! car le bailli lui a tout ravi; il ne lui a laissé qu'un bâton pour aller, dépouillé et aveugle, de porte en porte.

MELONTHAL.

Rien qu'un bâton au vieillard aveugle! Tout ravi, même la lumière du soleil, le bien commun du plus pauvre... Maintenant, qu'on ne me parle plus de rester, de me cacher. Quel lâche misérable je suis d'avoir songé à ma sûreté et pas à la tienne!... d'avoir laissé ta tête bien-aimée comme otage entre les mains des barbares!... Loin de moi une lâche prudence... Je ne veux plus penser qu'à une sanglante vengeance. Je veux... rien ne me retiendra... demander au bailli les yeux de mon père... Je le trouverai au milieu de tous ses cavaliers... Que m'importe la vie, si j'adoucis dans son sang l'horrible et cuisante douleur?

(Il veut s'en aller.)

WALTER FURST.

Restez! Que pouvez-vous contre lui? Il est à Sarnen, dans son château; et, en sûreté dans sa forteresse, se raille de l'impuissante colère.

MELONTHAL.

Et quand il demeurerait dans le palais de glace du *Schreckhorn*, ou plus haut encore, où la Vierge (1) est voilée, depuis l'éter-

(1) Le *Schreckhorn*, c'est-à-dire la Corne effrayante, et *Jungfrau*, c'est-à-dire la Vierge, sont deux hautes montagnes des Alpes situées dans le canton de Berne.

rité... je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui; avec vingt jeunes gens disposés comme moi je renverserai la forteresse, et si personne ne me suit, si vous tous, craignant pour vos troupeaux et vos maisons, vous pliez sous le joug du tyran, je rassemblerai les bergers dans la montagne; et là, sous la voûte libre du ciel, où l'esprit est encore vif et le cœur sain, je raconterai la monstrueuse atrocité.

STAUFFACHER.

La tyrannie est à son comble... attendrons-nous les dernières extrémités?

MELCHTHAL.

Quelle extrémité est à craindre si l'œil n'est plus en sûreté dans son orbite? Sommes-nous donc sans défense? Pourquoi avons-nous appris à bander l'arbalète et à manier le lourd poids de la hache d'armes? A chaque être il a été donné une arme pour l'angoisse du désespoir : le cerf épuisé se retourne et montre à la meute son bois redouté; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme... le bœuf de labour lui-même, le doux compagnon de l'homme, qui a docilement plié sous le joug la force de son cou, lorsqu'il est excité, s'élançe, aiguise sa puissante corne et lance son ennemi aux nuages.

WALTER KURST.

Si les trois cantons pensent comme nous trois, nous pourrons peut-être quelque chose.

STAUFFACHER.

Si Uri appelle et qu'Unterwalden prête se-

cours, Schwytz respectera les anciennes alliances.

MELCHTHAL.

Mes amis sont nombreux dans Unterwalden, et chacun risquera avec joie son corps et son sang, s'il a dans les autres un soutien et un refuge... Oh ! pieux pères de ce pays, je ne suis qu'un jeune homme entre vous, qui avez beaucoup d'expérience ! Ma voix doit se faire modestement dans les assemblées du pays. Ne méprisez pas ma parole, parce que je suis jeune et que je n'ai pas beaucoup vécu ; ce n'est pas le désir de mon jeune sang qui me pousse, mais la force d'une si grande douleur, qu'elle attendrirait même les pierres des rochers. Vous-mêmes êtes pères, chefs de famille, et vous désirez un fils vertueux qui vénéra vos cheveux blancs et veillera pieusement sur vos yeux. Oh ! parce que vous n'avez encore rien eu à souffrir en vos corps et biens, que vos yeux sont encore clairs et brillants, ne soyez pas pour cela étrangers à notre misère. Sur vous aussi est suspendue l'épée de la tyrannie ; vous détournez le pays du joug de l'Autriche ; mon père n'avait pas d'autre tort ; vous avez commis la même faute que lui, et vous êtes de même condamnés.

STAUFFACHER, à Waller.

Décidez-vous ! je suis prêt à vous suivre !

WALTER FURST.

Attendons ce que les nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen nous conseillent.

ront... Leurs noms, je pense, nous gagneront des amis.

MELCHTHAL.

Où est un nom dans les forêts de nos montagnes plus honorable que les vôtres? Le peuple croit à la vertu de tels noms; ils font autorité dans le pays. Vous avez le riche héritage des vertus des ancêtres, et vous l'avez même accru. Qu'est-il besoin des nobles? Accomplissons l'œuvre seuls. Oh! puissions-nous être seuls dans le pays! Nous saurons bien, je pense, nous protéger nous-mêmes.

STAUFFACHER.

Les mêmes maux n'accablent pas les nobles. Le torrent qui exerce ses fureurs dans les bas-fonds n'a pas encore atteint les hauteurs... Mais leur secours ne nous fera pas défaut lorsqu'ils verront le pays en armes.

WALTER FURST.

S'il y avait un arbitre entre nous et l'Autriche, le droit et la loi pourraient décider; mais celui qui nous opprime est notre empereur et notre juge suprême. Dieu nous aidera par notre bras... Sondez les hommes de Schwytz, je gagnerai des amis dans Uri. Mais qui enverrons-nous à Unterwalden?

MELCHTHAL.

Envoyez-moi là... Qui cela toucherait-il de plus près?

WALTER FURST.

Je n'y consens pas : vous êtes mon hôte, je dois veiller à votre sûreté.

MELCHTHAL.

Laissez-moi! Je connais les chemins détournés et les rochers; je trouverai assez d'amis qui me déroberont à nos ennemis, et m'accorderont volontiers un abri.

STAUFFACHER.

Laissez-le y aller sous la garde de Dieu. Là-bas, il n'y a pas de traîtres... et la tyrannie est tellement détestée, qu'elle ne trouve pas d'instrument. L'homme d'Alzellen doit nous enrôler aussi des amis dans le Midwalden et soulever le pays.

MELCHTHAL.

Comment nous apporterons-nous des nouvelles sûres? Comment tromperons-nous les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER.

Nous pourrions nous réunir à Brunnen ou à Treib, où débarquent les vaisseaux marchands.

WALTER FURST.

Nous ne pouvons pas agir si ouvertement. Écoutez mon avis. À gauche du lac, en allant à Brunnen, juste vis-à-vis du Mythenstein, est une prairie cachée dans le bois, le peuple de bergers l'appelle Rütli, parce que là la forêt a été déracinée. C'est là qu'est la limite de mon pays et du vôtre (à Melchthal), et en peu de temps (à Stauffacher) la légère barque vous conduira de Schwytz là. Nous pourrions y aller la nuit, par des chemins secrets, et

nous consulter sans bruit. Chacun pourre y amener dix hommes de confiance, qui seront unis de cœur avec nous; nous pourrons parler en commun; et décider résolument, Dieu aidant.

STAUFFACHER.

Qu'il en soit ainsi. Maintenant, donnez-moi votre loyale main droite, et vous la vôtre et ainsi, comme nous sommes trois hommes les mains entrelacées, loyalement, sans fausseté, ainsi nous unirons aussi trois pays, pour la défense et pour l'attaque, à la vie et à la mort.

WALTER FURST et MELOTHAL.

A la vie et à la mort!

(Ils se tiennent les mains enlacées quelque temps.)

MELOTHAL.

Oh! mon vieux père aveugle, tu ne pourras pas voir le jour de la liberté, mais tu l'entendras... Lorsque d'Alpes en Alpes les signaux de joie s'élèveront en flamboyant, que les citadelles de la tyrannie tomberont, dans ta cabane les Suisses iront en pèlerinage faire retentir à ton oreille la joyeuse nouvelle, et un jour brillant éclairera ta nuit!

(Ils s'en vont.)

VIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

Le château du baron d'Attinghausen.

Une salle gothique ornée d'écussons et de casques.

SCÈNE PREMIÈRE

Le baron d'ATTINGHAUSEN, un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, de haute stature, appuyé sur une canne ornée d'une corne de chamois et habillé de fourrures; KUONI et six valets sont autour de lui avec des râleaux et des faux; ULRICH DE RUDENZ entre en costume de chevalier.

RUDENZ.

Me voici, mon oncle... Quelle est votre volonté?

ATTINGHAUSEN.

Permetts d'abord que, d'après l'antique usage de la maison, je partage le coup du matin avec mes valets. (*Il boit dans une coupe, puis il la fait passer au cercle.*) Autrefois, j'allais moi-même avec eux dans les champs et les forêts, surveillant de mon oeil leur travail, de même que ma bannière les conduisait dans les combats; maintenant, je ne puis plus faire

que l'intendant; et si le soleil ne vient pas à moi, je ne puis plus aller le chercher dans les montagnes, et ainsi, dans un cercle de plus en plus étroit, je me meus lentement vers le plus étroit et le dernier, où toute vie s'arrête; je ne suis plus que mon ombre, bientôt je ne serai plus qu'un nom.

KUONI, à Rudenz, avec la coupe.

A votre santé, jeune seigneur. (*Comme Rudenz hésite à prendre la coupe.*) Buvez galement! Nous n'avons qu'une seule coupe et qu'un seul cœur.

ATTINGHAUSEN.

Allez, enfants, et à l'heure du repos, alors nous parlerons des affaires du pays. (*Les valets sortent. — A Rudenz.*) Je te vois armé et équipé: tu veux aller au château d'Altdorf?

RUDENZ.

Oui, mon oncle, et je ne puis tarder plus longtemps.

ATTINGHAUSEN s'assied.

Es-tu si pressé? Comment! le temps de ta jeunesse est-il mesuré d'une manière si avare, que tu ne puisses en donner quelques instants à ton vieil oncle?

RUDENZ.

Je vois que vous n'avez pas besoin de moi, je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN l'a examiné longtemps.

Oui, malheureusement, tu l'es. Malheureux-

sement, la patrie est devenue étrangère pour toi! Uly! Uly! je ne te reconnais plus! Tu te pares dans la soie, tu portes orgueilleusement la plume de paon, et tu jettes le manteau de pourpre sur tes épaules; tu regardes avec mépris le paysan, et tu rougis de son salut familial.

RUDENZ.

L'honneur qui leur est dû, je le leur donne volontiers; le droit qu'ils s'arrogent, je le leur refuse.

ATTINGHAUSEN.

Tout le pays est sous la lourde colère du souverain. Tout homme de cœur est plein de tristesse à cause de la puissance tyrannique que nous supportons. Toi seul n'es pas touché de la douleur commune. On te voit, séparé des tiens, te tenir aux côtés de l'ennemi du pays, méprisant notre misère, courir après des joies frivoles et briguer la faveur des princes pendant que ta patrie saigne sous un fouet pesant.

RUDENZ.

Le pays est durement opprimé... pourquoi, mon oncle? Qui l'a jeté dans cette détresse? Il ne coûterait qu'une seule parole facile pour être délivré à l'instant de la tyrannie et pour se rendre l'empereur favorable. Malheur à ceux qui aveuglent le peuple de façon à ce qu'il repousse le vrai bien. Dans leur propre intérêt, ils empêchent que ces cantons prêtent serment à l'Autriche comme tous les pays

d'alentour l'ont fait. Ils sont bien aises de s'asseoir sur le banc des seigneurs avec les nobles... On veut avoir l'empereur pour maître, afin de n'avoir aucun maître.

ATTINGHAUSEN.

Il me faut entendre cela, et de ta bouche!

RUDENZ.

Vous m'avez engagé à parler, laissez-moi finir... Quel personnage, vous-même, mon oncle, jouez-vous ici? N'avez-vous pas d'ambition plus élevée que d'être ici banneret et landammann (1), et de gouverner ces bergers? Comment! n'est-ce pas un choix plus glorieux de prêter serment au royal seigneur, de se joindre à son camp brillant, que d'être le pair de vos propres valets et de rendre la justice avec des paysans?

ATTINGHAUSEN.

Ah! Uly! Uly! je la reconnais la voix de la séduction! Elle s'empare de ton oreille ouverte, elle a empoisonné ton cœur.

RUDENZ.

Oui, je ne le cache pas... dans le fond de mon âme je souffre de la raillerie de l'étranger qui nous insulte en nous nommant les gentilshommes paysans... Je ne puis supporter, pendant que la jeunesse noble s'assemble autour de l'étendard de Habsbourg, d'être oi-

(1) Landammann, titre du premier magistrat dans plusieurs cantons suisses.

sif dans mon patrimoine et de perdre le printemps de la vie dans de vulgaires travaux... Des actions d'éclat, des mondes de gloire se meuvent ailleurs, au delà de ces montagnes. Mon casque et mon bouclier se rouillent dans ma salle; le son de la trompette guerrière, l'appel du héraut qui invite au tournoi, ne pénètrent pas dans ces vallées; ici je n'entends rien que le son monotone du *Ranz des vaches* et des clochettes des troupeaux.

ATTINGHAUSEN.

Aveugle, ébloui par un vain éclat, méprise ton pays natal, rougis des anciennes et simples coutumes de tes pères! Avec des larmes brûlantes tu soupireras après ta patrie, après les montagnes maternelles; et cette mélodie du *Ranz des vaches*, que tu dédaignes avec un orgueilleux dégoût, elle s'emparera de toi avec un douloureux désir, si tu l'entends retentir sur la terre étrangère. Oh! que l'amour de la patrie est puissant! Ce monde étranger et faux n'est pas pour toi. A l'orgueilleuse cour de l'empereur tu resteras toujours étranger avec ton cœur fidèle! Le monde demande d'autres vertus que celles que tu as acquises dans ces vallées... Va, vends ton âme libre, prends à fief une terre, deviens un valet de princes, tandis qu'ici tu peux être maître toi-même et un prince sur ton domaine et tes terres libres. Ah! Uly! Uly! reste avec les tiens! ne va pas à Altdorf. Oh! n'abandonne pas la sainte cause de ton pays!... Je suis le dernier de ma race. Mon nom finit avec moi. Là sont suspendus mon casque et mon bou-

clier; on les mettra dans ma tombe avec moi. Et il me faut penser, près de mon dernier soupir, que tu attends seulement que mes yeux soient fermés pour aller devant cette nouvelle cour féodale et pour recevoir de l'Autriche les nobles biens que, libre, j'ai reçus de Dieu.

RUDENZ.

En vain nous résisterons au duc. Le monde lui appartient : seuls nous voulons nous roidir et nous opiniâtrer avec entêtement pour rompre la chaîne de territoires qu'il a étendue avec puissance autour de nous. Les marchés, les tribunaux sont à lui, les routes des marchands, les bêtes de somme même qui montent le Saint-Gothard doivent lui payer un tribut. Nous sommes enlacés et enfermés dans ses pays comme dans un filet... L'empire nous protégera-t-il? Peut-il se garantir lui-même de la puissance croissante de l'Autriche? Si Dieu ne nous aide pas, aucun empereur ne peut nous aider. Quel fond peut-on faire sur la parole des empereurs, si, pressés par le besoin d'argent et les nécessités de la guerre, ils pensent engager et aliéner les villes qui se sont réfugiées sous la protection de l'aigle impérial? Mon oncle, il y a bénéfice et sage prévoyance, dans ces durs temps de dissensions, à s'attacher à un puissant chef. La couronne impériale passe d'une famille à une autre. Elle n'a aucune reconnaissance pour les fidèles services. Mais bien mériter d'un puissant seigneur héréditaire, cela s'appelle semer pour l'avenir.

ATTINGHAUSEN.

Es-tu si sage? Veux-tu voir plus clair que tes nobles ancêtres qui, pour la pierre précieuse de la liberté, ont lutté avec leurs biens, leur sang et des forces de géant?... Va à Lucerne, demande là comment la suzeraineté de l'Autriche pèse sur les pays. Ils viendront compter nos brebis et nos bœufs, mesurer nos montagnes, mettre une défense sur la haute volerie et le gros gibier dans nos libres forêts, mettre leurs barrières à nos ponts et à nos portes, ils payeront leurs achats de territoire avec notre misère, leurs guerres avec notre sang. Non, s'il faut que nous versions notre sang, que ce soit pour nous... Nous achèterons la liberté moins cher que la servitude!

RUDENZ.

Que pouvons-nous, nous, peuple de bergers, contre les armées d'Albert?

ATTINGHAUSEN.

Apprends à connaître ce peuple de bergers, enfant! Je le connais, je l'ai mené au combat. Je l'ai vu combattre à Faenza (1). Qu'ils viennent nous imposer un joug, nous sommes décidés à ne pas le supporter!... Oh! apprends à sentir de quelle race tu es. Ne jette pas pour un vain éclat et une lueur trompeuse les huit perles de ta dignité. D'être le chef

(1) En 1240, devant Faenza, ville des États de l'Eglise, pendant la guerre de l'empereur Frédéric II, contre la Ligue lombarde.

d'un peuple libre qui se consacre à toi loyalement et avec amour, qui se tient fidèlement près de toi dans les combats et jusqu'à la mort; voilà quelle doit être la gloire dont ta noblesse se vante... Le lien naturel attache bien fortement, il t'enchaîne à ta chère patrie, retiens-le fermement de tout ton cœur! Ici sont les puissantes racines de ta force; là-bas, dans ce monde étranger, tu seras seul; tu seras un roseau chancelant que chaque tempête ébranle. Oh! reste, tu n'es plus longtemps à me voir. Passe seulement un jour avec nous... Aujourd'hui seulement ne va pas à Altdorf... entends-tu? pas aujourd'hui, donne ce seul jour aux tiens.

(Il lui prend la main.)

RUDENZ.

J'ai donné ma parole... Laissez-moi... je suis engagé...

ATTINGHAUSEN lâche sa main; avec sévérité.

Tu es engagé... Oui, malheureux, tu l'es, mais pas par ta parole et par ton serment, tu es lié par les filets de l'amour. *(Rudenz se détourne.)* Cache-toi comme tu voudras. C'est mademoiselle Berthe de Bruneck qui t'attire au château, qui t'enchaîne au service de l'empereur. Tu veux gagner la fille des chevaliers par ta défection du pays... Ne te trompe pas! On te montre la fiancée pour t'attirer, mais elle n'est pas destinée à ton innocence.

RUDENZ.

J'en ai assez entendu!... Adieu!

(Il s'en va.)

ATTINGHAUSEN.

Jeune homme insensé, reste ! Il s'en va ! Je ne puis ni le retenir ni le sauver. Ainsi Wolfenschiess a abandonné son pays... ainsi d'autres feront. Le charme étranger, pénétrant avec une force irrésistible dans nos montagnes, entraîne la jeunesse. Oh ! malheureuse l'heure où l'élément étranger vint détruire dans ces paisibles et heureuses vallées la pieuse innocence de nos mœurs. La nouveauté pénètre avec force, les anciens usages, la dignité, s'en vont ; d'autres temps arrivent, la génération vivante pense autrement ! Que fais-je ici ? Ils sont dans la tombe ceux avec lesquels j'ai agi et vécu. Mon temps est déjà sous la terre ; heureux celui qui n'est pas obligé de vivre avec les nouveautés !

SCÈNE II

Une prairie entourée de hauts rochers et de bois.

Sur les rochers sont des sentiers avec des balustrades et des échelles, d'où on voit descendre tout le monde. — Dans le fond on aperçoit le lac, au-dessus duquel on voit, au commencement, un arc-en-ciel lunaire. — De hautes montagnes derrière lesquelles sont encore de plus hauts glaciers, bornent la vue. — Il fait complètement nuit sur la scène, seulement le lac et les glaciers sont éclairés par la lumière de la lune.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN, WINKELRIED, MEIER DE SARNEN, BÜRKHART DE BÜHEL, ARNOLD DE SEWA, HANS DE FLUE, et encore d'autres hommes, tous armés.

MELCHTHAL, encore derrière la scène.

Qu'on me suive hardiment! Je connais le rocher et la petite croix qui est dessus; nous sommes au but, voici le Rütli.

(Ils entrent avec des torches.)

WINKELRIED.

Écoutez!

ARNOLD DE SEWA.

Personne encore!

MEIER DE SARNEN.

Il n'y a encore aucun de nos compatriotes, nous sommes les premiers au rendez-vous, nous habitants d'Unterwalden.

MELCHTHAL.

Quelle heure de la nuit est-il ?

BAUMGARTEN.

Le veilleur de Silisberg vient de crier deux heures.

(On entend une cloche dans le lointain.)

MEIER.

Silence ! Écoutez !

BURKHART.

On entend ici, venant de l'autre côté du lac, la petite cloche de matines de la chapelle de la forêt.

HANS DE FLUE.

L'air est pur et porte le son bien loin.

MELCHTHAL.

Que quelques-uns de nous aillent allumer des ramilles, afin qu'elles flambent lorsque les hommes viendront.

(Deux hommes y vont.)

SEWA.

C'est une belle nuit éclairée par la lune. Le lac est uni comme un miroir.

BURKHART.

Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED, montrant le lac.

Ah ! voyez ! voyez là ! Ne voyez-vous rien ?

MEIER.

Quoi donc?... Oui, vraiment, un arc-en-ciel
au milieu de la nuit.

MELCHTHAL.

C'est la lumière de la lune qui le forme.

KLAUS.

C'est un signe rare et extraordinaire! Il y
a bien des gens qui n'ont jamais vu cela.

A. DE SEWA.

Il est double, voyez, un plus pâle est au-
dessus.

BAUMGARTEN.

Une barque vogue justement dessous.

MELCHTHAL.

C'est Stauffacher avec sa barque. Le brave
homme ne se fait pas attendre longtemps.

(Il va avec Baumgarten sur le bord du lac.)

MEIER.

Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus.

BURKHART.

Ils sont obligés de faire un long circuit à
travers la montagne, afin d'échapper à l'es-
pionnage du bailli.

*(Pendant tout ce temps, on a allumé le feu au
milieu.)*

MELCHTHAL, au bord du lac.

Qui est là? Donnez le mot d'ordre.

STAUFFACHER, du fond.

Amis du pays.

(Tous vont dans le fond au-devant des arrivants. De la barque descendent Stauffacher, Hans de Mauver, Jörg de Hofe, Conrad Hunn, Ulrich Schmidt, Jost de Weiler et encore trois autres hommes également armés.)

TOUS, criant.

Soyez les bienvenus!

(Pendant que les autres restent dans le fond, et se saluent, Melchthal vient sur le devant de la scène avec Stauffacher.)

MELCHTHAL, à Stauffacher.

Ah! monsieur Stauffacher, je l'ai vu celui qui ne pourra plus me revoir! J'ai posé ma main sur ses yeux, et j'ai sucé le brûlant sentiment de la vengeance du soleil éteint de sa vue.

STAUFFACHER.

Ne parlez pas de vengeance. Nous ne voulons pas venger ce qui est accompli, mais aller au-devant du mal qui nous menace... Maintenant, dites-moi ce que vous avez fait et qui vous avez gagné à la cause commune dans le canton d'Unterwalden; ce que pensent les gens du pays; comment vous-même avez échappé aux pièges de la trahison.

MELCHTHAL.

A travers la redoutable chaîne de montagnes de Surennen, par le vaste et désert

champ de glace où seul l'aigle des Alpes se fait entendre, je gagnai le pâturage où les bergers d'Uri et d'Engelberg se saluent en s'appelant et font paître leurs troupeaux en commun, calmant ma soif avec l'eau des glaciers qui descend en écumant dans les ruisseaux. Je m'arrêtai dans les chalets solitaires, hôte et hôtelier en même temps, jusqu'à ce que j'arrivasse aux demeures d'hommes vivant en société. Dans ces vallées, le bruit de la nouvelle cruauté s'était déjà répandu, et mon malheur me valut un pieux respect à chaque porte où je frappai. Je trouvai ces âmes droites irritées de la violence du nouveau régime; car, comme leurs montagnes nourrissent toujours les mêmes plantes, leurs sources coulent uniformément, les nuages mêmes et les vents suivent invariablement la même direction; ainsi les anciennes mœurs se sont transmises sans changement de père en fils. Ils ne supportent pas des changements téméraires dans leurs vieilles habitudes et la marche égale de leur vie... Ils me tendirent leurs rudes mains, décrochèrent des murs les épées rouillées, et dans leurs yeux brilla le joyeux sentiment du courage lorsque je prononçai des noms vénérés dans la montagne, le vôtre et celui de Walter Fürst... Ce que vous croirez juste, ils jurèrent de le faire et ils jurèrent de vous suivre jusqu'à la mort... Ainsi j'allai, en me hâtant, de hameau en hameau, sous la sainte protection de l'hospitalité, et lorsque j'arrivai dans ma vallée natale, où habitent mes nombreux parents, lorsque je trouvai mon père dépouillé et

aveugle sous le chaume étranger, vivant de la charité d'hommes compatissants...

STAUFFACHER.

Dieu du ciel!

MELCHTHAL.

Je ne pleurai pas! je ne répandis pas en larmes impuissantes la force de ma cuisante douleur; dans le fond de mon cœur je l'enfermai comme un précieux trésor, et je ne pensai qu'à agir. J'ai rampé dans toutes les sinuosités de la montagne; il n'est pas de vallée si cachée que je n'aie découverte; jusqu'au pied des glaciers je cherchai et je trouvai des cabanes habitées, et partout où je portai mes pas j'ai trouvé la même haine de la tyrannie, car, même jusqu'à cette dernière limite de la création animée où le sol stérile cesse de produire, la cupidité des baillis vole... Je touchai le cœur de ce brave peuple avec la pointe de ma parole, et ils sont à nous de bouches et de cœurs.

STAUFFACHER.

Vous avez beaucoup fait en peu de temps.

MELCHTHAL.

J'ai fait plus encore. Ce sont les deux forteresses de Rossberg et de Sarnen que le paysan redoute, car derrière leurs remparts de rochers l'ennemi s'abrite facilement et ravage le pays; de mes propres yeux je voulus m'informer. J'ai été à Sarnen et j'ai visité le château-fort.

STAUFFACHER.

Vous vous êtes risqué jusque dans la caverne du tigre?

MELCHTHAL.

J'étais revêtu d'un costume de pèlerin; j'ai vu à sa table s'enivrer le bailli... Jugez si je puis dompter mon cœur: j'ai vu mon ennemi, et je ne l'ai pas frappé.

STAUFFACHER.

En vérité, la fortune a été propice à votre témérité. *(Pendant ce temps, les autres se sont avancés et s'approchent d'eux.)* Mais maintenant dites-moi qui sont ces amis, ces hommes de bien qui vous suivent? Faites-moi faire connaissance avec eux, afin que nous ayons confiance les uns dans les autres et que nous ouvrons nos cœurs.

MEIER.

Qui ne vous connaît, monsieur, dans les trois cantons? Je suis Meier de Sarnen; voici le fils de ma sœur, Struth de Winkelried.

STAUFFACHER.

Les noms que vous prononcez ne me sont pas inconnus. Un Winkelried tua le dragon du marais de Weiler et perdit la vie dans ce combat.

WINKELRIED.

C'était mon aïeul, monsieur Werner.

MELCHTHAL, désignant deux hommes.

Ceux-ci habitent derrière la forêt; ils sont

vassaux de l'abbaye d'Engelberg... Vous ne les mépriserez pas parce qu'ils sont serfs et ne sont pas comme nous libres possesseurs de leurs biens... Ils aiment la patrie, ils ont une bonne réputation.

STAUFFACHER, aux deux hommes.

Donnez-moi la main ! Qu'il s'estime heureux celui qui n'est corvéable de personne sur la terre. Mais la loyauté se trouve dans toute condition.

CONRAD HUNN.

Voici M. Reding, notre ancien landammann (1).

MEIER.

Je le connais bien. Il est mon adversaire ; il plaide contre moi pour une ancienne part de terre... Monsieur Reding, nous sommes ennemis devant la justice, ici, nous sommes unis.

(Il lui donne la main.)

STAUFFACHER.

C'est bien parlé.

WINKELRIED.

Entendez-vous ? Ils arrivent. Écoutez la trompe d'Uri.

(À droite et à gauche on voit des hommes descendre des rochers avec des lanternes sourdes.)

(1) Landammann. C'est le titre du premier magistrat dans plusieurs cantons de la Suisse.

HANS DE MAUER.

Voyez! le pieux serviteur de Dieu, le digne curé ne vient-il pas aussi avec eux? Il n'a pas craint la fatigue du chemin ni l'obscurité de la nuit pour veiller sur son peuple en fidèle berger.

BAUMGARTEN.

Le sacristain le suit et M. Walter Furst; mais je ne vois pas Tell dans le nombre.

(Walter Furst, RösseImann, le curé, Pétermann, le sacristain, Kuoni, le berger, Werni, le chasseur, Ruodi, le pêcheur, et encore cinq autres hommes. Tous ensemble, au nombre de trente-trois, se placent autour du feu.)

WALTER FURST.

Ainsi il nous faut, sur notre propre héritage et sur notre sol paternel, nous glisser furtivement comme des assassins, et au milieu de la nuit, qui prête son noir manteau au crime et à la conspiration ténébreuse, nous devons conquérir notre bon droit, qui pourtant est pur et clair comme l'éclatante lumière du jour.

MELCHTHAL.

Qu'importe! Ce qui aura été tramé par la sombre nuit, viendra librement et joyeusement à la lumière du soleil.

RÖSSELMANN.

Écoutez ce que Dieu met dans mon cœur, considérés! Nous tenons ici une diète, et

nous pouvons être considérés comme un peuple tout entier. Siégeons d'après les anciennes coutumes, comme nous le faisons dans des temps plus calmes ; ce qui est illégal dans l'assemblée est excusé par la nécessité des temps. Mais Dieu est partout où on exerce le droit, et nous sommes sous son ciel.

STAUFFACHER.

Bien ! Siégeons d'après les anciens usages : quoiqu'il fasse nuit, notre droit brille.

MELCHTHAL.

Bien que le nombre ne soit pas complet, le cœur de tout le peuple est ici ; les plus notables sont présents.

CONRAD HUNN.

Les anciens livres ne sont pas non plus sous notre main, mais ils sont gravés dans nos cœurs.

RÜSSELMANN.

Eh bien, qu'on forme de suite le cercle, qu'on dresse les épées de la puissance !

HANS DE MAUER.

Que le président de la diète prenne sa place et que ses assesseurs se mettent à ses côtés.

LE SACRISTAIN.

Il y a trois cantons, auquel appartient-il de donner un chef à l'assemblée ?

GUILLAUME TELL.

2

MEIER.

Schwytz peut se disputer cet honneur avec Uri. Nous, d'Unterwalden, nous nous retirons.

MELOETHAL.

Nous nous retirons aussi; nous sommes les suppliants, nous implorons le secours de nos puissants amis.

STAUFFACHER.

Alors qu'Uri prenne donc l'épée; sa bannière nous précède dans les expéditions.

WALTER FURST.

L'honneur de l'épée revient à Schwytz, car nous nous vantons tous de lui devoir notre origine.

RÖSSELMANN.

Laissez-moi arranger amicalement ce généreux combat. Que Schwytz soit notre chef dans les conseils et Uri sur les champs de bataille.

WALTER FURST tend les épées à Stauffacher.

Alors, prenez!

STAUFFACHER.

Cet honneur appartient au plus âgé, non pas à moi.

JÖRG DE HOFE.

Ulrich le forgeron compte le plus d'années

H. DE MAUR.

C'est un homme; mais il n'est pas d'une profession libre. Aucun homme serf ne peut être juge à Schwytz.

STAUFFACHER.

N'y a-t-il pas ici M. Reding, l'ancien lammann? Pourquoi en cherchons-nous un plus digne?

WALTER FURST.

Qu'il soit l'ammann et le chef de la diète!
Que ceux qui approuvent cela lèvent la main.
(Tous lèvent la main droite.)

REDING entre au milieu.

Je ne puis pas poser la main sur les livres, alors je jure par les étoiles éternelles de ne m'éloigner jamais du droit et de la justice. *(On place devant lui les deux épées, le cercle se forme autour de lui : Schwytz tient le milieu; à droite se place Uri et à gauche Unterwalden; Reding se tient appuyé sur son épée de combat.)* Qu'est-ce qui réunit ici les trois peuples de la montagne sur le rivage inhospitalier du lac à l'heure des esprits? Quelle doit être la teneur de l'alliance que nous fondons ici sous le ciel étoilé?

STAUFFACHER entre dans le cercle.

Nous ne fondons pas de nouvelle alliance; ce n'est qu'une ancienne ligue du temps de nos pères que nous renouvelons. Sachez-le, confédérés! Quoique le lac, la montagne nous

séparent, et que chaque peuple se gouverne à part, nous sommes cependant d'une même race et d'un même sang, et nous venons d'une même patrie.

WINKELRIED.

Ainsi, comme on le dit dans les chants, il est vrai que nous sommes venus de loin dans ce pays? Oh! communiquez-nous ce que vous savez de cela, que l'ancienne alliance fortifie la nouvelle!

STAUFFACHER.

Écoutez ce que tous les bergers se racontent : il était un grand peuple, dans un pays vers le nord (1), qui souffrait une grande détresse. Dans cette détresse, l'assemblée du pays décida que, d'après le sort, un citoyen sur dix quitterait le pays natal... Cela se fit, et ils s'en allèrent gémissant, hommes et femmes, une grande troupe, vers le midi, se frayant un passage avec l'épée, à travers l'Allemagne, jusqu'au pays élevé de ces montagnes, et cette troupe ne se lassa de marcher que lorsqu'elle fut arrivée dans la sauvage vallée où coule la Muotta entre des prairies. Là, on ne voyait pas de traces d'hommes; seule une hutte solitaire était sur le rivage. Un homme y demeurait et gardait le lac... mais le lac mugissait violemment et n'était pas navi-

(1) Le pays des Suédois et des Frisons.

La tradition, racontée par Stauffacher, se trouve dans la ballade de l'*Ostfrise*, qui se chante encore parmi le peuple de la vallée du Hasli.

gable; alors ils considérèrent de plus près le pays, virent une belle quantité de bois, découvrirent de bonnes sources, et crurent retrouver leur chère patrie... Ils décidèrent alors de rester; ils bâtirent le vieux bourg de Schwytz et eurent bien des jours pénibles pour défricher la forêt, remplie de lianes entrelacées... Puis, lorsque la terre ne produisit plus assez pour le nombre du peuple, ils s'étendirent vers la noire montagne jusqu'au Weissland, où, caché derrière des glaces éternelles, un autre peuple parle une autre langue. Ils bâtirent le bourg de Stanz, dans le Kernwald, le long d'Altdorf, dans la vallée de la Reuss. Mais ils restèrent toujours dans le même principe; parmi toutes les races étrangères, qui depuis se sont établies au milieu de leur pays, les hommes de Schwytz se retrouvent : le cœur, le sang se font reconnaître.

(Il tend la main à droite et à gauche.)

H. DE MAUER.

Oui, nous sommes un seul cœur et un seul sang!

Tous, se tendant les mains.

Nous sommes un seul peuple et nous voulons agir seuls!

STAUFFACHER.

Les autres peuples portent le joug étranger. Ils se sont soumis au vainqueur. Il y a même dans notre pays beaucoup d'habitants qui supportent les obligations étrangères et

transmettent leur servage à leurs enfants. Mais nous, la race des vieux Suisses, nous avons toujours gardé notre liberté. Nous ne plions pas le genou devant les princes; nous avons librement choisi la protection de l'empereur.

RÜSSELIMANN.

Libres, nous avons choisi la protection de l'empire. Ainsi le fait observer la charte de Frédéric II.

STAUFFACHER.

Car même le plus libre n'est pas sans maître. Il doit y avoir un chef supérieur, un juge suprême, près duquel on puisse trouver justice en cas de différend. C'est pourquoi nos pères, pour les terres qu'ils ont conquises sur l'ancien désert, ont rendu hommage à l'empereur qui se nomme le maître de l'Allemagne et de l'Italie, et, comme les autres citoyens libres de son empire, lui ont promis le noble service des armes; car c'est l'unique devoir de celui qui est libre, de protéger l'empire qui le protège lui-même.

MELCHTHAL.

Tout ce qui est au delà est la marque du servage.

STAUFFACHER.

Ils suivirent la bannière de l'empire lorsque la convocation de l'armée était publiée, et combattirent dans les batailles. Ils allèrent en armes en Italie pour placer la couronne

romaine sur la tête de l'empereur. Chez eux ils se gouvernaient eux-mêmes paisiblement d'après les anciens usages et leurs propres lois; la plus haute juridiction criminelle seule appartenait à l'empereur; pour cela on nommait un comte de l'empire qui n'avait pas sa demeure dans le pays. Lorsque se commettait un crime on l'appelait, et, sous le ciel libre, il rendait nettement et simplement la justice sans crainte des hommes. Où sont ici les traces de servitude? S'il en est un qui ait appris cela autrement, qu'il parle.

J. DE HOFE.

Non, tout est comme vous le dites : le despotisme ne fut jamais souffert chez nous.

STAUFFACHER.

A l'empereur lui-même nous avons refusé obéissance lorsqu'il manqua à la justice en faveur des prêtres. Car, lorsque les gens du couvent d'Einsiedeln revendiquèrent les pâturages où nous menions nos troupeaux depuis le temps de nos pères, l'abbé exhiba une ancienne charte qui lui donnait les solitudes sans maîtres, car on avait caché notre existence. Alors nous dîmes : « La charte a été obtenue par surprise! Même un empereur ne peut donner ce qui est à nous; et si justice nous est refusée par l'empire, nous pouvons bien nous en passer dans nos montagnes. » Ainsi parlèrent nos pères! Supporterons-nous la honte du nouveau joug? Souffrirons-nous du vassal étranger ce qu'un empereur dans sa puissance ne put obtenir

de nous? Nous nous sommes créés ce sol par le travail de nos mains, l'antique forêt qui était autrefois la sauvage demeure des ours, nous l'avons transformée en une habitation pour les hommes; nous avons tué le dragon qui montait du marais avec un souffle empoisonné; nous avons déchiré le voile de brouillard qui planait sur cette contrée sauvage; nous avons fait sauter le rocher, construit au-dessus de l'abîme un pont sûr pour le voyageur; le sol est à nous par des siècles de possession... et le vassal étranger pourrait venir nous forger des chaînes et nous faire affront sur notre propre sol? N'y a-t-il pas de défense contre une telle oppression? *(Une grande émotion parmi l'assistance.)* Non, la tyrannie a des limites. Si l'opprimé ne peut nulle part trouver justice, si le fardeau devient insupportable, alors, plein de confiance dans le ciel, il saisit et élève son droit éternel, qui est immuable comme les étoiles elles-mêmes. La vieille coutume de la nature où l'homme combat contre l'homme reviendra. Pour dernier moyen, si aucun autre ne peut plus réussir, nous avons l'épée, nous devons défendre contre la violence le plus haut des biens. Nous combattons pour notre pays, pour nos femmes, pour nos enfants!

Tous, frappant sur leurs épées.

Nous combattons pour nos femmes et pour nos enfants!

RÜSSELMANN entre dans le cercle.

Avant de tirer l'épée, réfléchissez bien.

Vous pourriez arranger cela pacifiquement avec l'empereur. Vous n'avez qu'à dire un mot pour que les tyrans qui maintenant vous oppriment vous flattent. Prenez ce qu'on vous a souvent offert. Séparez-vous de l'empire, reconnaissez la suzeraineté de l'Autriche...

H. DE MAUER.

Que dit le curé? Nous, prêter serment à l'Autriche!

BURKHART DE BUNEL.

Ne l'écoutez pas!

WINKELRIED.

Celui qui nous conseille cela est un traître, un ennemi du pays.

REDING.

Du calme, confédérés!

A. DE SEWA.

Nous, supporter l'Autriche après de tels outrages!

K. DE FLUE.

Nous nous laisserions extorquer par la violence ce que nous refusons à la douceur!

MEIER.

Alors nous serions esclaves, et nous mériterions de l'être!

H. DE MAUER.

Qu'il soit exclu des droits des Suisses ce-

lui qui parlera de soumission à l'Autriche! Landammann, j'y tiens : que ceci soit la première loi que nous fassions.

MELCHTHAL.

Que cela soit. Qui parlera de soumission à l'Autriche sera sans droit et privé de tout honneur ; qu'aucun compatriote ne le reçoive à son foyer.

Tous lèvent la main droite.

Nous le voulons, que ce soit la loi.

REDING, *après une pause.*

Cela sera.

RÖSSLI-MANN.

Maintenant vous êtes libres, vous l'êtes par cette loi : l'Autriche ne doit pas obtenir par la violence ce qu'elle n'a pas obtenu par des demandes amicales.

JOST DE WEILER.

A l'ordre du jour ! Continuons.

REDING.

Confédérés ! tous les moyens conciliants ont-ils été tentés ? Peut-être l'empereur ne le sait-il pas ; ce n'est pas peut-être par sa volonté que nous souffrons. Nous tenterons aussi ce dernier moyen de porter nos plaintes à son oreille avant de tirer l'épée. La violence est toujours effrayante, même dans une juste cause. Dieu n'aide que lorsque les hommes n'aident plus.

STAUPFACHER, à Conrad Hunn.

Maintenant, c'est à vous à raconter. Parlez.

O. HUNN.

J'étais à Rheinfeld, au palais de l'empereur, pour porter plainte de la dureté des baillis, et pour prendre la charte de notre ancienne liberté, que chaque nouvel empereur confirme d'ordinaire. Je trouvai là les messagers de beaucoup de villes de la Souabe et des bords du Rhin, qui tous recevaient leurs chartes, et, joyeux, retournaient dans leurs pays. Moi, votre messenger, on m'appela dans le conseil et on me donna de vaines consolations : « L'empereur n'a pas le temps cette fois ; il pensera bien à nous une autre fois. » Et comme je traversais tristement les salles du château royal, je vis le duc Jean pleurant dans un coin ; autour de lui étaient les nobles seigneurs de Wart et de Tagerfeld, qui m'appelèrent et me dirent : « Aidez-vous vous-mêmes ! N'attendez pas justice de l'empereur. N'a-t-il pas dépouillé l'enfant de son propre frère et ne retient-il pas son héritage ? Le duc réclamait les biens de sa mère ; il a l'âge prescrit ; il serait maintenant temps qu'il gouvernât son pays et ses gens. Qu'obtint-il pour réponse ? L'empereur lui posa sur la tête une couronne de fleurs en disant : « Voilà la gloire de la jeunesse. »

H. DE MAUER.

Je l'ai entendu. N'attendez pas justice de l'empereur. Aidez-vous vous-mêmes !

REDING.

Il ne reste pas d'autre moyen. Maintenant, tenez conseil, pour que notre entreprise soit menée prudemment à bonne fin.

WALTER FURST *entre dans le cercle.*

Nous voulons repousser un joug détesté; nous voulons garder nos anciens droits comme nous les avons reçus de nos pères, et non pas en conquérir de nouveaux. Ce qui est à l'empereur restera à l'empereur. Que celui qui a un maître le serve conformément à son devoir.

MEIER.

Je tiens de l'Autriche un fief.

WALTER FURST.

Vous continuerez à rendre hommage à l'Autriche.

J. DE WEILER.

Je paye redevance aux seigneurs de Rappersweil.

WALTER FURST.

Vous continuerez de payer la contribution.

RÖSSELMANN.

Je prête serment à l'abbesse de Zurich.

WALTER FURST.

Vous donnerez au couvent ce qui est au couvent.

STAUFFACHER.

Je ne porte d'autre vasselage que celui de l'empire.

WALTER FURST.

Que ce qui doit être se fasse, mais rien de plus. Nous voulons chasser les baillis et leur vasselage et détruire les châteaux-forts; mais, si cela se peut, sans verser de sang. Que l'empereur voie que ce n'est que par nécessité seulement que nous avons secoué les devoirs du respect. Et s'il nous voit rester dans de justes limites, peut-être, par politique, surmontera-t-il sa colère; car un peuple qui, l'épée à la main, se modère, fait naître une juste crainte.

REDING.

Mais voyons ! comment accomplirons-nous notre dessein ? L'ennemi a les armes dans sa main, et, en vérité, il ne cédera pas pacifiquement.

STAUFFACHER.

Il cédera s'il nous voit en armes; nous le surprendrons avant qu'il soit préparé.

MEIER.

C'est bientôt dit, mais difficile à faire. Deux châteaux-forts dominent notre pays. Ils mettront l'ennemi à l'abri et deviendront redoutables si le roi tombe sur notre pays. Rossberg et Sarnen doivent être réduits avant qu'on lève une épée dans les trois cantons.

STAUFFACHER.

Si l'on tarde si longtemps, l'ennemi sera averti. Il y a trop de gens qui partagent le secret.

MEIER.

Dans les cantons il ne se trouve pas de traîtres.

RÜSEKLMANN.

Même celui qui est dévoué peut trahir.

WALTER FURST.

Si l'on diffère, le donjon d'Altdorf sera terminé et le bailli se fortifiera.

MEIER.

Vous pensez à vous.

LE SACRISTAIN.

Et vous êtes injuste.

MEIER, *interrompant*.

Nous, injustes ! Uri ose nous déclarer cela !

REDING.

Par notre serment, du calme.

MEIER.

Oui, si Schwytz s'entend avec Uri, nous nous taisons bien.

REDING.

Il me faut vous dire, devant l'assemblée,

que vous troublez la paix avec votre esprit violent. Ne combattons-nous pas pour une même cause?

WINKELRIED.

Si nous différions jusqu'à Noël; alors il est d'usage que tous les vassaux apportent des présents au château du bailli; dix ou douze hommes peuvent se réunir dans le château sans être suspects, et peuvent apporter des fers pointus cachés dans leurs bâtons, car personne n'entre au château avec des armes. Auprès, dans la forêt, se tiendra la grande troupe, et si les autres se rendent heureusement maîtres de la porte, une trompe sonnera, et ceux de l'intérieur sortiront; ainsi le château sera facilement à nous.

MELCHTHAL.

Je me charge d'escalader le château de Rossberg, car une servante m'est favorable, et facilement je lui persuaderai de me tendre une échelle pour une visite nocturne; lorsque je serai en haut, je ferai monter mes amis.

REDING.

Est-ce la volonté de tous que ce soit différé?

(La plupart lèvent la main.)

STAUFFACHER compte les voix.

Il y a une majorité de vingt contre douze.

WALTER FURST.

Si, au jour fixé, les châteaux tombent en

notre pouvoir, nous donnerons le signal d'une montagne à l'autre avec des feux ; la levée en masse sera publiée de suite dans la capitale de chaque canton ; alors, si les baillis voient que nous prenons les armes sérieusement, croyez-moi, ils renonceront à la lutte, et volontiers prendront un sauf-conduit pour quitter notre pays.

STAUFFACHER.

Seulement, avec Gessler je crains de grosses difficultés : il est redoutable, entouré de ses cavaliers ; il ne quittera pas la place sans qu'il y ait du sang versé ; oui, même chasse. Il restera encore redoutable pour le pays. Il est difficile et presque dangereux de le ménager.

BAUMGARTEN.

Où le danger est le plus grand je me placerai : Tell m'a sauvé la vie, volontiers j'exposerai cette vie pour le pays ; j'ai protégé mon honneur, contenté mon cœur.

REDING.

Le temps porte conseil. Attendez avec patience ! On doit aussi confier quelque chose à l'inspiration du moment... Mais voyez, pendant que nous sommes assemblés dans la nuit, sur la plus haute montagne se montre déjà le brillant fanal du matin. Venez, séparons-nous, avant que la lumière du jour ne nous surprenne.

WALTER FURST.

N'ayez pas de crainte, la nuit quitte lentement les vallées.

(Tous ont involontairement ôté leurs chapeaux et contemplent dans un silencieux recueillement l'éclat pourpré du matin.)

RÜSSELMANN.

Par cette lumière que nous saluons les premiers de tous les peuples qui habitent au-dessous de nous, respirant difficilement dans la vapeur étouffante des villes, prêtons le serment de la nouvelle alliance. Nous voulons être un seul peuple de frères et ne nous séparer dans aucune détresse ni aucun danger. *(Tous répètent ces paroles avec trois doigts levés.)* Nous voulons être libres comme l'étaient nos pères, plutôt la mort que vivre dans la servitude. *(Tous répètent encore, comme plus haut.)* Nous nous confions au Dieu puissant, et nous ne craignons pas la puissance des hommes. *(Comme précédemment. Tous ces hommes s'embrassent.)*

STAUFFACHER.

Maintenant, que chacun aille en silence avec ses amis et ses compagnons ! Que celui qui est berger garde tranquillement ses troupeaux et gagne en secret des amis à l'alliance ! Ce qui doit être souffert jusque-là, souffrez-le ! Laissez s'augmenter le compte de la tyrannie jusqu'à ce qu'un jour la dette générale et la dette particulière se payent à la fois ; que chacun contraigne sa juste fu-

reur et réserve sa vengeance pour le bien de tous; car il commettrait un vol sur le bien commun celui qui se servirait lui-même dans sa propre cause.

(Pendant qu'ils s'en vont en silence de tous côtés, l'orchestre éclate avec un magnifique élan; la scène, vide, reste encore ouverte quelque temps et montre le spectacle du soleil levant sur les glaciers.)

ACTE TROISIÈME

Cour devant la maison de Tell.

SCÈNE PREMIÈRE

TELL tient une hache de charpentier; **HEDWIG** est occupée de travaux domestiques; **WALTHER** et **GUILLAUME** jouent dans le fond avec une petite arbalète.

WALTHER chante.

Avec sa flèche et son arc, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur vient dès les premiers rayons du matin. Comme dans le royaume des airs l'aigle est roi, dans les montagnes commande le chasseur libre. L'espace lui appartient; ce que sa flèche atteint est sa proie; et c'est tout ce qui marche et vole. *(Il vient en courant.)* Ma corde s'est cassée. Arrange-la-moi, père.

TELL.

Non, pas moi. Un bon chasseur se tire d'affaire lui-même.

(Les enfants s'éloignent.)

HEDWIG.

Les garçons commencent de bonne heure à tirer.

TELL.

Celui qui veut devenir maître doit s'exercer de bonne heure.

HEDWIG.

Ah! plutôt à Dieu qu'ils n'apprennent jamais!

TELL.

Ils doivent tout apprendre. Celui qui veut se frayer un chemin à travers la vie doit être armé pour la défense et pour l'attaque.

HEDWIG.

Ah! pas un ne saura rester tranquillement à la maison.

TELL.

Mère, je ne le puis pas non plus; la nature ne m'a pas formé pour être berger; il faut que je poursuive sans repos un but fugitif. Alors seulement je jouis bien de la vie lorsque je l'acquiers tous les jours de nouveau en luttant.

HEDWIG.

Et tu ne penses pas à l'inquiétude de ta femme, qui, pendant ce temps, se désole en t'attendant. Car ce que les valets se racontent de votre périlleux métier me remplit d'horreur. A chaque séparation mon cœur tremble que tu ne reviennes plus jamais. Je te vois, égaré dans de sauvages montagnes de glace, faire un saut périlleux d'un écueil

à l'autre, je vois comment le chamois, se retournant contre toi, t'entraîne avec lui dans l'abîme; comment une avalanche t'ensevelit, comment la glace trompeuse se brise sous toi, et toi t'y enfonce, englouti vivant dans l'horrible tombe. Hélas! la mort saisit le téméraire chasseur des Alpes sous mille formes différentes! C'est un malheureux métier, qui nous fait toujours passer près de l'abîme!

TELL.

Celui qui, alerte, épie avec des membres sains, qui se confie en Dieu et en ses forces agiles, celui-là se tire facilement de tout danger et de toute détresse : la montagne n'effraye pas celui qui y est né. *(Il a fini son travail et pose son outil.)* Maintenant, je pense, la porte tiendra longtemps. La hache dans la maison épargne le charpentier.

(Il prend son chapeau.)

HEDWIG.

Où vas-tu?

TELL.

A Altdorf, chez ton père.

HEDWIG.

Ne songes-tu à rien de dangereux? Avoue-le-moi!

TELL.

D'où te vient cette idée, femme?

HEDWIG.

Il se trame quelque chose contre les baillis.
Une assemblée a été tenue au Rütli, je le
sais, et tu es aussi dans la ligue.

TELL.

Je n'y étais pas... mais je ne me refuserai
pas au pays s'il m'appelle.

HEDWIG.

Ils te placeront où est le danger; le plus
difficile sera pour toi, comme toujours.

TELL.

Chacun est imposé selon sa fortune.

HEDWIG.

N'as-tu pas aussi fait traverser le lac à
l'homme d'Unterwalden? C'est un miracle que
vous en soyez revenus. Ne pensais-tu donc
pas à ta femme et à tes enfants?

TELL.

Chère femme, je pensais à vous : c'est pour-
quoi j'ai sauvé le père pour ses enfants.

HEDWIG.

Naviguer sur le lac en fureur! cela ne s'ap-
pelle pas se confier à Dieu, cela s'appelle
tenter Dieu.

TELL.

Qui réfléchit trop est peu secourable.

HEDWIG.

Oui, tu es bon et secourable, tu le sers tous,
et si tu es toi-même un jour dans la détresse,
aucun ne t'aidera.

TELL.

Dieu me garde d'avoir jamais besoin d'aide!
(Il prend l'arbalète et des flèches.)

HEDWIG.

Que veux-tu faire de ton arbalète? Laisse-
la ici.

TELL.

Le bras me manque lorsque l'arme me
manque.

(Les garçons reviennent.)

WALTHER.

Père, où vas-tu?

TELL.

A Altdorf, enfant, chez le grand-père. Veux-
tu venir avec moi?

WALTHER.

Oui, vraiment, je veux bien.

HEDWIG.

Le bailli y est dans ce moment. Ne va pas
à Altdorf.

TELL.

Il s'en va aujourd'hui.

HEDWIG.

C'est pourquoi; laisse-le d'abord s'en aller. Ne le fais pas souvenir de toi, tu sais, il nous en veut.

TELL.

Son méchant vouloir ne peut me nuire beaucoup. Je ne fais rien que de juste, et je ne crains aucun ennemi.

HEDWIG.

Le juste est précisément celui qu'il hait le plus.

TELL.

Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Le chevalier me laissera bien en paix, je pense.

HEDWIG.

Ah! comment le sais-tu?

TELL.

Il n'y a pas longtemps, lorsque j'allai passer dans les sauvages régions de la vallée du Schœchen, loin de toute trace d'hommes, et comme je suivais solitairement un sentier dans les rochers, à un endroit où il n'y avait pas moyen de s'écarter, car au-dessus de moi était le rocher inaccessible, et au-dessous mugissait d'une manière redoutable le Schœchen. *(Les enfants se serrent contre lui à droite et à gauche, et le regardent avec une grande curiosité.)* Je vis venir à moi le bailli; il était seul avec moi, qui étais seul aussi: seulement un

homme en face d'un homme, et à côté l'abîme; et lorsque le seigneur m'aperçut et me reconnut, moi, à qui, peu de temps auparavant, il avait fait expier sévèrement une petite faute, et me vit m'avancant avec mon arme formidable, alors il pâlit, ses genoux fléchirent sous lui; je vis le moment où il allait tomber contre le rocher. Alors j'eus pitié de lui : je m'approchai de lui d'un air soumis, et je dis : « C'est moi, seigneur bailli. » Mais il ne put faire sortir aucun son de sa bouche, seulement, avec la main il me fit signe de passer mon chemin; alors je continuai ma route et je lui envoyai sa suite.

HEDWIG.

Il a tremblé devant toi. Malheur à toi ! Il ne te pardonnera jamais de l'avoir vu faible.

TELL.

C'est pourquoi je l'évite, et il ne me cherchera pas.

HEDWIG.

Ne va pas aujourd'hui à Altdorf. Va plutôt chasser.

TELL.

Que te vient-il à l'esprit ?

HEDWIG.

Cela m'inquiète. N'y va pas.

TELL.

Comment peux-tu te tourmenter ainsi sans raison ?

HEDWIG.

Précisément parce que ma crainte est sans motif... Tell, reste ici !

TELL.

J'ai promis d'y aller, chère femme.

HEDWIG.

S'il le faut, va... laisse-moi seulement l'enfant !

WALTHER.

Non, petite mère, je vais avec mon père.

HEDWIG.

Walty (1), veux-tu quitter ta mère ?

WALTHER.

Je t'apporterai quelque chose de joli de chez grand-père.

(Il s'en va avec son père.)

GUILLAUME.

Mère, je reste avec toi !

(1) Walty, diminutif de Walther.

HERWIG l'embrasse.

Ouf, tu es mon cher enfant: tu restes seul avec moi!

(Elle va à la porte de la cour, et suit longtemps des yeux les voyageurs.)

SCÈNE II

Une savane couverte dans une forêt entourée de rochers; des cascades se précipitent des rochers.

BERTHA, en costume de chasse; aussitôt après
RUDENZ.

BERTHA.

Il me suit. Enfin, je puis me déclarer.

RUDENZ entre vivement.

Mademoiselle, enfin je vous trouve seule. Autour de nous des abîmes nous enferment; dans cette solitude, je ne crains aucun témoin : je puis décharger mon cœur de ce silence.

BERTHA.

Êtes-vous certain que la chasse ne nous suit pas?

RUDENZ.

La chasse est là-bas. Maintenant ou jamais! Je dois saisir le précieux moment... Il faut que je voie mon sort se décider, dût-il me séparer de vous pour toujours. Oh! n'armez pas vos regards si doux de cette sombre

sévérité. Qui suis-je pour élever jusqu'à vous mon hardi souhait? La gloire ne m'a pas encore nommé; je ne puis pas me placer dans les rangs des chevaliers qui, pleins de gloire et d'éclat, vous entourent de leurs hommages. Je n'ai rien que mon cœur plein de fidélité et d'amour.

BERTHA, sérieusement et sévèrement.

Peut-il parler d'amour et de fidélité celui qui trahit ses premiers devoirs (*Rudenz recule*), l'esclave de l'Autriche qui se vend à l'étranger, à l'oppresseur de son peuple?

RUDENZ.

J'entends ce reproche de vous, mademoiselle? Qui cherché-je donc autre que vous dans ce parti?

BERTHA.

Pensez-vous me trouver du côté de la trahison? Je donnerais ma main à Gessler lui-même, à l'oppresseur, plutôt que de la donner au fils dénaturé de la Suisse qui peut se faire son instrument?

RUDENZ.

Oh! Dieu! que me faut-il entendre?

BERTHA.

Comment? Qui touche de plus près l'homme bon que les siens? Y a-t-il un plus beau devoir pour un noble cœur que d'être le défenseur de l'innocence, de protéger le droit de l'opprimé? Mon cœur saigne pour votre peu-

ple; je souffre avec lui, car il me faut l'aimer, en voyant combien il est modeste et pourtant si plein de force; il attire tout mon cœur vers lui; chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous, que la nature et vos devoirs de chevalier lui donnent pour protecteur naturel, et qui l'abandonnez qui embrassez traitreusement le parti de l'ennemi et qui forgez des chaînes à votre pays, c'est vous qui m'affligez et me blessez : je dois contraindre mon cœur pour ne pas vous haïr.

RUDENZ.

Est-ce que je ne veux pas le bien de mon peuple? Lui donner la paix sous le puissant sceptre de l'Autriche...

BERTHA.

Vous lui préparez la servitude! Vous voulez chasser la liberté de la dernière forteresse qui lui reste encore sur la terre. Le peuple s'entend mieux à son bonheur; aucune apparence ne peut tromper son sentiment sûr. Ils ont jeté leur filet autour de votre tête.

RUDENZ.

Bertha! vous me laissez, vous me méprisez!

BERTHA.

Si je le faisais, cela vaudrait mieux pour moi... Mais voir méprisé et digne de mépris celui que l'on aimerait volontiers...

RUDENZ.

Bertha! Bertha! en un instant vous me montrez le suprême bonheur céleste et vous me précipitez dans un abîme.

BERTHA.

Non, non! les nobles instincts ne sont pas encore entièrement étouffés en vous! Ils sommeillent seulement, je veux les réveiller; vous avez dû vous faire violence à vous-même pour tuer la vertu naturelle; mais, heureusement pour vous, elle est plus puissante que vous, et, en dépit de vous-même, vous êtes bon et noble!

RUDENZ.

Vous croyez en moi? Oh! Bertha, votre amour me rendra capable de tout!

BERTHA.

Soyez ce que la généreuse nature vous a fait! occupez la place qu'elle vous a donnée! Tenez-vous du côté de votre peuple et de votre pays, et lutez pour votre droit sacré!

RUDENZ.

Malheur à moi! Comment pourrai-je vous obtenir, vous posséder, si je m'oppose à la puissance de l'empereur? N'est-ce pas la volonté de vos parents qui domine tyranniquement sur votre main?

BERTHA.

Dans la Suisse sont mes biens, et si la Suisse est libre, je le serai aussi.

RUDENZ.

Bertha, quelle perspective vous m'ouvrez.

BERTHA.

N'espérez pas m'obtenir par la faveur de l'Autriche : ils tendent la main vers mon héritage, on veut l'unir au grand héritage. Cette même soif de domination qui veut engloutir votre liberté menace aussi la mienne ! O ami ! je suis choisie pour victime, peut-être pour récompenser un favori... On veut m'attirer où règnent la fausseté et l'intrigue, à la cour de l'empereur ; là m'attendent les chaînes d'un hymen détesté ; l'amour seul... le vôtre... peut me sauver !

RUDENZ.

Vous pourriez vous décider à vivre ici, à être à moi dans mon pays ? Oh ! Bertha, cette ardeur qui m'emportait loin d'ici, qu'était-ce, sinon une aspiration vers vous ? C'est vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et toute mon ambition n'était que de l'amour. Pourriez-vous vous enfermer avec moi dans cette paisible vallée et renoncer aux splendeurs de la terre ! Oh ! alors le but de mon ambition est trouvé ; le torrent du monde peut alors battre la rive sûre de cette montagne... Je n'ai plus aucun désir à envoyer dans l'avenir ; alors ces rochers peuvent étendre autour de nous leurs solides et impénétrables murailles, et cette heureuse et étroite vallée n'être ouverte que pour la lumière du ciel.

BERTHA.

Te voici maintenant tout à fait comme mon cœur t'avait rêvé; ma foi ne m'a pas trompée!

RUDENZ.

Loin d'ici, vaine illusion qui m'avait ébloui! Je trouverai le bonheur dans ma patrie. Ici, où l'enfant a grandi joyeusement, où mille souvenirs de joie m'entourent, où toutes les sources et les arbres vivent avec moi, dans mon pays tu veux être à moi. Ah! je l'ai toujours aimé! Je le sens, il aurait manqué à tout mon bonheur.

BERTHA.

Où se trouverait l'île fortunée, si elle n'est ici, dans le pays de l'innocence, ici, où l'ancienne fidélité demeure comme chez elle, où la fausseté n'a pas encore pénétré? Là, aucune envie ne troublera la source de notre bonheur, et les heures fuiront pour nous toujours brillantes... Là, je te verrai dans la vraie dignité de l'homme, le premier de tes compatriotes libres et de tes égaux, honoré avec un pur et libre hommage, grand comme un roi dans son royaume.

RUDENZ.

Là, je te vois, la perle de toutes les femmes, avec une séduisante activité féminine, me bâtir le ciel dans ma maison, et comme le printemps sème ses fleurs, embellir ma vie, avec tes charmantes grâces et animer et rendre heureux tout autour de toi.

BERTHA.

Vois, cher ami, pourquoi j'étais triste lorsque je te voyais détruire toi-même le plus grand bonheur de la vie... Malheur à moi! Que deviendrais-je s'il me fallait suivre un orgueilleux chevalier, un oppresseur du pays, dans son sombre château... Ici, il n'y a pas de château, aucun mur ne me sépare d'un peuple que je peux rendre heureux.

RUDENZ.

Mais comment me sauver, comment me retirer d'un piège où je me suis follement pris moi-même?

BERTHA.

Délivre-toi avec une décision virile! Quoi qu'il en résulte, mets-toi près de ton peuple! C'est ta place naturelle. (*Cris de chasseurs dans le lointain.*) La chasse approche... Il faut nous séparer. Lutte pour la patrie! tu lutteras pour ton amour! C'est un ennemi devant lequel nous tremblons tous et une liberté qui nous fera tous libres!



SCÈNE III

Prairie à Altdorf.

Arbres sur le devant; dans le fond, le chapeau au bout d'une pique. — La vue est bornée par le Bannberg au-dessus duquel s'élève une montagne couverte de neige.

FRIESHARDT et LEUTHOLD montent la garde.

FRIESHARDT.

Nous guettons en vain. Personne ne veut venir et faire sa révérence au chapeau. Cependant c'était d'ordinaire ici comme une foire; maintenant, toute la prairie est comme un désert depuis que l'épouvantail pend à la perche.

LEUTHOLD.

Seulement, de mauvaises canailles se font voir et brandissent, pour nous vexer, leurs bonnets en guenilles. Les braves gens préfèrent faire le long détour par la moitié du bourg, plutôt que de s'incliner devant le chapeau.

FRIESHARDT.

Ils sont obligés de passer par là lorsqu'ils viennent de la maison du conseil à midi. Alors je pensais déjà faire un bon coup, car personne n'avait l'intention de saluer le chapeau. Le curé, Rösselmann, voit cela, il venait justement de chez un malade, et il se

place, avec le Saint Sacrement, juste devant la perche. Le sacristain sonne la petite cloche : alors tous tombèrent à genoux, moi-même avec eux, et saluèrent le Saint Sacrement, mais non le chapeau.

LEUTHOLD.

Écoute, compagnon, je commence à trouver que nous sommes comme au pilori devant le chapeau; c'est pourtant une honte pour un cavalier d'être en faction devant un chapeau vide... et tout brave garçon doit nous mépriser... Faire la révérence à un chapeau! c'est en vérité un ordre fou!

FRIESHARDT.

Pourquoi pas à un chapeau vide? Tu t'inclines bien devant plus d'une tête creuse.

(Hildegarde, Melchthild et Elisabeth entrent avec des enfants et se placent autour de la perche.)

LEUTHOLD.

Et tu es aussi un garçon serviable, et tu mettrais volontiers de braves gens dans le malheur. Passe qui voudra devant le chapeau, je ferme les yeux et je ne regarde pas.

MELCHTHILD.

La pend le bailli. Ayez respect, gamins!

ÉLISABETH.

Piôt à Dieu qu'il s'en allât et nous laissât son chapeau! Le pays n'en serait pas plus malheureux.

FRIESHART les chasse.

Voulez-vous quitter la place ? Maudit peuple de femmes, qui vous demande ? Envoyez vos maris, s'ils ont envie de braver l'ordre.

(Les femmes s'en vont. Tell entre avec son arbalète, conduisant son petit garçon par la main ; ils passent près du chapeau sans le voir, pour arriver sur le devant de la scène.)

WALTHER, montrant le Baunberg.

Père, est-ce vrai que là, sur cette montagne, les arbres saigneraient si on les frappait avec une hache ?

TELL.

Qui dit cela, enfant ?

WALTHER.

Le maître berger le raconte... Les arbres sont enchantés, dit-il, et la main de celui qui les frappe sort de son tombeau.

TELL.

Les arbres sont enchantés, c'est la vérité. Vois-tu là les glaciers, les blanches cornes qui se perdent dans le ciel ?

WALTHER.

Ce sont les glaciers qui tonnent pendant la nuit et nous envoient les avalanches.

TELL.

C'est cela, et les avalanches auraient depuis longtemps enseveli le bourg d'Altdorf si la

forêt là-haut ne s'y opposait comme une barrière.

WALTHER, *après y avoir réfléchi.*

Y a-t-il des pays, père, où il n'y a pas de montagnes?

TELL.

Si on descend de nos hauteurs, et toujours plus bas, en suivant les fleuves, on rencontre un grand pays plat où les eaux n'écument plus en mugissant, les fleuves coulent calmes et mesurés; là, on voit librement toute l'étendue du ciel. Le grain croît là dans une vaste et belle plaine et le pays est comme un jardin.

WALTHER.

Ah! père, pourquoi ne descendons-nous donc pas de suite dans ce beau pays, au lieu d'être ici dans l'inquiétude et de nous donner de la peine?

TELL

Le pays est beau et bon comme le ciel; mais ceux qui le cultivent ne jouissent pas des bénédictions qu'ils sèment.

WALTHER.

Ne sont-ils pas libres comme toi sur leur propre héritage?

TELL.

Les champs appartiennent à l'évêque et au roi.

WALTHER.

Mais ils peuvent pourtant chasser librement dans les forêts?

TELL.

Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER.

Mais ils peuvent pêcher en liberté dans les fleuves?

TELL.

Les fleuves, la mer, le sel, appartiennent au roi.

WALTHER.

Qui est donc ce roi que tous craignent

TELL.

C'est celui qui les protège et les nourrit.

WALTHER.

Ils ne peuvent pas se protéger courageusement eux-mêmes?

TELL.

Là, le voisin ne peut pas se fier à son voisin.

WALTHER.

Père, je me sentrais à l'étroit dans ce vaste pays; alors, j'aime mieux habiter sous l'avalanche.

TELL.

Oui, enfant, il vaut mieux avoir les montagnes de glace derrière soi, que les méchantes gens.

(Ils veulent s'en aller.)

WALTHER.

Ah! père, vois ce chapeau au bout de cette perche!

TELL.

Que nous importe ce chapeau? Viens, allons-nous-en.

(Au moment où ils vont s'en aller, Frieshardt va au-devant de lui la pique en avant.)

FRIESHARDT.

Au nom de l'empereur! arrêtez!

TELL.

Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESHARDT.

Vous avez enfreint l'ordre; vous devez nous suivre.

LEUTHOLD.

Vous n'avez pas salué le chapeau.

TELL.

Ami, laisse-moi aller.

FRIESHARDT.

En avant! en prison!

WALTHER.

Mon père en prison ! A l'aide ! au secours !
(*Parcourant la scène en criant.*) Approchez,
hommes, bonnes gens, secours ! violence ! Ils
le conduisent en prison.

(*Rösselmann, le curé, et Petermann, le sacristain, arrivent avec trois autres hommes.*)

LE SACRISTAIN.

Qu'y a-t-il ?

RÖSSELMANN.

Pourquoi tiens-tu cet homme ?

FRIESHARDT.

C'est un ennemi de l'empereur, un traître !

TELL le saisit violemment.

Moi, un traître !

RÖSSELMANN.

Tu te trompes, ami. C'est Tell, un homme
d'honneur et un bon citoyen.

WALTHER aperçoit Walter Fürst et court vers lui.

Grand-père, au secours, on fait violence au
père !

FRIESHARDT.

En prison, allons !

WALTER FÜRST accourant.

Je donne caution, arrêtez ! Au nom de Dieu,
Tell, qu'est-il arrivé ?

(*Melchthal et Stauffacher arrivent.*)

FRIESHARDT.

Il méprise la puissance souveraine du bailli
et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER.

Tell aurait-il fait cela ?

MELCHTHAL.

Tu mens, garçon !

LEUTHOLD.

Il n'a pas salué le chapeau.

WALTER FÜRST.

Et pour cela il doit aller en prison ? Ami,
prends-moi comme caution, et laisse-le libre.

FRIESHARDT.

Réponds pour toi et ton propre corps ! Nous
faisons notre devoir. Emmenons-le !

MELCHTHAL, *aux assistants.*

Non, la violence est criante ! Supporterons-
nous qu'on l'emène hardiment sous nos
yeux ?

LE SACRISTAIN.

Nous sommes forts. Amis, ne le souffrez
pas ! Nous aurons un soutien dans tout le
monde !

FRIESHARDT.

Qui s'oppose à l'ordre du bailli ?

TROIS AUTRES GENS *approchant en courant.*

Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il ? Renver-
sez-les !

(Hildegarde, Mechtild et Elisabeth arrivent.)

TELL.

Je me défendrai bien moi-même. Allez,
bonnes gens ! Pensez-vous que si je voulais
employer la force, j'aurais peur de leurs pi-
ques ?

MELCHTHAL, *à Frieshardt.*

Ose l'emmener au milieu de nous !

WALTER FÜRST *et* STAUFFACHER.

Du calme ! de la patience !

FRIESHARDT, *criant.*

Émeute et révolte !

(On entend des cors de chasse.)

LES FEMMES.

Le bailli arrive !

FRIESHARDT *élève la voix.*

Mutinerie ! révolte !

STAUFFACHER.

Crie de manière à crever, coquin !

RÜSSELMANN *et* MELCHTHAL.

Veux-tu te taire !

FRIESHARDT *crie encore plus haut.*

A l'aide! au secours des serviteurs de la loi!

WALTER FÜRST.

Voici le bailli! Malheur à nous, que va-t-il arriver?

(Gessler, à cheval, le faucon sur le poing, Rudolph, l'écuyer, Bertha et Rudenz, une grande suite de gens armés, qui forment tout autour de la scène un rang de piques.)

RUDOLPH, l'écuyer.

Place, place au bailli!

GESSLER.

Écartez-les! Qui rassemble le peuple? Qui appelle au secours? *(Silence général.)* Qu'était-ce? Je veux le savoir. *(A Frieshardt.)* Avance. Qui es-tu, et pourquoi tiens-tu cet homme?
(Il donne le faucon à un domestique.)

FRIESHARDT.

Monsieur, je suis ton valet d'armes, et un garde placé près du chapeau. J'ai saisi cet homme sur le fait, comme il refusait le salut au chapeau. J'ai voulu l'arrêter, comme tu l'as ordonné, et le peuple veut le délivrer par la violence.

GESSLER, *après une pause.*

Tu méprises ainsi ton empereur, Tell, et moi, qui commande ici à sa place; tu refuses l'honneur au chapeau que j'ai fait mettre pour

éprouver la soumission? Tu as trahi tes méchantes intentions.

TELL.

Pardonnez-moi, cher seigneur! je l'ai fait par inadvertance et non par mépris de vous. Si j'étais réfléchi, je ne m'appellerais pas Tell (1). Je demande grâce, cela n'arrivera plus.

GESSLER, *après quelques instants de silence.*

Tu es un maître à l'arbalète, Tell. On dit que tu défilas tout tireur?

WALTHER.

Et cela est vrai, seigneur. Mon père abat une pomme d'un arbre à cent pas!

GESSLER.

C'est ton fils, Tell?

TELL.

Oui, seigneur.

GESSLER.

As-tu plusieurs enfants?

TELL.

Deux garçons, seigneur.

GESSLER.

Et quel est celui que tu aimes le plus?

(1) Tell ou Tell signifie proprement un homme simple,iais.

TELL.

Tous les deux me sont également chers.

GESSLER.

Eh bien, Tell, puisque tu abats une pomme d'un arbre à cent pas, tu vas me montrer ton adresse. Prends ton arbalète... tu l'as à la main... et apprête-toi à abattre une pomme de la tête de ton enfant... Mais, je te le conseille, tire bien, que tu atteignes la pomme du premier coup; car si tu la manques, ta tête est perdue.

(Tout le monde fait des signes d'effroi.)

TELL.

Seigneur... quelle chose monstrueuse exigez-vous de moi?... Je dois, de la tête de mon enfant... Non, mais non, cher seigneur, cela ne peut vous venir à l'esprit... Le Dieu miséricordieux vous en préserve! Sérieusement, vous ne pourriez pas exiger cela d'un père!

GESSLER.

Tu abattras la pomme de la tête de l'enfant... je l'exige, je le veux.

TELL.

Il me faut tirer avec mon arbalète sur la tête chérie de mon enfant?... Plutôt mourir!

GESSLER.

Tu tireras ou tu mourras avec ton fils.

TELL.

Je deviendrais l'assassin de mon enfant!

Seigneur, vous n'avez pas d'enfants... vous ne savez pas ce qu'il y a dans le cœur d'un père.

GESSLER.

Eh! Tell, tu deviens tout à coup bien circonspect! On me disait que tu étais un réveur, et que tu n'avais pas les façons d'agir des autres hommes... Tu aimes l'extraordinaire... C'est pourquoi j'ai cherché pour toi un coup audacieux... Un autre réfléchirait bien... Tu fermeras les yeux et tu essayeras courageusement.

BERTHA.

Ne plaisantez pas, ô seigneur, avec ces pauvres gens! Voyez-les pâles et tremblants... Ils sont si peu habitués à la plaisanterie dans votre bouche.

GESSLER.

Qui vous dit que je plaisante? *(Il saisit une branche d'arbre qui pend au-dessus de lui.)* Voici la pomme; qu'on fasse place; qu'il prenne sa distance, comme c'est l'usage... Je lui donne quatre-vingts pas, pas moins, pas plus; il se vante d'atteindre son homme à cent pas... Maintenant, tireur, tire, et ne manque pas le but.

RUDOLPH.

Dieu, c'est sérieux... Tombe à genoux, enfant, cela en vaut la peine, et implore le bailli pour ta vie.

WALTER FÜRST, de côté, à Melchthal, qui peut à peine se contenir.

Contenez-vous, je vous en prie, restez tranquille !

BERTHA, au bailli.

En voilà assez, seigneur ! C'est inhumain de jouer ainsi avec l'angoisse d'un père. Si ce pauvre homme mérita la mort pour sa faute légère, mon Dieu ! il a maintenant senti dix fois la mort. Laissez-le aller en paix dans sa chaumière ; il a appris à vous connaître, il se souviendra de cette heure, lui et les enfants de ses enfants.

GESSLER.

Faites place... vivement ! Pourquoi hésites-tu ? Tu mérites la mort, je puis te faire mourir, et vois, je remets avec indulgence ton sort dans l'adresse de ta propre main. Il ne peut pas se plaindre de la sentence, celui qu'on fait le maître de son sort... Tu vantes ton regard sûr ! Cette fois, il vaut la peine de montrer ton adresse. Le but est digne de toi, et grand est le prix... Atteindre le point noir dans la cible, un autre le peut. Pour moi, c'est un maître celui qui en tous cas est sûr de son art, en sorte que son cœur ne fasse pas trembler ses mains ni ne trouble sa vue.

WALTER FÜRST se jette à ses pieds.

Seigneur bailli, nous reconnaissons votre pouvoir ; mais que la clémence remplace la justice : prenez la moitié de mes biens, pre-

nez le tout ! Seulement épargnez cette chose horrible à un père !

WALTHER.

Grand-père, ne t'agenouille pas devant ce méchant homme ! Dites-moi où il faut me placer ! Je ne crains rien pour moi : mon père atteint l'oiseau au vol ; il ne manquera pas son coup quand il s'agit du cœur de son enfant.

STAUFFACHER.

Seigneur bailli, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas ?

RÖSSELMANN.

Oh ! pensez qu'il est un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte de vos actions.

GRESSLER, montrant l'enfant.

Qu'on l'attache à ce tilleul.

WALTHER.

Me lier ? Non, je ne veux pas être attaché. Je me tiendrai tranquille comme un agneau, je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, je ne le pourrai pas, je me débattrai avec violence.

RUDOLPH.

Laisse-toi au moins bander les yeux, enfant !

WALTHER.

Pourquoi me bander les yeux ? Croyez-vous

que je redoute la flèche de la main de mon père? Je l'attendrai calme et je ne sourcillerai même pas... Vite, père, montre que tu sais tirer. Il ne le croit pas, il pense nous perdre. Trompe son méchant désir, tire et atteins le but.

(Il va au tilleul, on pose la pomme sur sa tête.)

MELCHTHAL, aux assistants.

Quoi! cette cruauté s'accomplira sous vos yeux. A quoi vous sert d'avoir prêté serment?

STAUFFACHER.

Ce serait inutile. Nous n'avons pas d'armes; vous voyez la forêt de lances qui nous entoure.

GRESSLER, à Tell.

A l'œuvre! On ne porte pas impunément des armes. Il est dangereux de porter un instrument de meurtre, et la flèche se retourne contre l'archer. Ce droit insolent que s'arroge le paysan offense le maître de ces contrées. Personne ne doit être armé que celui qui commande. Vous vous réjouissez de porter l'arc et les flèches; eh bien, je vous donnerai un but pour les exercer.

TELL tend l'arbalète et tire une flèche.

Faites place!... faites place!...

STAUFFACHER.

Quoi! Tell, vous voudriez... Jamais... Vous

chancelez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL *laisse tomber l'arbalète.*

Ma vue se trouble.

LES FEMMES.

Dieu du ciel!

TELL, *au bailli.*

Abandonnez votre dessein... Voici mon cœur. (*Il découvre sa poitrine.*) Appelez vos cavaliers et faites-les passer sur moi.

GESSLER.

Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires... Tu peux tout, Tell, rien ne te décourage, tu manies le gouvernail aussi bien que l'arc, aucune tempête ne t'effraye quand il s'agit de sauver quelqu'un. Maintenant, sauveur, sauve-toi toi-même... tu secours bien tout le monde!...

(Tell est livré à un terrible combat, les mains tremblantes et les yeux dirigés tantôt sur le bailli, tantôt vers le ciel. Tout à coup, il saisit son carquois, prend une seconde flèche et la met dans son pourpoint. Le bailli suit tous ses mouvements.)

WALTHER, *sous le tilleul.*

Père, tire, je n'ai pas peur.

TELL.

Il le faut!

(Il se remet et vise.)

RUDENZ, qui pendant tout ce temps est resté dans la plus grande attention et s'est violemment contenu, s'avance.

Seigneur bailli, vous ne pousserez pas cela plus loin, vous ne pouvez... Ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint le but... Poussée trop loin, la sévérité manque son sage but, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER.

Gardez le silence jusqu'à ce qu'on vous appelle.

RUDENZ.

Je veux parler! Je le dois! L'honneur du souverain m'est sacré; mais un tel gouvernement n'attirera que la haine. Ce n'est pas la volonté de l'empereur... Je le soutiens... Mon peuple ne mérite pas de telles cruautés, vous n'avez pas de pouvoir pour cela.

GESSLER.

Ah! vous vous enhardissez!

RUDENZ.

J'ai gardé le silence à tous les graves faits que j'ai vus. J'ai fermé les yeux, j'ai comprimé dans mon sein mon cœur gonflé et révolté. Mais me taire plus longtemps serait une trahison envers mon pays et envers mon souverain.

BERTHA se jette entre lui et le bailli.

Oh! Dieu! vous irritez encore plus l'homme furieux.

RUDENZ.

J'abandonnais mon peuple, je rendais mon sang, je déchirais tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais assurer le bien de tous en fortifiant la puissance de l'empereur... Le bandeau tombe de mes yeux... Je me vois en frissonnant conduit à un abîme... Vous avez égaré mon libre jugement, séduit mon cœur loyal... Avec les meilleures intentions, j'étais sur le point de perdre mon pays.

GESSLER.

Téméraire, ce langage à ton maître?

RUDENZ.

Mon maître, c'est l'empereur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, et je puis me mesurer avec vous dans toute vertu chevaleresque... Et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que je révère même où vous le déshonorez, je vous jetterais mon gant, et, d'après les usages de la chevalerie, vous seriez obligé de le relever... Oui, faites un signe à vos cavaliers... Je ne suis pas sans défense comme eux. *(Montrant le peuple.)* J'ai une épée, et qui m'approche...

STAUFFACHER, criant.

La pomme est tombée!

(Pendant que tous les assistants étaient tournés du côté de Gessler et de Rudenz et que Bertha s'était jetée entre eux, Tell a tiré sa flèche.)

RÜSSELMANN.

L'enfant vit!

BEAUCOUP DE VOIX.

La pomme est percée.

(Walter Fürst chancelle et est prêt à tomber, Bertha le retient.)

GESSLER, étonné.

Il a tiré!... Comment?... le fou!...

BERTHA.

L'enfant est vivant. Revenez à vous, bon père!

WALTHER, arrivant en courant et tenant la pomme.

Père, voici la pomme; je savais bien que tu ne blesserais pas ton fils.

(Tell s'est tenu le corps en avant, comme s'il voulait suivre la flèche. L'arbalète tombe de sa main. Lorsqu'il voit arriver l'enfant, il court au-devant de lui, les bras ouverts, le serre passionnément contre son cœur; puis il tombe sans force. Tout le monde est ému.)

BERTHA.

O bonté du ciel!

WALTER FURST, au père et à l'enfant.

Enfants! mes enfants!

STAUFFACHER.

Dieu soit loué!

LEUTHOLD.

C'est un coup! On en parlera encore dans les temps les plus reculés.

RUDOLPH.

On parlera de Tell le tireur aussi longtemps que la montagne restera sur sa base.

(Il tend la pomme au bailli.)

GESSLER.

Par Dieu! la pomme est traversée par le milieu; c'est un coup de maître; il me faut le louer.

RÖSSELMANN.

Le coup est beau; mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter Dieu!

STAUFFACHER.

Revenez à vous, Tell, relevez-vous, vous avez tiré en homme, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

RÖSSELMANN.

Venez! venez, et conduisez l'enfant à sa mère.

(Ils veulent l'emmener.)

GESSLER.

Tell, écoute!

TELL *revient.*

Que voulez-vous, seigneur?

GESSLER.

Tu as mis une seconde flèche dans ton pourpoint... Oui, oui, je l'ai bien vu. Que voulais-tu en faire?

TELL, embarrassé.

Seigneur, c'est la coutume des archers.

GESSLER.

Non, Tell, je ne me contente pas de cette réponse. Cela signifiait sans doute quelque chose. Dis-moi vite et sans crainte la vérité, Tell! Quelle qu'elle soit, ta vie sera sauvée. Pourquoi la seconde flèche?

TELL.

Eh bien, seigneur, puisque vous m'assurez que ma vie sera sauvée, je vous dirai la vérité tout entière. *(Il tire la flèche de son pourpoint et la montre au bailli avec un regard terrible.)* Cette seconde flèche, je l'aurais lancée contre vous, si j'avais atteint mon enfant chéri, et vous, en vérité, je ne vous aurais pas manqué.

GESSLER.

Bien, Tell! je t'ai assuré que tu aurais la vie sauve. J'ai donné ma parole de chevalier, et je la tiendrai... Mais puisque j'ai reconnu ta mauvaise pensée, je vais te faire emmener et te garder où ni le soleil ni la lune ne pénétront, afin que je sois à l'abri de tes flèches. Saïssez-le, valets! enchaînez-le!

(Tell est enchaîné.)

STAUFFACHER.

Comment, seigneur, vous agissez ainsi avec un homme au sujet de qui la main de Dieu s'est visiblement révélée?

GESSLER.

Voyons s'il sera sauvé une seconde fois... Qu'on le mène sur mon embarcation! Je vous suis, je veux le conduire moi-même à Küssnacht.

RÖSSLMANN.

Vous ne le pouvez pas, l'empereur ne le peut pas. Cela est contraire à nos chartes.

GESSLER.

Où sont-elles? L'empereur les a-t-il ratifiées?... Non... Cette faveur doit être acquise par l'obéissance. Vous êtes tous des rebelles contre le jugement de l'empereur, et vous fomentez une téméraire révolte. Je vous connais tous... je vous pénètre bien... Je prends celui-ci au milieu de vous; mais vous participez tous à sa faute. Que celui qui est prudent apprenne à se taire et à obéir!

(Il s'éloigne. Bertha, Rudenz et les valets le suivent. Frieshardt et Leuthold restent.)

WALTER FÜRST, dans la plus violente douleur.

C'en est fait, il a résolu de me perdre, moi et tous les miens.

STAUFFACHER.

Oh! pourquoi avez-vous irrité le tyran?

TELL.

Peut-il se contenir celui qui ressent une telle douleur?

STAUFFACHER.

Oh! maintenant, c'est fini! Avec eux nous sommes tous liés et enchaînés!

LES ASSISTANTS *entourent Tell.*

Avec vous s'en va notre dernière consolation!

LEUTHOLD. *s'approchant.*

Tell, j'ai pitié de toi, mais je dois obéir.

TELL.

Adieu!

WALTHER *se serre contre lui dans la plus violente douleur.*

Ah! père, père! cher père!

TELL *montre le ciel.*

Là-haut est ton père! Appelle-le!

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien de votre part à votre femme?

TELL serre l'enfant contre sa poitrine.

L'enfant n'est pas blessé, Dieu nous viendra en aide!

(Il le quitte précipitamment et suit les gens d'armes.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Rive orientale du lac des Quatre-Cantons.

Des rochers abrupts, d'une forme étrange, bornent la vue à l'ouest. — Le lac est agité; violents mugissements des flots mêlés d'éclairs et de tonnerre.

SCÈNE PREMIÈRE

KUNZ DE GERSAU, LE PÊCHEUR *et son enfant.*

KUNZ.

Je l'ai vu de mes yeux, vous pouvez me croire; c'est arrivé comme je vous l'ai dit.

LE PÊCHEUR

Tell conduit prisonnier à Küssnacht, le plus digne homme du pays, le bras le plus courageux, si un jour l'on devait combattre pour la liberté!

KUNZ.

Le bailli lui fait remonter le lac lui-même. Ils étaient sur le point de s'embarquer lorsque je partis de Fluelen; mais l'orage qui commence et qui m'a forcé de débarquer ici

en hâte peut bien avoir empêché leur départ.

LE PÊCHEUR.

Tell dans les chaînes, en puissance du bailli! Oh! crois-le, il le cachera assez profondément pour qu'il ne revoie plus la lumière du jour! Car il doit craindre la juste vengeance de l'homme libre qu'il a gravement irrité.

KUNZ.

L'ancien landammann, le noble baron d'Attinghausen est, dit-on, au lit de mort.

LE PÊCHEUR.

Ainsi se brise la dernière ancre de notre espérance! Il était le seul qui osât élever la voix pour les droits du peuple!

KUNZ.

L'orage augmente. Adieu! je vais chercher un gîte dans le village; car aujourd'hui il ne faut plus penser au départ.

(Il s'en va.)

LE PÊCHEUR.

Tell prisonnier et le baron mort! Lève ton front hardi, tyrannie, rejette toute pudeur. La bouche de la vérité est muette, l'œil clairvoyant est fermé, le bras sauveur est enchaîné.

L'ENFANT.

Il grêle fort; viens dans la cabane, père, #

ne fait pas bon de rester ici en plein air.

LE PÊCHEUR.

Vents, mugissez! éclairs, foudroyez la terre! nuages, crevez! fleuves du ciel, descendez en torrents et noyez le pays! détruisez dans leur germe les générations qui ne sont pas encore nées! sauvages éléments, devenez les maîtres! Vous, ours, et vous, vieux loups, revenez des grandes solitudes! Le pays vous appartient. Qui voudra vivre ici sans liberté?

L'ENFANT.

Écoute, comme l'abîme gronde, le vent mugit; il ne s'est encore jamais fait un tel tapage dans ce gouffre.

LE PÊCHEUR.

Tirer sur la tête de son propre enfant, une telle chose n'a encore jamais été commandée à un père! et la nature ne doit-elle pas se soulever en fureur! Oh! je ne m'étonnerais pas si les rochers s'affaissaient dans le lac, si ces pics, ces montagnes, dont la glace n'a jamais fondu depuis le jour de la création, se fondaient et coulaient, si les montagnes se brisaient, si les anciens gouffres se rouvraient, si un second déluge engloutissait toutes les habitations des vivants.

(On entend sonner.)

L'ENFANT.

Entendez-vous? on sonne sur la montagne. Certainement on a vu une embarcation en

détresse, et on sonne la cloche pour qu'on se mette en prière.

(Il monte sur une hauteur.)

LE PÊCHEUR.

Malheur à l'embarcation qui, dans ce moment, est bercée dans ce terrible berceau! Ici le gouvernail et le pilote sont inutiles, l'orage est maître, le vent et les vagues ballottent l'homme. Ni près ni loin il n'y a de golfe⁽¹⁾ qui lui donne un abri. Les rochers abrupts et inhospitaliers se dressent tout autour et lui montrent seulement leur poitrine de pierre.

L'ENFANT, à gauche.

Père, un bateau! Il vient du côté de Flüelen.

LE PÊCHEUR.

Dieu aide les pauvres gens! Lorsque la tempête s'est une fois enfoncée dans cet abîme d'eau, elle mugit avec l'angoisse d'une bête féroce qui frappe les barreaux de fer de sa cage; elle cherche en vain, en hurlant, une issue; car les rochers qui, s'élevant jusqu'au ciel, murent cet étroit passage, l'enferment.

(Il monte sur la hauteur.)

L'ENFANT.

C'est la barque du bailli d'Uri, père, je la reconnais au toit rouge et à la barrière.

(1) Le mot allemand du texte est : *Busen*, qui signifie : sein et métaphoriquement : baie, golfe.

LE PÊCHEUR.

Bien juste! Oui, c'est le bailli lui-même qui est là... Là, il navigue et conduit dans sa barque son crime. Le bras du Vengeur l'a promptement trouvé; maintenant, il reconnaît au-dessus de lui un maître plus puissant. Ces vagues n'obéissent pas à sa voix. Ces rochers n'inclinent pas leurs têtes devant son chapeau... Enfant, ne prie pas! ne cherche pas à arrêter la colère du Juge!

L'ENFANT.

Je ne prie pas pour le bailli... Je prie pour Tell, qui est avec lui sur la barque.

LE PÊCHEUR.

Oh! déraison de l'aveugle élément! Tu dois, pour atteindre un seul coupable, perdre la barque et le pilote.

L'ENFANT.

Voyez, voyez, ils avaient déjà passé heureusement le *Fuggisgrat*, mais la violence de la tempête, qui est renvoyée par le *Teufelmünster* (1), les rejette sur le grand *Azenberg*... Je ne les vois plus.

LE PÊCHEUR.

Là est le *Hachmesser*, où plusieurs vaisseaux se sont déjà brisés. S'ils ne le tournent pas bien, la barque se brisera au rocher, qui

(1) *Teufelmünster*, couvent du diable.

descend jusqu'au fond du lac. Ils ont un bon pilote à bord; un seul pourrait les sauver, ce serait Tell; mais ses bras et ses mains sont enchaînés.

(Guillaume Tell, avec son arbalète. Il arrive d'un pas rapide, regarde autour de lui avec étonnement et montre la plus violente émotion. Lorsqu'il est au milieu de la scène, il se jette à genoux, presse de ses mains le sol, puis les tend vers le ciel.)

L'ENFANT le voit.

Voyez, père, quel est l'homme qui s'agenouille là?

LE PÊCHEUR.

Il saisit la terre avec ses mains et paraît hors de lui.

L'ENFANT vient plus près.

Que vois-je, père? Venez voir!

LE PÊCHEUR s'approche.

Qui est-ce?... Dieu du ciel! quoi, Tell? Comment êtes-vous venu ici? Parlez!

L'ENFANT.

N'étiez-vous pas là, sur la barque, prisonnier et lié?

LE PÊCHEUR.

N'étiez-vous pas conduit à Küssnacht?

TELL se levant.

Je suis délivré.

LE PÊCHEUR et L'ENFANT.

Délivré! Oh! miracle de Dieu!

L'ENFANT

D'où venez-vous?

TELL.

Là, de la barque.

LE PÊCHEUR.

Quoi?

L'ENFANT, *en même temps.*

Où est le bailli?

TELL.

Il flotte à la merci des flots.

LE PÊCHEUR.

Est-ce possible? Mais vous, comment êtes-vous ici? Comment avez-vous échappé à vos liens et à la tempête?

TELL.

Par la miséricordieuse Providence de Dieu... Écoutez!

LE PÊCHEUR et L'ENFANT.

Oh! parlez, parlez!

TELL.

Ce qui s'est passé à Altdorf, vous le savez

GUILLAUME TELL.

5

LE PÊCHEUR.

Je sais tout, parlez!

TELL.

Que le bailli me fit saisir et lier et voulait
me conduire à son château de Küssnacht?

LE PÊCHEUR.

Et s'embarqua avec vous à Flüelen. Nous
savons tout. Parlez! Comment avez-vous
échappé?

TELL.

J'étais couché dans la barque, attaché avec
des cordes, désarmé, désespéré!... Je n'espé-
rais pas revoir la belle lumière du soleil ni
les chers visages de ma femme et de mes
enfants, et, désolé, je regardais l'immensité
des eaux...

LE PÊCHEUR.

Oh! pauvre homme!

TELL.

Nous naviguions ainsi, le bailli, Rudolph
l'écuyer et les valets. Mais mon carquois et
mon arbalète étaient à l'extrémité postérieure,
près du grand mât. Comme nous atteignions
le coin près du petit Axenberg, Dieu voulut
que soudain il éclatât des abîmes du Saint-
Gothard une tempête tellement horrible, que
le cœur faillit à tous les rameurs, et tous
pensaient se noyer misérablement. Alors
j'entendis un des serviteurs se tourner vers

le bailli et dire : « Vous voyez notre détresse et la vôtre, seigneur ? Nous sommes tous au bord du tombeau. Les rameurs, troublés par la peur, ne savent que faire et ne s'entendent pas à bien conduire la barque ; mais il y a là Tell, un homme fort et sachant diriger une barque. Si nous avons recours à lui dans ce péril ? » Alors le bailli me dit : « Tell, si tu te croyais capable de nous sauver de la tempête, je pourrais bien te délivrer de tes liens. » Je répondis : « Oui, seigneur, avec l'aide de Dieu, j'ai confiance et j'aiderai à nous tirer d'ici. » Je fus donc délivré de mes liens, je pris le gouvernail et je dirigeai bravement la barque. Cependant je regardais du côté où était mon arbalète et je cherchais sur le rivage un lieu convenable pour sauter. Et comme j'aperçus une pointe de rocher qui s'avance dans le lac en s'aplatissant..

LE PÊCHEUR.

Je la connais ; c'est au pied du grand Axenberg ; mais je n'estime pas possible, tant il est escarpé, de l'atteindre en sautant d'une barque.

TELL.

Je criai aux rameurs de manœuvrer vigoureusement jusqu'à ce que nous arrivions à ce plateau de rocher. « Là, criai-je, le plus difficile sera fait. » Et lorsque nous l'eûmes atteint à force de rames, j'implorai la grâce de Dieu, et, rassemblant toutes mes forces, je poussai la partie postérieure de la barque vers la paroi du rocher ; puis, saisissant vite

mon arbalète, je m'élançai et sautai sur la plate-forme (1) et, avec un violent coup de pied en arrière, je renvoyai la barque dans le milieu des eaux. Maintenant, elle peut flotter sur les vagues à la volonté de Dieu ! Me voici sauvé de la violence de la tempête et de la méchanceté des hommes.

LE PÊCHEUR.

Tell, Tell ! le Seigneur a fait pour vous un visible miracle ; à peine crois-je mes sens... Mais, dites, où pensez-vous aller ? Car il n'y a pas de sûreté pour vous si le bailli échappe à cette tempête.

TELL.

Je lui ai entendu dire, lorsque j'étais encore lié sur la barque, qu'il voulait débarquer à Brunnen et me conduire à son château en passant par Schwytz.

LE PÊCHEUR.

Veut-il s'y rendre par terre ?

TELL.

Il le pensait.

LE PÊCHEUR.

Oh ! cachez-vous sans retard ! Dieu ne vous tendrait pas sa main deux fois ainsi.

(1) Le rocher sur lequel Tell s'élança porte encore le nom de Tellenplatte, *Tellusprung* (saut de Tell). On y a élevé une chapelle.

TELL.

Indiquez-moi le chemin le plus court d'Arth et de Küssnacht.

LE PÊCHEUR.

La grande route passe par Steinen. Mais mon fils peut vous mener par un chemin plus court et plus secret, par Löwertz.

TELL *lui donne la main.*

Que Dieu récompense votre bonne action !
(*Il s'éloigne et revient.*) N'avez-vous pas prêté serment au Rütli ? Il me semble qu'on vous a nommé.

LE PÊCHEUR.

J'y étais, et j'ai prêté le serment de l'alliance.

TELL.

Faites-moi le plaisir d'aller en hâte à Bürglen. Ma femme se désole à cause de moi ; annoncez-lui que je suis sauvé et bien caché.

LE PÊCHEUR.

Mais où lui dirai-je que vous êtes caché ?

TELL.

Chez elle vous trouverez mon beau-père et les autres qui ont prêté serment au Rütli... Dites-leur qu'ils aient confiance, bon courage ; que Tell est libre et que son bras est fort. Bientôt ils auront de mes nouvelles.

LE PÊCHEUR.

Qu'avez-vous dans le cœur? Découvrez-le-moi!

TELL.

Quand ce sera fait on en parlera!
(Il s'en va.)

LE PÊCHEUR.

Montre-lui le chemin, Jenni... Que Dieu soit avec lui! Qu'il arrive au but quoi qu'il ait entrepris.

SCÈNE II

Château d'Attinghausen.

Le baron d'ATTINGHAUSEN dans un fauteuil, mourant; WALTER FÜRST, STAUFFACHER, MELCHTHAL et BAUMGARTEN occupés autour de lui; WALTHER à genoux devant le mourant.

WALTER FÜRST.

C'en est fait : il est mort.

STAUFFACHER.

Il n'est pas étendu comme un mort. Voyez; la plume que j'approche de ses lèvres remue! Son sommeil est calme et sa bouche sourit paisiblement.

(Baumgarten va à la porte et parle à quelqu'un.)

WALTER FÜRST à Baumgarten.

Qui est-ce?

BAUMGARTEN revient.

C'est madame Hedwig, votre fille; elle veut vous parler; elle veut voir le petit garçon.
(*Walther Tell se lève.*)

WALTER FÜRST.

Puis-je la consoler? Ai-je moi-même une consolation? Toutes les souffrances s'assemblent sur ma tête!

HEDWIG, entrant.

Où est mon enfant? Laissez, il faut que je le voie.

STAUFFACHER.

Contenez-vous! Pensez que vous êtes dans la maison de la mort...

HEDWIG, se précipitant sur l'enfant.

Mon Walty! Oh! il vit!

WALTHER se suspend à elle.

Pauvre mère!

HEDWIG.

Est-ce bien certain? N'es-tu pas blessé?
(*Elle le contemple avec inquiétude.*) Et est-ce possible? A-t-il pu tirer sur toi? Comment l'a-t-il pu? Oh! il n'a pas de cœur... Il a pu diriger une flèche sur son propre enfant!

WALTER FÜRST.

Il l'a fait avec angoisse, avec l'âme déchirée de douleur; il fut contraint de le faire, car il y allait de la vie.

HEDWIG.

Oh! s'il avait un cœur de père, avant de le faire, il serait mort mille fois.

STAUFFACHER.

Vous devez louer le miséricordieux dessein de Dieu, qui a si bien conduit...

HEDWIG.

Puis-je oublier ce qui aurait pu arriver? Dieu du ciel! Et quand je vivrais quatre-vingts ans, je verrais toujours l'enfant attaché, le père tirer sur lui, et éternellement la flèche me traverserait le cœur.

MELCHTHAL.

Madame, si vous saviez comme le bailli l'avait excité.

HEDWIG.

Oh! dur cœur des hommes! Si leur fierté est offensée, alors ils ne considèrent plus rien; ils mettent en jeu, dans une aveugle fureur, la tête de leur enfant et le cœur de la mère!

BAUMGARTEN.

Le sort de votre mari n'est-il pas assez dur, que vous l'aggraviaz encore par votre blâme? N'avez-vous pas le sentiment de ses souffrances?

HEDWIG se retourne vers lui et le regarde fièrement.

N'as-tu que des larmes pour le malheur de l'ami? Où étiez-vous lorsqu'on chargea de liens l'excellent homme? En quoi l'avez-vous secouru? Vous avez vu et vous avez laissé s'accomplir l'horrible chose; vous avez souffert patiemment qu'on emmenât d'au milieu de vous un ami. Tell a-t-il agi ainsi envers vous? Se tint-il aussi là hésitant lorsque les cavaliers du bailli couraient derrière toi, lorsque le lac en fureur mugissait devant toi? Il ne te plaignit pas avec d'inutiles larmes, il s'élança dans la barque, il oublia femme et enfants et te sauva...

WALTER FÜRST.

Comment pouvions-nous tenter sa délivrance, en petit nombre et sans armes?

HEDWIG se jette sur sa poitrine.

Oh! père! et toi aussi, tu l'as perdu! Le pays, nous tous l'avons perdu! Il nous manque à tous, hélas! nous lui manquons! Que Dieu sauve son âme du désespoir. Dans l'isolement de sa prison souterraine la consolation d'aucun ami ne descendra vers lui... S'il était malade! Ah! dans le cachot obscur et humide il doit être malade.. Comme la rose des Alpes pâlit et dépérit dans un air empoisonné, ainsi pour lui il n'y a de vie que dans la lumière du soleil, dans le courant embaumé des airs. Prisonnier! lui! La liberté est son souffle : il ne peut pas vivre dans les vapeurs des souterrains.

STAUFFACHER.

Calmez-vous! Nous agirons tous pour ouvrir son cachot.

HEDWIG.

Que pouvez-vous faire sans lui?... Tant que Tell était encore libre, oui, il y avait encore de l'espérance; alors l'innocence avait encore un ami, l'opprimé un défenseur: Tell vous sauvait tous... Vous tous réunis ne pouvez pas briser ses chaînes.

(Le baron s'éveille.)

BAUMGARTEN.

Il s'éveille, silence!

ATTINGHAUSEN, se redressant.

Où est-il?

STAUFFACHER.

Qui?

ATTINGHAUSEN.

Il me manque, il m'abandonne au dernier moment!

STAUFFACHER.

Il pense au jeune homme... A-t-on envoyé vers lui?

WALTER FÜRST.

On a envoyé vers lui... Consolerez-vous! il a écouté son cœur, il est des nôtres.

ATTINGHAUSEN.

A-t-il parlé pour son pays?

STAUFFACHER.

Avec une héroïque hardiesse.

ATTINGHAUSEN.

Pourquoi ne vient-il pas recevoir ma dernière bénédiction? Je sens que ma fin approche rapidement.

STAUFFACHER.

Il n'en est pas ainsi, noble seigneur! Ce court sommeil vous a remis, et votre regard est brillant.

ATTINGHAUSEN.

La douleur est vie, elle m'a quitté aussi. La souffrance a cessé ainsi que l'espérance. (*Il aperçoit l'enfant.*) Qui est cet enfant?

WALTER FÜRST.

Bénissez-le, ô seigneur! C'est mon petit-fils, et il est sans père.

(*Hedwig se jette avec l'enfant devant le seigneur.*)

ATTINGHAUSEN.

Et je vous laisse tous sans père... Malheur à moi, mes derniers regards ont vu la ruine de ma patrie! Me fallait-il atteindre la plus haute limite de la vie pour voir mourir en temps toutes mes espérances!

STAUFFACHER, à *Walter Fürst*.

Lui faut-il nous quitter dans ce profond chagrin? N'éclairerons-nous pas sa dernière heure des beaux rayons de l'espérance? Noble baron! relevez votre esprit! Nous ne sommes pas entièrement abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressources.

ATTINGHAUSEN.

Qui doit vous sauver?

WALTER FÜRST.

Nous-mêmes. Écoutez! Les trois cantons sont promis de chasser les tyrans. L'alliance est conclue; un serment sacré nous lie. On agira avant qu'une nouvelle année commence son cours. Votre poussière reposera dans un pays libre.

ATTINGHAUSEN.

Oh! dites-moi : l'alliance est conclue?

MELCHTHAL.

Aux premiers jours les trois villes se souleveront. Tout est prêt, et le secret bien gardé jusqu'à présent, quoique plusieurs centaines de personnes le partagent. Le sol est creusé sous les pas des tyrans; les jours de leur puissance sont comptés, et bientôt on ne pourra plus retrouver leurs traces.

ATTINGHAUSEN.

Mais les châteaux-forts de ce pays?

MELCHTHEAL.

Ils tomberont tous le même jour

ATTINGHAUSEN.

Et les nobles prennent-ils part à cette alliance?

STAUFFACHER.

Nous comptons sur leur appui quand il sera nécessaire; mais maintenant le paysan seul a prêté serment.

ATTINGHAUSEN se redresse lentement avec un grand étonnement.

Le paysan a osé une telle action avec ses seules ressources, sans le secours des nobles; il a eu autant de confiance en sa propre force... Oui, alors, il n'est plus besoin de la nôtre; nous pouvons descendre consolés dans la tombe; il vivra après nous... La grandeur de l'humanité se maintiendra par d'autres forces. (Il pose sa main sur la tête de l'enfant à genoux devant lui.) Sur cette tête, où était la pomme, une nouvelle et meilleure liberté fleurira, l'ancien ordre de choses est renversé, les temps changent et une nouvelle vie renaît sur les ruines.

STAUFFACHER, à Walter Fürst.

Voyez quel éclat brille dans ses yeux! Ce n'est pas l'extinction de la nature, c'est déjà le rayonnement d'une nouvelle vie.

ATTINGHAUSEN.

Le noble descend de son antique château.

et prête aux villes son serment de bourgeoisie; déjà dans l'Uechtland, dans la Thurgovie, c'est commencé. La noble Berne élève sa tête dominatrice. Fribourg est une sûre forteresse de la liberté; la naissante Zurich érige ses corps de métiers en armée guerrière... La puissance du roi se brise contre ses remparts éternels... *(Il prononce les paroles suivantes d'un ton prophétique; sa parole monte jusqu'à l'inspiration.)* Je vois les princes et les nobles seigneurs venir couverts de leurs armures pour vaincre un tranquille peuple de bergers. C'est une lutte à mort, et bien des places deviennent glorieuses par de sanglants combats; le paysan se précipite, victime volontaire, la poitrine nue, au milieu de la forêt de lances! Il la brise, et la fleur de la noblesse tombe, la liberté victorieuse lève sa bannière. *(Saisissant les mains de Walter Fürst et de Stauffacher.)* Pour cela, soyez fortement unis... fortement et pour toujours... Qu'aucun lieu de la liberté ne soit étranger à l'autre... Placez des fanaux sur nos montagnes, afin que l'alliance se réunisse rapidement à l'alliance... Soyez unis... unis... unis...

(Il retombe sur les coussins, ses mains tiennent encore celles de Fürst et de Stauffacher. Ceux-ci le contemplent encore quelque temps en silence; puis ils reculent, s'abandonnant à leur douleur. Pendant ce temps, les valets entrent en silence; ils s'approchent avec les signes d'une douleur plus ou moins violente; quelques-uns s'agenouillent près du baron et pleurent sur sa main; pendant cette scène muette, la cloche du château sonne.)

RUDENZ, *entrant rapidement.*

Vit-il? Oh! dites-moi, peut-il encore m'entendre?

WALTER FÜRST *montre le baron en détournant le visage.*

Vous êtes maintenant notre seigneur suzerain et notre protecteur, et ce château a un autre nom.

RUDENZ *regarde le cadavre et est saisi de la plus violente douleur.*

Oh! Dieu bon! mon repentir vient-il trop tard? Ne pouvait-il vivre quelques minutes de plus pour voir mon cœur changé? J'ai méprisé sa fidèle voix lorsqu'il marchait encore dans la lumière. Il est là... il est loin pour toujours et me laisse avec ma grave faute non expiée. Oh! dites! est-il mort irrité contre moi?

STAUFFACHER.

Mourant, il écoutait encore ce que vous avez fait et bénissait le courage avec lequel vous avez parlé!

RUDENZ, *agenouillé devant le mort.*

Oui, restes sacrés d'un homme cher! cadavre inanimé ici, je te le jure, sur ta main froide et morte... j'ai déchiré pour toujours tous les liens étrangers; je suis revenu à mon peuple, je suis un Suisse, et je veux l'être de toute mon âme... *(Se levant.)* Pleurez l'ami, le père de tous, mais ne vous découragez pas!

Ce n'est pas son héritage seul qui m'est échu : son cœur, son esprit, descendent sur moi, et ma verte jeunesse doit vous rendre ce que son grand âge vous devait. Digne père, donnez-moi votre main ! Donnez-moi la vôtre, Melchthal, vous aussi ! N'hésitez pas ! Oh ! ne vous détournez pas ! Recevez mon serment et ma promesse solennelle !

WALTER FÜRST.

Donnez-lui la main ! Son cœur repentant mérite la confiance !

MELCHTHAL.

Vous avez méprisé le paysan. Dites, à quoi doit-on s'attendre de votre part ?

RUDENZ.

Oh ! ne vous souvenez pas de l'erreur de ma jeunesse !

STAUFFACHER, à Melchthal.

Soyez unis ! Ce fut la dernière parole du père ! pensez-y.

MELCHTHAL.

Voici ma main. La parole du paysan en donnant sa main, noble seigneur, est aussi la parole d'un homme ! Qu'est le chevalier sans nous ? Et notre état est plus ancien que le vôtre.

RUDENZ.

Je l'honore, et mon épée le protégera.

MELCHTHAL.

Le bras, noble baron, qui s'assujettit la rude terre et fructifie son sein, peut aussi protéger la poitrine de l'homme.

RUDENZ.

Vous protégerez ma vie et moi la vôtre; nous sommes forts l'un par l'autre. Mais à quoi bon parler lorsque la patrie est encore la proie de la tyrannie étrangère! Que le soit d'abord pur d'ennemis, alors nous nous arrangerons en paix. *(Après un moment de silence.)* Vous gardez le silence? Vous n'avez rien à me dire? Comment? Ne mérite-je pas que vous ayez confiance en moi? Il me faut entrer contre votre volonté dans le secret de votre alliance... Vous avez siégé... prêté serment au Rütli... Je sais... je sais tout ce que vous avez fait là; et ce qui ne me fut pas confié par vous, je l'ai gardé comme un précieux dépôt. Jamais je ne fus l'ennemi de mon pays, croyez-moi, et jamais je n'aurais agi contre vous... Mais vous avez mal fait de différer : l'heure presse, et il faut agir promptement... Tell a déjà été la victime de votre retard.

STAUFFACHER.

Nous avons juré d'attendre le jour de Noël.

RUDENZ.

Je n'étais pas là, je n'ai pas juré avec vous. Attendez, j'agirai.

MELCHTHAL.

Quoi! vous voudriez...?

GUILLAUME TELL

RUDENZ.

Je me compte maintenant au nombre des chefs du pays, et mon premier devoir est de vous protéger.

WALTER FÜRST.

De donner à la terre cette précieuse dépouille est le premier et le plus saint de nos devoirs.

RUDENZ.

Lorsque nous aurons affranchi le pays, alors nous poserons la fraîche couronne de la victoire sur son cercueil. Oh ! amis, ce n'est pas notre cause seulement, mais la mienne aussi qui doit se décider avec la tyrannie... Écoutez ! Ma Bertha a disparu, enlevée secrètement, avec une criminelle audace, du milieu de nous !

STAUFFACHER.

Le tyran aurait-il osé commettre une telle violence contre une femme libre et noble ?

RUDENZ.

Oh ! mes amis, je vous ai promis secours et je dois d'abord l'invoquer de vous. Ma bien-aimée m'est ravie, enlevée. Qui sait où la cache le tyran, à quelle violence on ose se porter contre elle pour contraindre son cœur à un lien détesté ! Ne m'abandonnez pas, oh ! aidez-moi à la sauver... Elle vous aime ! oh ! elle a bien mérité, par son amour pour le pays, que tous les bras s'arment pour elle.

WALTER FÜRST.

Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ.

Le sais-je? Ah! dans cette nuit qui enveloppe son sort, dans l'affreuse anxiété de cette incertitude, où je ne sais rien saisir de certain; il n'y a de clair dans mon âme que ceci : sous les débris de la puissance tyrannique seulement, elle peut être retrouvée! Il faut que nous nous emparions des forteresses, nous pénétrons peut-être dans son cachot.

MELCHTHAL.

Venez, conduisez-nous! nous vous suivrons. Pourquoi différer jusqu'à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui? Tell était libre quand nous avons prêté serment; l'action monstrueuse n'était pas encore accomplie. Le temps impose une autre loi; qui est assez lâche pour hésiter encore à présent?

RUDENZ, à Stauffacher et à Walter Fürst.

Soyez armés et prêts à l'œuvre; pendant ce temps, vous attendrez les signaux de feu des montagnes; plus rapide que ne vole une volée messagère, vous arrivera la nouvelle de notre victoire, et lorsque vous verrez briller la flamme bienvenue, alors tombez sur l'ennemi, comme la foudre, et renversez l'édifice de la tyrannie.

SCÈNE III

Le chemin creux près de Küssnacht.

On descend du fond entre des rochers, et les voyageurs avant qu'ils paraissent sur la scène, ont déjà été vus sur la hauteur. — Des rochers entourent toute la scène; sur un des plus avancés est une saillie recouverte d'arbrisseaux.

TELL *entre avec son arbalète.*

Il doit venir par ce chemin creux; aucun autre chemin ne conduit à Küssnacht... Ici je l'accomplirai... L'occasion est favorable. Là, le bouquet de sureau me cache à lui; de là, ma flèche peut l'atteindre; le peu de largeur du chemin empêche de me poursuivre. Fais ton compte avec le ciel, bailli! Il faut que tu partes, ton heure a sonné! Je vivais calme et paisible... Mon arbalète n'était dirigée que sur les bêtes de la forêt; mes pensées étaient pures de meurtre. Tu m'as fait sortir par l'effroi de mon repos; tu as changé en un venin la douceur de mes paisibles pensées; tu m'as habitué aux monstruosités... Celui qui a pu viser la tête de son enfant peut aussi atteindre le cœur de son ennemi. Les pauvres enfants, les innocents, l'épouse fidèle, je dois les protéger de ta rage, bailli! Là, lorsque je bandais la corde de mon arc... lorsque ma main tremblait, lorsque, avec un horrible et diabolique plaisir, tu me forças à viser la tête de mon enfant... lorsque je me débattais sans force, suppliant, devant toi,

alors je me promis au fond du cœur, avec un redoutable serment que Dieu seul entendit, que mon but le plus prochain serait ton cœur... Ce que je promis dans ce moment d'inhumaines tortures est une dette sacrée; je veux l'acquitter... Tu es mon seigneur et le bailli de mon empereur; mais l'empereur ne se serait pas permis ce que tu t'es permis... Il t'envoya dans ce pays pour rendre justice sévère, car il était irrité, mais pas pour donner le plaisir homicide de commettre impunément toutes ses cruautés. Il est un Dieu pour punir et pour venger... Élançe-toi, instrument de l'âpre douleur, à présent mon plus cher joyau, mon plus précieux trésor... Je vais te donner un but qui était jusqu'à présent inaccessible à mes sages désirs; mais cela ne doit pas te retenir... Et toi, corde familière, qui si souvent m'as servi fidèlement dans les jeux joyeux, ne m'abandonne pas dans cette terrible et sérieuse circonstance. Maintenant, sois ferme, corde qui as fait si souvent voler ma flèche... Si elle échappait à mes mains sans force, je n'en ai pas une seconde à envoyer... *(Des voyageurs passent sur la scène.)* Je veux m'asseoir sur ce banc de pierre préparé pour offrir un court repos aux voyageurs... Car ici il n'y a aucune habitation, chacun passe devant l'autre rapidement et en étranger, et ne le questionne pas sur sa douleur... Ici passent le soucieux marchand et le rapide pèlerin, le pieux moine, le sombre brigand et le joyeux ménétrier, le conducteur de bêtes de somme avec son cheval lourdement chargé, qui revient de lointains pays; car tout che-

min conduit à l'extrémité du monde. Ils pour-
suivent tous leur route pour aller à leurs
affaires... et mon affaire, à moi, c'est le meur-
tre... *(Il s'assied.)* Autrefois, lorsque le père
sortait, c'était une joie lorsqu'il revenait,
chers enfants; car il ne rentrait jamais sans
vous apporter quelque chose : c'était une
belle fleur des Alpes, c'était un oiseau rare ou
une corne d'Ammon, comme le voyageur en
trouve sur les montagnes... Maintenant, il va
à une autre chasse : il s'assied au bord d'un
sauvage sentier, avec des pensées de meur-
tre; c'est la vie d'un ennemi qu'il guette...
Et cependant il pense à vous, chers enfants,
même dans ce moment; pour vous défendre,
pour protéger votre radieuse innocence de la
vengeance du tyran, il va maintenant bander
son arc. *(Il se lève.)* J'attends un noble gibier.
Le chasseur ne se lasse pas d'attendre, d'er-
rer de longues journées pendant les rigueurs
de l'hiver, de sauter de rocher en rocher, de
glisser aux parois de glace, où il se fixe avec
son propre sang ⁽¹⁾ pour atteindre une pau-
vre bête; ici, il s'agit d'un prix plus précieux,
le cœur d'un ennemi mortel qui veut me per-
dre. *(On entend dans le lointain une gait mousique
qui s'approche.)* Toute ma vie j'ai tiré l'arc, je
me suis exercé d'après les règles du chas-
seur; j'ai souvent atteint le but et j'ai rap-
porté plus d'un beau prix des tirs de fêtes.

(1) Lorsque le chasseur de chamois s'est aventuré sur des
glaciers escarpés, il s'ouvre parfois la plante du pied pour
que le sang qui sort de sa blessure l'empêche de glisser
et facilite sa retraite.

Mais je veux aujourd'hui faire mon coup de maître et gagner le meilleur prix de toute l'étendue des montagnes.

(Une noce passe sur la scène en montant par le chemin creux. Tell la considère appuyé sur son arc; Stüssi, le messenger, s'approche de lui.)

STÜSSI.

C'est le fermier du couvent de Mörlischa-chen dont la noce passe... un homme riche : il a bien dix troupeaux sur les pâturages. Il va chercher la mariée à Imée, et cette nuit il y aura grand festin à Küssnacht. Venez ! tous les honnêtes gens sont invités.

TELL.

Un convive triste est déplacé dans une maison de noce.

STÜSSI.

Un chagrin vous oppresse, chassez-le gaiement de votre cœur ! Jouissez de ce qui vient ! Les temps sont durs maintenant ; c'est pourquoi l'homme doit s'empresser de saisir la joie. Ici on est marié et ailleurs on est enterré.

TELL.

Et souvent même l'un près de l'autre.

STÜSSI.

Ainsi va le monde. Il y a assez de malheurs... Il y a eu un éboulement dans le canton de Glaris, et tout un côté du Glarnisch s'est écroulé.

TELL.

Les montagnes elles-mêmes s'écroulent-elles? Il n'est plus rien de solide sur la terre.

STÜSSI.

D'ailleurs aussi on apprend des choses merveilleuses. Je viens de parler à quelqu'un qui venait de Baden; un chevalier allait à cheval chez le roi; en chemin, il rencontre un essaim de frelons qui s'attachent à son cheval de telle sorte qu'il tombe à terre et meurt, et que le cavalier arrive à pied chez l'empereur.

TELL.

Au faible lui-même il a été donné l'aiguillon.

(Armigart arrive avec plusieurs enfants et se place à l'entrée du chemin creux.)

STÜSSI.

On regarde cela comme le présage d'un grand malheur pour le pays, d'actions contre nature.

TELL.

Chaque jour amène de semblables actions; il n'est pas besoin de signes merveilleux pour les annoncer.

STÜSSI.

Oui, heureux celui qui cultive son champ en paix et s'assied sans souci auprès des siens!

TELL.

Le plus paisible ne peut pas rester en paix
cela ne plaît pas à un méchant voisin.

*(Tell regarde souvent avec impatience vers la
hauteur du chemin.)*

STÜSSI.

Adieu!... Vous attendez ici quelqu'un?

TELL.

En effet.

STÜSSI.

Heureux retour chez les vôtres!... Vous
êtes d'Uri? Notre seigneur le bailli est at-
tendu de là aujourd'hui.

UN VOYAGEUR arrive.

N'attendez plus le bailli aujourd'hui. Les
eaux sont enflées par les grandes pluies, et
le torrent a emporté tous les ponts.

(Tell se lève.)

ARMGART s'approche.

Le bailli ne vient pas?

STÜSSI.

Avez-vous quelque chose à lui demander?

ARMGART.

Hélas! oui.

STÜSSI.

Pourquoi l'attendez-vous donc dans ce che-
min creux?

ARMGART.

Ici il ne m'évitera pas, il faudra qu'il m'entende.

FRIESSHARDT descend rapidement le chemin creux et crie sur la scène.

Qu'on s'écarte du chemin, monseigneur le bailli vient tout près derrière moi !
(Tell s'en va.)

ARMGART, vivement.

Le bailli vient !

(Elle va avec ses enfants sur le devant de la scène. On voit Gessler et Rudolph, l'écuyer, dans le haut du chemin.)

STÜSSI, à Friesshardt.

Comment êtes-vous venus à travers l'eau, puisque le torrent a emporté tous les ponts ?

FRIESSHARDT.

Nous avons lutté avec le lac, ami, et nous ne craignons pas les torrents des montagnes.

STÜSSI.

Vous étiez sur une barque par cette terrible tempête ?

FRIESSHARDT.

Nous y étions. J'y penserai tous les jours de ma vie...

STÜSSI.

Oh ! restez, racontez !

FRIESSHARDT.

Laissez-moi, il faut que j'aille en avant
pour annoncer le bailli au château.

(Il s'en va.)

ERDSSL.

Si de braves gens avaient été dans la barque, elle aurait sombré avec tout ce qu'elle contenait; cette race est à l'épreuve du feu et de l'eau. *(Il regarde autour de lui.)* Où a été le chasseur avec lequel je causais?

(Il s'en va. — Gessler et Rudolph à cheval.)

GESSLER.

Dites ce que vous voudrez, je suis l'agent de l'empereur et je dois penser à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans le pays pour flatter le peuple et le traiter avec douceur... Il attend obéissance; la question est de savoir si le paysan sera maître du pays ou l'empereur.

ARMGART.

Voici le moment! Maintenant je dois présenter ma requête.

(Elle s'approche avec inquiétude.)

GESSLER.

Je n'ai pas arboré le chapeau à Altdorf par plaisanterie ou pour éprouver le cœur du peuple : je le connais depuis longtemps. Je l'ai planté afin qu'ils apprennent à courber devant moi cette tête qu'ils portent si droite. J'ai placé ce signe importun sur le chemin

où ils doivent passer, afin que cela frappe leurs yeux et qu'ils se souviennent du maître qu'ils oublient.

RUDOLPH.

Mais le peuple a pourtant certains droits..

GESSLER.

Ce n'est pas le moment de les peser... De vastes projets se préparent et vont s'exécuter. La maison impériale veut s'agrandir; ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple est un obstacle sur son chemin... D'une manière ou d'une autre... il faut qu'il se soumette.

(Ils veulent passer. La femme se jette devant le bailli.)

ARMGART.

Miséricorde, seigneur bailli! Grâce! grâce!

GESSLER.

Pourquoi vous jetez-vous ainsi sur mon chemin? Arrière!

ARMGART.

Mon mari est en prison, ces pauvres orphelins demandent du pain... Ayez pitié, monsieur, de notre grande misère!

RUDOLPH.

Qui êtes-vous? Qui est votre mari?

ARMGART.

Un pauvre faucheur d'herbes sauvages du

Rigi, mon bon seigneur, qui, au-dessus des abîmes, fauche l'herbe sur les flancs des rochers où les bêtes elles-mêmes n'osent pas monter.

RUDOLPH, au bailli.

Par Dieu, une vie misérable et digne de pitié ! Je vous prie, relâchez le pauvre homme. Quelque grave que soit la faute qu'il ait commise, son affreux métier est une punition assez grande. (*A la femme.*) Justice vous sera faite... Présentez votre requête au château. Ici, ce n'est pas le lieu.

ARMGART.

Non, non, je ne quitterai cette place que lorsque le bailli m'aura rendu mon mari ! Déjà depuis cinq mois il est en prison et attend vainement son jugement.

GESSLER.

Femme, voulez-vous me faire violence ? Arrière !

ARMGART.

Justice, bailli ! Tu es juge dans le pays à la place de l'empereur et de Dieu. Fais ton devoir ! Rends-nous la justice que tu attends du ciel !

GESSLER.

Va-t'en ! Écartez de devant mes yeux ce peuple insolent !

ARMGART saisit la bride du cheval.

Non, non, je n'ai plus rien à perdre. Tu ne

quitteras pas cette place, bailli, avant de m'avoir rendu justice... Fronce tes sourcils, soule tes yeux comme tu voudras... Nous sommes si malheureux, que nous ne nous inquiétons plus de ta colère...

GESSLER.

Femme, fais place, ou mon cheval passe sur toi.

ARMGART.

Fais-le passer sur moi... Tiens... *(Elle tire ses enfants et se jette avec eux au milieu du chemin)* me voici couchée avec mes enfants... Ecrase les pauvres orphelins sous les pas de ton cheval... Ce n'est pas ce que tu as fait de pis...

RUDOLPH.

Femme, êtes-vous folle?

ARMGART, continuant avec véhémence.

Depuis longtemps tu as foulé sous tes pieds le pays de l'empereur! Oh! je ne suis qu'une femme. Si j'étais un homme, je saurais bien faire quelque chose de mieux que d'être ici couchée dans la poussière...

(On entend, mais peu distinctement, la musique qu'on a déjà entendue sur le haut de la montagne.)

GESSLER.

Où sont mes valets? Qu'on l'ôte de là, ou je m'oublierai, et je ferai une chose que je regretterai.

RUDOLPH.

Les valets ne peuvent pas arriver, seigneur!
Le chemin est barré par une noce.

GESSLER.

Je suis encore un maître beaucoup trop
doux pour ce peuple... les langues sont encore
libres... Il n'est pas encore dompté, comme il
doit l'être... mais cela sera autrement, je le
promets; je veux le briser, ce front d'airain.
Je veux humilier cet audacieux esprit de li-
berté; je veux publier une nouvelle loi dans
ce pays... Je veux... *(Une flèche l'atteint; il porte
rapidement la main à son cœur, et dit d'un ton
éteint:)* Que Dieu ait pitié de moi!

RUDOLPH.

Seigneur bailli... Dieu! qu'est-ce cela? D'où
cela vient-il?

ARMGART.

Assassiné! assassiné! Il chancelle, il tombe!
Il est atteint!

RUDOLPH saute de cheval.

Quel horrible événement... Dieu... seigneur
chevalier... appelez la miséricorde de Dieu!..
vous êtes un homme mort!

GESSLER.

C'est la flèche de Tell.

*(Il est descendu de cheval dans les bras de Ru-
dolph et est placé sur le banc.)*

TELL paraît sur le haut du rocher.

Tu connais l'archer. n'en cherche pas d'au-

tre. Les chaumières sont libres, l'innocence est en sûreté devant toi : tu ne feras plus de mal au pays.

(Il disparaît. Du monde arrive.)

STÜSSI, en avant.

Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

ARMGART.

Le bailli a été percé d'une flèche.

PEUPLE, se précipitant sur la scène.

Qui a été tué ?

(Pendant ce temps, les gens de la noce viennent sur la scène, les derniers sont sur la hauteur, et la musique continue.)

RUDOLPH.

Il perd tout son sang. Allez ! donnez du secours ! Courez après l'assassin !... Tu es un homme perdu ! Cela devait finir ainsi ; tu ne voulais pourtant pas écouter mes avis !

STÜSSI.

Par Dieu ! il est là pâle et sans vie !

BEAUCOUP DE VOIX.

Qui a fait cela ?

RUDOLPH.

Ce peuple est-il en délire, qu'il fait de la musique pour un meurtre ? Faites-la taire ! *(La musique cesse tout à coup. Il arrive encore plus de peuple.)* Seigneur bailli, parlez, si vous pouvez... N'avez-vous plus rien à me confier ?

(Gessler fait des signes avec la main, qu'il répète avec vivacité lorsqu'ils ne sont pas compris de suite.) Où dois-je aller?... A Küssnacht? Je ne vous comprends pas... Oh! ne soyez pas impatient... Oubliez les choses terrestres! Pensez maintenant à vous réconcilier avec le ciel...

(Toute la noce entoure le mourant avec une froide horreur.)

STÜSSI.

Voyez comme il est pâle... Maintenant la mort pénètre dans son cœur... ses yeux s'éteignent.

ARMGART soulève un enfant.

Voyez, enfant, comment meurt un tyran!

RUDOLPH.

Femmes en démente, n'avez-vous donc pas de pitié, que vous repaissez votre vue de cette horreur!... Donnez-moi du secours... aidez-moi... Est-ce que personne ne m'assistera pour retirer de sa poitrine la flèche qui le torture?...

DES FEMMES, reculant.

Nous, toucher à celui que Dieu a frappé!

RUDOLPH.

Que la malédiction vous atteigne!

(Il tire son épée.)

STÜSSI arrête son bras.

Ose-le, seigneur! Votre règne est fini. Le

GUILLAUME TELL.

0

tyran du pays est tombé. Nous ne souffrirons plus de violence. Nous sommes des hommes libres!

TOUS, tumultueusement.

Le pays est libre!

RUDOLPH.

En est-ce venu là? La crainte et l'obéissance finissent-elles si promptement? (*Deux valets d'armes entrent.*) Vous voyez l'horrible meurtre qui a été commis ici... Il n'est plus besoin de secours... Il est inutile de poursuivre l'assassin... D'autres soins sont plus pressés... En route à Küssnacht. Sauvons à l'empereur sa forteresse! Car dans ce moment tout l'ordre, tous les liens du devoir sont détruits, et il n'y a plus à compter sur la fidélité d'aucun homme.

(*Pendant qu'il s'en va avec les valets d'armes, six frères de la Miséricorde paraissent.*)

ARMGART.

Place! place! voilà les frères de la Miséricorde!

STÜSSI.

La victime est couchée... les corbeaux descendent.

LES FRÈRES forment un demi-cercle autour du mort et chantent sur un ton grave.

« La mort saisit rapidement l'homme; elle ne lui accorde aucun délai; elle le renverse au

milieu du chemin; elle l'enlève dans la plénitude de la vie. Prêt ou non à s'en aller, il doit paraître devant son juge! »

(Pendant que le dernier vers est répété, le rideau tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

Une place publique à Altdorf.

Dans le fond, à droite, la forteresse Zwing-Uri (1) encore avec tous les échafaudages devant, comme dans la troisième scène du premier acte. — À gauche, la vue s'étend sur beaucoup de montagnes, sur lesquelles brûlent tous les signaux de feu. — C'est la pointe du jour; des cloches retentissent de distances différentes.

SCÈNE PREMIÈRE

RUODI, KUONI, WERNI, LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRE et beaucoup d'autres gens, et des femmes et des enfants.

RUODI.

Voyez-vous les signaux de feu sur les montagnes?

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRE.

Entendez-vous les cloches de l'autre côté de la forêt?

RUODI.

Les tyrans sont chassés.

(1) Zwing-Uri. Voyez acte I, scène III, la note

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Les châteaux sont pris.

RUODI.

Et nous, dans le pays d'Uri, nous souffrons encore le château du tyran sur notre sol. Sommes-nous donc les derniers qui se déclareront libres ?

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Le joug qui devait nous courber doit-il rester debout ? Allons ! renversez-le !

TOUS.

A bas ! à bas ! à bas !

RUODI.

Où est la trompe d'Uri ?

LE SONNEUR DE TROMPE.

Ici. Que dois-je faire ?

RUODI.

Montez sur la hauteur où l'on monte la garde, faites sonner votre trompe de manière que, retentissant au loin, elle résonne dans les montagnes, et que, réveillant chaque écho dans les fentes des rochers, elle rassemble promptement les hommes de la montagne.

(Le sonneur de trompe s'en va.)

WALTER FÜRST, arrivant.

Arrêtez, amis, arrêtez ! Il nous manque encore des renseignements sur ce qui s'est passé

à Unterwalden et à Schwytz. Attendez d'abord le messager.

RUODI.

Pourquoi attendre? Le tyran est mort, le jour de la liberté a paru.

LE TAILLEUR DE PIERRE.

N'est-ce pas assez de ces messagers de feu qui brillent tout autour de nous sur toutes les montagnes?

RUODI.

Venez tous, venez; mettez la main à l'œuvre, hommes et femmes : brisez l'échafaudage! abattez les voûtes! démolissez les murs! Que pas une pierre ne reste debout!

LE TAILLEUR DE PIERRE.

Compagnons, venez! Nous l'avons bâtie, nous saurons la démolir.

TOUS.

Venez, démolisseurs!

(Ils se précipitent de tous les côtés sur les constructions.)

WALTER FÜRST.

L'élan est donné, je ne puis plus les retenir.

(Melchthal et Baumgarten arrivent.)

MELCHTHAL.

Quoi! la forteresse est-elle encore debout?

Le château de Sarnen est en cendres et le château de Rossberg est pris.

WALTER FÜRST.

Est-ce vous, Melchthal? Nous apportez-vous la liberté? Dites! le pays est-il délivré de l'ennemi?

MELCHTHAL *Pembrace.*

Le sol est pur. Réjouissez-vous, vénérable père! Dans l'instant où nous parlons il n'y a plus de tyran dans le pays suisse.

WALTER FÜRST.

Oh! parlez! Comment les châteaux sont-ils tombés en votre pouvoir?

MELCHTHAL.

Ce fut Rudenz qui gagna le château de Sarnen par une hardie et vaillante action. J'avais escaladé le Rossberg la nuit d'avant... Mais, écoutez ce qui arriva. Lorsque nous eûmes chassé les ennemis du château, puis que nous y eûmes mis joyeusement le feu, lorsque les flammes montaient déjà en pétillant vers le ciel, Duthelm, le valet de Gessler, accourait en criant que Bertha de Bruneck était dans les flammes.

WALTER FÜRST.

Juste Dieu!

(On entend tomber les poutres de l'échafaudage.)

MELCHTHAL.

Elle y avait été enfermée secrètement par

l'ordre du bailli. Rudenz se leva comme un fou, car nous entendions déjà craquer les poutres, les solides poteaux, et les cris d'angoisse de la malheureuse au milieu de la fumée...

WALTER FÜRST.

Est-elle sauvée?

MELCHTHAL.

Il fallait de la promptitude et de la résolution! S'il n'avait été que notre baron, nous aurions regardé à notre vie; mais il était notre confédéré, et Bertha aimait le peuple... Alors nous exposâmes courageusement nos jours et nous nous précipitâmes dans les flammes.

WALTER FÜRST.

Est-elle sauvée?

MELCHTHAL.

Oui. Rudenz et moi, nous l'emportâmes à nous deux loin des flammes, et derrière nous la charpente tomba avec un craquement horrible. Et lorsqu'elle se vit sauvée, qu'elle ouvrit les yeux à la lumière du ciel, le baron se précipita sur mon cœur, et il fut juré silencieusement entre nous une alliance qui, fortement trempée dans l'ardeur du feu, résistera à toutes les épreuves du sort.

WALTER FÜRST.

Où est Landenberg?

MELCHTHAL.

Par delà le Brünig. Il ne dépendit pas de

moi qu'il n'ait été privé de la lumière celui qui a rendu mon père aveugle ! Je le poursuivis, je l'atteignis, et je le traînai aux pieds de mon père. L'épée était déjà suspendue au-dessus de lui ; il obtint, par ses supplications, grâce pour sa vie de la miséricorde du vieillard aveugle. Il jura de ne pas revenir, de ne pas se venger. Il tiendra son serment : il a senti la force de notre bras.

WALTER FÜRST.

C'est bien à vous de n'avoir pas souillé avec du sang la pure victoire.

DES ENFANTS courent sur la scène avec des débris de la forteresse.

Liberté ! liberté !

(La trompe d'Uri retentit avec force.)

WALTER FÜRST.

Voyez quelle fête ! Les enfants comme les vieillards se souviendront longtemps de ce jour.

(Des jeunes filles apportent le chapeau au bout d'une pique ; toute la scène se remplit de monde.)

RUODI.

Voici le chapeau devant lequel nous devons nous incliner.

BAUMGARTEN.

Dites-nous ce qu'il faut en faire ?

Dieu ! sous ce chapeau fut placé mon petit-
fils !

PLUSIEURS VOIX.

Détruisez ce souvenir de la puissance ty-
rannique ! jetez-le au feu !

WALTER FÜRST.

Non, conservons-le ! Il devait servir à l'œu-
vre de la tyrannie. Qu'il soit le signe éternel
de la liberté !

*(Le peuple, hommes, femmes et enfants, se
tiennent, debout et assis sur les poutres de
l'échafaudage démolí, groupés d'une manière
pittoresque.)*

MELCHTHAL.

Ainsi nous sommes sur les débris de la ty-
rannie, et ce que nous avons juré au Rütli
est accompli magnifiquement, confédérés !

WALTER FÜRST.

L'œuvre est commencée, mais pas achevée.
Maintenant, du courage et une inébranlable
union nous sont nécessaires. Car, soyez-en
certains, l'empereur ne tardera pas à venger
la mort de son bailli et à ramener par la force
celui qui est chassé.

MELCHTHAL.

Qu'il arrive avec sa puissante armée ! Puis-
que l'ennemi de l'intérieur est chassé, nous

saurons bien nous opposer à celui de l'extérieur.

RUODI.

Le pays ne lui offre que peu de passages, nous les couvrirons avec nos corps.

BAUMEARTEN.

Nous sommes unis par une alliance éternelle, et ses armées ne nous effrayeront pas.
(Rösselmann et Stauffacher arrivent.)

RÖSSELMANN, en entrant.

Ce sont de terribles jugements du ciel.

DES GENS.

Qu'y a-t-il?

RÖSSELMANN.

Dans quels temps vivons-nous!

WALTER FÜRST.

Dites, qu'y a-t-il? Ah! c'est vous, seigneur Werner? Quelle nouvelle nous apportez-vous?

DES GENS.

Qu'y a-t-il?

RÖSSELMANN.

Ce que vous allez entendre va vous étonner!...

STAUFFACHER.

Vous êtes délivrés d'une grande crainte....

RÜSSELMANN.

L'empereur est assassiné.

WALTER FÜRST.

Dieu miséricordieux!

(Beaucoup de gens se lèvent tous à la fois et entourent Stauffacher.)

TOUS.

Assassiné! Quoi! L'empereur! Écoutez!
L'empereur!

MELCHTHAL.

Ce n'est pas possible! D'où vous vient cette
nouvelle?

STAUFFACHER.

C'est certain. Près de Bruck, le roi Albert
tomba sous les coups d'un assassin... Un
homme digne de foi, Jean de Müller, apporte
la nouvelle de Schaffhausen.

WALTER FÜRST.

Qui a commis une si horrible action?

STAUFFACHER.

Elle est rendue encore plus horrible par le
meurtrier. C'est son neveu, l'enfant de son
frère, le duc Jean de Souabe (1), qui a commis
ce crime.

(1) Voyez acte II, scène 11. Récit de Conrad Hunz.

MELOTHAL.

Qui le poussa à ce parricide?

STAUFFACHER.

L'empereur retenait l'héritage de son neveu, qui le réclamait avec impatience. On disait qu'il voulait l'en frustrer et le faire renoncer à ses prétentions au moyen d'une mitre d'évêque. Quoi qu'il en soit, le jeune homme ouvrit son oreille aux mauvais conseils de ses compagnons d'armes, et, avec les nobles seigneurs d'Eschenbach, de Tagerfeld, de Wart et de Palm, il se décida, puisqu'il ne pouvait obtenir justice, à se venger de ses propres mains.

WALTER FÜRST.

Oh ! parlez ! comment s'est accomplie l'horrible action ?

STAUFFACHER.

Le roi descendait à cheval du château-fort de Baden pour aller à Rheinfeld, où était la cour ; avec lui étaient les princes Jean et Léopold et une suite de grands seigneurs. Et lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit de la Reuss où on passe en bateau, alors les assassins se pressèrent d'entrer dans la barque, afin de séparer l'empereur de sa suite. Puis, lorsque le prince traversait un champ labouré... où sont les ruines d'une ancienne grande ville du temps des païens... en face la vieille forteresse de Habsbourg, d'où est sortie la grandeur de sa race, le duc Jean lui enfonça son

poignard dans la gorge, Rodolphe de Palm le traversa avec son épée, Eschenbach lui rendit la tête, de sorte qu'il tomba baigné dans son sang, assassiné par les siens sur son propre domaine. De l'autre rive, ses autres compagnons voyaient le meurtre; mais, séparés par la rivière, ils ne purent que pousser d'impuis-sants cris d'horreur; sur le bord du chemin, était assise une pauvre femme; l'empereur expira sur ses genoux.

KELCHTHAL.

Il n'a fait que se creuser une tombe prématurée celui qui, insatiable, voulait tout avoir...

STAUFFACHER.

Un grand effroi est répandu dans le pays; tous les passages sont barrés; chaque canton garde ses limites; la vieille Zurich elle-même a fermé ses portes, ouvertes depuis trente ans, craignant les assassins et encore plus les vengeurs. Car, armée de l'interdit, la reine de Hongrie, la sévère Agnès, qui ne connaît pas la douceur de son tendre sexe, arrive pour venger le sang royal de son père sur toute la race des assassins, sur leurs valets, leurs enfants, les enfants de leurs enfants, même sur les pierres de leurs châteaux. Elle a juré d'envoyer dans la tombe de son père des générations entières pour se baigner dans le sang comme dans une rosée de mai (1).

(1) Mot attribué à la reine Agnès pendant l'accomplissement de sa vengeance.

MELONTHAL.

Sait-on où se sont enfuis les assassins?

STAUFFACHER.

Ils s'enfuirent, aussitôt après le meurtre accompli, par cinq routes différentes, et se séparèrent pour ne se revoir jamais... Le duc Jean doit errer dans la montagne.

WALTER FÜRST.

Ainsi, la vengeance ni les forfaits ne rapportent aucun fruit! Ils sont eux-mêmes leur redoutable nourriture; leur jouissance est le meurtre, et, pour se rassasier, ils ont l'horreur.

STAUFFACHER.

Le forfait ne donne aucune joie aux assassins; mais nous cueillerons avec des mains pures le fruit béni de l'action sanglante. Car nous sommes délivrés d'une grande crainte : le plus grand ennemi de la liberté est tombé, et le bruit se répand que le sceptre ira de la maison de Habsbourg à une autre maison : l'empire veut maintenir son droit de choisir.

WALTER FÜRST et PLUSIEURS.

Avez-vous appris quelque chose?

STAUFFACHER.

Le comte de Luxembourg est déjà désigné par la plupart des voix.

WALTER FÜRST.

Il est heureux pour nous que nous soyons

restés fidèles à l'empire : maintenant on peut
espérer justice!

STAUFFACHER.

De braves amis sont nécessaires au nouveau
maître; il nous protégera contre la vengeance
de l'Autriche.

(Les assistants s'embrassent les uns les au-
tres. — Le Sacristain avec un Messager de
l'empire.)

LE SACRISTAIN.

Voici les vénérables chefs du pays.

RÜSSELMANN et PLUSIEURS AUTRES.

Sacristain, qu'y a-t-il?

LE SACRISTAIN.

Un messager royal apporte cet écrit.

rous, à *Walter Fürst*.

Ouvrez et lisez!

WALTER FÜRST, lisant.

« Aux sages habitants d'Uri, de Schwytz
« et d'Unterwalden, l'impératrice Elisabeth,
« salut et prospérité!... »

BEAUCOUP DE VOIX.

Que veut l'impératrice? Son règne est fini.

WALTER FÜRST, lisant.

« Dans le grand chagrin et la douleur où
« la plonge le sanglant trépas de son sei-
« gneur, l'impératrice se souvient encore de
« la vieille fidélité et de la vieille affection
« des pays suisses... »

MELCHTHAL.

Dans sa prospérité, elle ne s'en est pas souvenue.

RÜSSELMANN.

Silence ! écoutez !

WALTER FÜRST, lisant.

« Et elle s'attend à ce que ce peuple fidèle
« éprouve de l'horreur pour les auteurs maudits de cette action ; c'est pourquoi elle attend des trois cantons qu'ils ne prêteront jamais assistance aux assassins ; bien plus, qu'ils aideront fidèlement à les livrer aux mains des vengeurs, se souvenant de l'amour et des anciennes faveurs qu'ils ont reçues de la maison princière de Rodolphe. »

(Signes de mécontentement parmi les assistants.)

BEAUCOUP DE VOIX.

De l'amour et des faveurs !

STAUFFACHER.

Nous avons reçu des faveurs de son père ; mais que pouvons-nous citer du fils ? A-t-il ratifié notre charte de liberté, comme tous les empereurs l'ont pourtant fait avant lui ? A-t-il jugé d'après la stricte justice, et a-t-il prêté protection à l'innocence opprimée ? A-t-il même voulu écouter les messagers que nous lui avons envoyés dans notre inquiétude ? Le roi a-t-il rien fait de tout cela pour nous ; si nous ne nous étions fait nous-mêmes justice

de nos propres et courageuses mains, notre détresse le toucherait-elle?... A lui reconnaissance? Il n'a pas semé la reconnaissance dans ces vallées. Il était haut placé, il pouvait être un père pour ses peuples; mais il lui plut de se s'inquiéter que des siens; ceux qu'il a enrichis peuvent le pleurer.

WALTER FÜRST.

Nous ne voulons pas nous réjouir de son malheur ni nous souvenir maintenant du mal qu'il nous a fait; loin de nous de telles pensées! Mais que nous devons venger la mort de l'empereur, qui ne nous a jamais fait de bien, et que nous poursuivions ceux qui ne nous ont jamais troublés, cela ne peut pas nous convenir. L'amour doit être un sacrifice volontaire. La mort délie des devoirs forcés... Nous ne lui devons plus rien.

MELOTHAL.

Et si la reine pleure dans sa chambre et élève vers le ciel sa sauvage douleur, vous voyez ici un peuple délivré adresser à ce même ciel ses prières reconnaissantes... Qui veut récolter des larmes doit semer l'amour.

(Le messager s'en va.)

STAUFFACHER, au peuple.

Où est Tell? Doit-il seul nous manquer celui qui est l'instigateur de notre liberté? Lui qui a fait le plus, qui a le plus cruellement souffert... Venez tous! Allons à sa maison, saluer notre sauveur!

(Tous s'en vont.)

SCÈNE II

Vestibule dans la maison de Tell.

On feu brule dans l'âtre. — La porte ouverte donne sur la campagne.

HEDWIG, WALTHER et GUILLAUME.

HEDWIG.

Aujourd'hui revient le père. Enfants, chers enfants! il vit, il est libre, nous sommes tous libres. Et c'est votre père qui a sauvé le pays!

WALTHER.

Et moi, j'y étais aussi, mère! On doit aussi me nommer. La flèche de mon père passe bien près de moi, et je n'ai pas tremblé.

HEDWIG *l'embrasse*.

Oui, tu m'es rendu! Je t'ai deux fois donné naissance! J'ai souffert deux fois pour toi les douleurs de l'enfantement... Je vous ai tous les deux! tous les deux! et aujourd'hui revient votre père!

(Un moine paraît à la porte.)

GUILLAUME.

Vois, mère, vois... voilà un bon frère : certainement il demande quelque chose.

HEDWIG.

Fais-le entrer, afin que nous le reconfortions;

qu'il s'aperçoive qu'il est dans une maison joyeuse.

(Elle s'en va et revient bientôt avec une coupe.)

GUILLAUME, au moine.

Venez, bon père ! ma mère veut vous faire rafraîchir.

WALTHER.

Venez, reposez-vous, afin de vous en aller d'ici fortifié.

LE MOINE, *jetant autour de lui des regards craintifs ;
il a les traits bouleversés.*

Où suis-je ? Dites, dans quel pays ?

WALTHER.

Vous êtes donc égaré, que vous ne le savez pas ? Vous êtes à Bürglen, monsieur, à l'entrée de la vallée de Schächen, dans le canton d'Uri.

LE MOINE, *à Hedwig qui revient.*

Êtes-vous seule ? Votre mari est-il à la maison ?

HEDWIG.

Je l'attends justement... Mais qu'avez-vous, homme ? Vous n'avez pas l'air d'apporter quelque chose de bon... Qui que vous soyez, vous avez besoin, prenez !

(Elle lui tend la coupe.)

LE MOINE.

Quelque besoin qu'éprouve mon cœur altéré de se rafraîchir, je ne touche à rien jusqu'à ce que vous m'ayez promis...

HEDWIG.

Ne touchez pas ma robe, ne m'approchez pas, restez loin si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE.

Par ce feu hospitalier qui brûle ici, par la tête chérie de vos enfants que j'embrasse...
(*Il saisit les enfants.*)

HEDWIG.

Homme, à quoi pensez-vous? Eloignez-vous de mes enfants!... Vous n'êtes pas un moine! vous ne l'êtes pas! La paix habite avec cet habit; dans vos traits ne règne pas la paix.

LE MOINE.

Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIG.

Le malheur parle avec force au cœur; mais votre aspect ferme mon cœur à la pitié.

WALTHER, s'élançant.

Mère, mon père!

(*Il sort en courant.*)

HEDWIG.

Oh! mon Dieu!

(*Elle veut aller à la suite de Walther, elle tremble et se retient à quelque chose.*)

GUILLAUME, courant dehors.

Mon père!

WALTHER, dehors.

Te voilà de retour!

GUILLAUME, *dehors.*

Père, cher père!

TELL, *dehors.*

Me voici revenu... Où est votre mère?

(Il entre.)

WALTHER.

Elle se tient à la porte et ne peut pas aller plus loin, tant elle tremble d'effroi et de joie.

TELL.

Oh! Hedwig! Hedwig! mère de mes enfants, Dieu m'a aidé... Un tyran ne nous séparera plus.

HEDWIG, *à son cou.*

Oh! Tell! Tell! quelles angoisses j'ai souffertes pour toi!

(Le mine devient attentif.)

TELL.

Oublie-les maintenant et ne vis que pour la joie! Me voici revenu! Voilà ma chaumière! Je suis encore chez moi!

GUILLAUME.

Mais où as-tu mis ton arbalète, père? Je ne la vois pas.

TELL.

Tu ne la verras plus jamais. Elle est conservée dans un lieu sacré. Elle ne servira plus désormais à aucune chasse.

HEDWIG.

Oh! Tell! Tell!

(Elle recule, laisse tomber sa main.)

TELL.

Qu'est-ce qui t'effraye, chère femme?

HEDWIG.

Comment... comment me reviens-tu? Cette main, puis-je la serrer?... Cette main... Oh! Dieu!

TELL, *courageusement et fièrement.*

Elle vous a défendus et elle a sauvé le pays; je puis librement la lever vers le ciel. *(Le moine fait un rapide mouvement; il le regarde.)*
Qui est ce frère?

HEDWIG.

Ah! je l'oubliais! Parle-lui; sa présence me fait frissonner.

LE MOINE *s'approche.*

Êtes-vous Tell, dont la main fit mourir le bailli?

TELL.

C'est moi; je ne le cache à personne.

LE MOINE.

Vous êtes Tell. Ah! c'est la main de Dieu qui m'a amené sous votre toit.

TELL *le mesure des yeux.*

Vous n'êtes pas un moine! Qui êtes-vous?

LE MOINE.

Vous avez frappé le bailli qui vous avait fait du mal... Moi aussi j'ai frappé un ennemi qui me refusait justice... Il était votre ennemi comme le mien... j'ai délivré de lui le pays.

GUILLAUME TELL

TELL, reculant.

Vous êtes... Horreur!... Enfants, enfants, sortez! Va-t'en, chère femme, va! va!... Malheureux, vous seriez...?

HEDWIG.

Dieu! qui est-ce?

TELL.

Ne me le demande pas! Va-t'en, va-t'en! les enfants ne doivent pas l'entendre. Sors de la maison... va loin... tu ne peux pas rester sous le même toit que cet homme.

HEDWIG.

Malheur à moi, qui est-ce? Venez.

(Elle s'en va avec les enfants.)

TELL, au moins.

Vous êtes le duc d'Autriche... vous l'êtes! Vous avez frappé l'empereur, votre oncle et votre seigneur.

JEAN LE PARRICIDE.

Il était le ravisseur de mon héritage.

TELL.

Frapper votre oncle, votre empereur! Et la terre vous porte encore, et le soleil vous éclaire!

JEAN LE PARRICIDE.

Tell, écoutez-moi, avant de...

TELL.

Dégouttant du sang du parricide et du régt-

cide, tu oses entrer dans ma pure maison? Tu oses montrer ton visage à un honnête homme et lui demander l'hospitalité?

JEAN LE PARRICIDE.

Près de vous j'espérais trouver miséricorde!
Vous aussi vous vous êtes vengé de votre ennemi.

TELL.

Malheureux! penses-tu confondre le crime sanglant de l'ambition avec la juste nécessité d'un père? As-tu défendu la tête chérie de tes enfants? protégé le sanctuaire du foyer? garanti les tiens de ce qu'il y a de plus affreux, de la dernière extrémité?... je lève vers le ciel mes mains pures, je te maudis, toi et ton action... J'ai vengé la sainte nature, que tu as profanée... je n'ai rien de commun avec toi... Tu as assassiné... j'ai défendu ce que j'ai de plus précieux.

JEAN LE PARRICIDE.

Vous me repoussez sans consolation, désespéré?

TELL.

Un frisson d'horreur me saisit lorsque je te parle. Va, continue ton redoutable chemin! laisse pure une chaumière où habite l'innocence!

JEAN LE PARRICIDE *se détourne pour s'en aller.*

Ainsi je ne puis ni ne veux plus vivre!

TELL.

Et cependant j'ai pitié de toi... Dieu du ciel!

Si jeune... d'une si noble race, le petit-fils de Rodolphe, de mon seigneur et empereur, fuyant comme assassin, ici, sur le seuil de la demeure d'un pauvre homme... suppliant et désespéré...

(Il se cache le visage.)

JEAN LE PARRICIDE.

Oh! si vous pouviez pleurer; si mon sort pouvait vous toucher : il est terrible... Je suis un prince... je l'étais... Je pouvais être heureux si j'avais maîtrisé l'impatience de mes désirs. L'envie me rongait... Je voyais mon jeune cousin Léopold couronné d'honneurs, riche en possessions... et moi, qui étais du même âge que lui, j'étais retenu dans une servile minorité...

TELL.

Malheureux, ton oncle te connaissait bien lorsqu'il te refusait domaines et vassaux! Toi-même, avec ton crime violent, sauvage, insensé, tu as justifié d'une manière redoutable sa sage résolution... Où sont les complices sanglants de ton meurtre?

JEAN LE PARRICIDE.

Où les esprits vengeurs les ont conduits; je ne les ai pas revus depuis l'action maudite.

TELL.

Sais-tu que tu es mis au ban de l'empire? qu'il est défendu à tes amis de t'assister et permis à tes ennemis de te nuire?

JEAN LE PARRICIDE.

C'est pourquoi j'évite toutes les grandes routes; je n'ose mendier à aucune cabane; je dirige mes pas vers les déserts; m'effrayant moi-même, j'erre à travers les montagnes et je recule en frissonnant devant moi-même lorsqu'un ruisseau me montre ma malheureuse image. Oh! si vous sentez de la pitié, de l'humanité...

(Il se jette devant lui.)

TELL, détourné.

Relevez-vous! relevez-vous!

JEAN LE PARRICIDE.

Non, pas avant que vous ayez tendu la main pour me secourir.

TELL.

Puis-je vous secourir? Un homme mortel le peut-il? Mais relevez-vous... quelque horrible que soit votre action... vous êtes un homme... je le suis aussi... Personne ne doit quitter Tell sans être consolé... ce que je puis, je le ferai...

JEAN LE PARRICIDE, s'élançant et saisissant sa main avec vivacité.

Oh! Tell, vous sauvez mon âme du désespoir.

TELL.

Laissez ma main... Ici vous ne pourriez pas rester sans être découvert, et découvert, vous

ne pourriez pas compter sur ma protection...
Où pensez-vous aller? Où espérez-vous trouver du repos?

JEAN LE PARRICIDE.

Le sais-je? hélas!

TELL.

Écoutez ce que Dieu m'inspire : il faut vous en aller en Italie, à la ville de Saint-Pierre! Là, vous vous jetterez aux pieds du pape, vous lui confesserez votre crime et vous rachèterez votre âme!

JEAN LE PARRICIDE.

Ne me livrera-t-il pas aux vengeurs?

TELL.

Quo! qu'il vous fasse, acceptez-le comme venant de Dieu.

JEAN LE PARRICIDE.

Comment arriverai-je dans ce pays inconnu? Je ne connais pas le chemin, je n'ose pas me joindre à des voyageurs.

TELL.

Je vais vous indiquer le chemin, faites bien attention! Vous remonterez contre le courant de la Reuss, qui précipite sa source sauvage de la montagne...

JEAN LE PARRICIDE, effrayé.

Verrai-je la Reuss? Elle coulait près de mon meurtre.

TELL.

Le chemin passe près des précipices, et il est indiqué par beaucoup de croix érigées en souvenir des voyageurs que les avalanches ont engloutis.

JEAN LE PARRICIDE.

Je ne craindrais pas les horreurs de la nature si je pouvais dompter les sauvages tortures de mon cœur.

TELL.

Devant chaque croix tombez à genoux et expiez avec de brûlantes larmes de repentir votre crime... Et si vous traversez heureusement les routes effrayantes, si la montagne ne fait pas descendre sur vous, de ses cimes, couvertes de glace, ses avalanches, alors vous arriverez au pont suspendu. S'il ne se brise pas sous votre crime, si vous le traversez heureusement, alors s'ouvrira devant vous un noir passage de rochers... Le jour ne l'a encore jamais éclairé. Passez par là, il vous conduira dans une sereine et riante vallée... Mais vous la traverserez d'un pas rapide; vous ne pouvez vous arrêter où habite la paix.

JEAN LE PARRICIDE.

Oh! Rodolphe! Rodolphe! royal ancêtre! c'est ainsi que ton petit-fils entrera sur le sol de ton royaume!

TELL.

Montant toujours ainsi, vous arriverez sur

les hauteurs du Saint-Gothard, où sont les lacs éternels qui se remplissent des torrents du ciel. Là, vous quittez l'Allemagne, et le cours joyeux d'un autre fleuve vous conduira en Italie, pour vous la terre promise... *(On entend le RANZ DES VACHES soufflé dans beaucoup de trompes.)* J'entends des voix. Allez-vous-en!

HEDWIG entre.

Où es-tu, Tell? Mon père arrive! Il s'avance avec la joyeuse troupe de tous les confédérés.

JEAN LE PARRICIDE se voile.

Malheur à moi! je ne puis m'arrêter chez les heureux.

TELL.

Va, chère femme, réconforte cet homme. Charge-le de dons; car sa route est longue, et il ne trouvera pas une auberge. Vite, ils approchent.

HEDWIG.

Qui est-il?

TELL.

Ne t'en inquiète pas! Et lorsqu'il s'en ira, détourne tes yeux, afin qu'ils ne voient pas quel chemin il suit!

(Jean le Parricide s'élance sur Tell avec une violente émotion; mais Tell lui fait signe de

la main et s'en va. Lorsqu'ils s'en sont allés, de différents côtés, la scène change et on voit dans la)

SCÈNE DERNIÈRE

Toute la vallée devant la maison de Tell et la montagne qui la borne occupées par beaucoup de monde, qui se groupe de manière à former un tableau. D'autres gens, qui arrivent par un chemin élevé qui passe sur le Schächen. Walter Fürst et ses deux petits-fils, Melchthal et Stauffacher viennent en avant; d'autres les entourent. Comme Tell entre, tous le reçoivent avec de bruyants vivats.

TOUS.

Vive Tell, l'archer et le sauveur!

(Pendant que ceux qui sont en avant se pressent autour de Tell et l'embrassent, paraissent Rudenz et Bertha. Rudenz embrasse les gens du pays, Bertha embrasse Hedwig. La musique, du haut de la montagne, accompagne cette scène muette. Lorsqu'elle est finie, Bertha vient au milieu du peuple.)

BERTHA.

Confédérés! recevez-moi dans votre alliance, moi qui ai eu la première le bonheur de trouver protection dans le pays de la liberté. Dans vos loyales mains je dépose mon droit: voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

TOUS.

Nous y engageons nos biens et notre sang!

BERTHA.

Eh bien! alors, je tends ma main à ce jeune
homme; la libre Suisse à l'homme libre!

RUDENZ.

Et je déclare libres tous mes vassaux.

*(Pendant que la musique éclate tout à coup, le
rideau tombe.)*

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



<i>André de La Ministre de Wakoufeld</i>	2	<i>Marmontel, Belletré</i>	1
<i>Arrest, Ver-Vari, Méchant</i>	1	<i>Marsillon, Petit Carême</i>	1
<i>Hamilton, Mémoires du Che-</i>	2	<i>Morator, Tableau de Paris</i>	3
<i>valier de Grammont</i>	2	<i>— L'An MMCCCGXL</i>	3
<i>Helvétius, Tracts de l'Esprit</i>	4	<i>Milton, Paradis perdu</i>	3
<i>Hérodote, Histoire</i>	5	<i>Mirabeau, Sa Vie, ses Opé-</i>	3
<i>Hogers, Allado</i>	3	<i>niens, ses Discours</i>	3
<i>— L'Olympe</i>	3	<i>Molière, Tartuffe, Dépit, l'v;</i>	3
<i>Hörder, Poésies</i>	3	<i>Dan Juan, Précieuses, l'v;</i>	3
<i>Joudy-Dugour, Cromwell</i>	1	<i>Bourgeois Gentilhomme,</i>	3
<i>Juvénal, Satires</i>	1	<i>Commissaire d'Escarbagnas,</i>	3
<i>La Rochelle, Discours sur la</i>	1	<i>l'v; Misanthrope, Femmes</i>	3
<i>servitude volontaire</i>	1	<i>savantes, l'v; L'Avaro,</i>	3
<i>La Bruyère, Caractères</i>	3	<i>George Dandin, l'v; Ma-</i>	3
<i>La Fayette (M^{re} de), La</i>	1	<i>laine Imaginaire, Bourbe-</i>	3
<i>Princesse de Clèves</i>	1	<i>ries de Scapin, l'v; L'E-</i>	3
<i>La Fontaine, Fables</i>	2	<i>tourdi, Scapinelle, l'v;</i>	3
<i>— Contes et Nouvelles</i>	2	<i>L'Ecole des Femmes, Cri-</i>	3
<i>Lafontaine, Livre du Peuple</i>	1	<i>tique de l'Ecole des Fem-</i>	3
<i>— Pensées et Avenir du Peuple</i>	1	<i>mes, l'v; Médecin malgré</i>	3
<i>— Paroles d'un Croquant</i>	1	<i>lui, Mariage forcé, Sic-</i>	3
<i>La Rochefoucauld, Maximes</i>	1	<i>lian, l'v; Amphitryon,</i>	3
<i>Le Sage, Gil Blas</i>	5	<i>Ecole des Maris, l'v;</i>	3
<i>— Le Diable boiteux</i>	3	<i>Pourquoi? Les FA-</i>	3
<i>— Bachelier de Salamanque</i>	3	<i>cheux, L'Amour modeste,</i>	3
<i>— Turcaret, Crispin rival</i>	1	<i>Montaigne, Essais (1^{er} livre)</i>	1
<i>Lesptreux (M^{re} de), Lettres</i>	1	<i>Montesquieu, Lettres per-</i>	3
<i>choisies</i>	1	<i>sannes</i>	3
<i>Lingot, Histoire de la Bas-</i>	1	<i>— Grandeur et Décadence</i>	3
<i>tille</i>	1	<i>des Romains</i>	1
<i>Longus, Daphnis et Chloé</i>	1	<i>— Le Temple de Gnide</i>	1
<i>Lucien, Dialogues des Dieux</i>	1	<i>— Ovide, Métamorphoses</i>	3
<i>et des Mortels</i>	1	<i>Parny, La Guerre des Dieux</i>	1
<i>Lutèce, De la Nature des</i>	1	<i>Le Paradis perdu</i>	1
<i>Choses</i>	2	<i>Pasaut, Pensées</i>	1
<i>Mably, Droits et Devoirs</i>	1	<i>— Lettres provinciales</i>	2
<i>— Extraits de Phédon</i>	1	<i>Perrault, Contes</i>	1
<i>Machiavel, Le Prince</i>	1	<i>Pigault-Lebrun, Le Citateur</i>	1
<i>Maistre (K. de), Voyage au-</i>	1	<i>— Mon Oncle Thomas</i>	2
<i>tour de ma Chambre</i>	1	<i>— L'Enfant du Carnaval</i>	3
<i>— Prisonniers du Caucase</i>	1	<i>Platon, La Métromanie</i>	1
<i>Maistre (J. de), Soirées de</i>	1	<i>Plutarque, Vie de César</i>	1
<i>Saint-Pétersbourg</i>	1	<i>— Vie de Pompée, Sertorius</i>	1
<i>Matheron, Poésies</i>	1	<i>— Vie de Démosthène, Ci-</i>	1
<i>Mémoires, Théâtre</i>	2	<i>céron, Caton le Censeur</i>	1
<i>Marmontel, Les Incas</i>	3	<i>— Vie de Murellus, Ma-</i>	1
		<i>rius, Sylla</i>	1

<i>Prépost. Maçon Lescant</i> 1	<i>1 v. La Bouge d'une Nuit d'été</i> , 1 v.; <i>La Tempête</i> , 1 v.; <i>Vie et Mort de Richard III</i> , 1 v.; <i>Henri VIII</i> , 1 v.; <i>Bonaparte de Brul pourrien</i> , 1 v.; <i>Jules César</i> 1
<i>Quinto-Curcio. Histoire d'Alexandre le Grand</i> 2	<i>Sterns. Voyage sentimental</i> 1
<i>Rabelais. Œuvres</i> 5	— <i>Tristram Shandy</i> 1
<i>Racine. Esther. Athalie</i> 1	<i>Sébastien. Deux César</i> 1
— <i>Phèdre. Britannicus</i> 1	<i>Sémit. Voyages de Galligé</i> 1
— <i>Andromaque. Plaideurs</i> 1	<i>Tacite. Mœurs des Germains</i> 1
— <i>Iphigénie. Mithridate</i> 1	— <i>Annales de Tibère</i> 1
— <i>Héronius. Bajazet</i> 1	<i>Tasse. Jérusalem délivrée</i> 1
<i>Regnard. Voyages</i> 1	<i>Turpin. Beau enlevé</i> 1
— <i>Le Joueur. Folies</i> 1	<i>Tito-Live. Histoire de Rome</i> 1
— <i>Le Libraire universel</i> 1	<i>Vauban. La Dime royale</i> 1
<i>Rotand (M^{re}). Mémoires</i> 4	<i>Vauvenargues. Choix</i> 1
<i>Rousseau (J.-J.) Emile</i> , 4 v.; <i>Contrat social</i> , 1 v.; <i>De l'Inégalité</i> , 1 v.; <i>La Nouvelle Héloïse</i> , 5 vol.; <i>Confessions</i> 5	<i>Virgile. L'Énéide</i> 1
<i>Saint-Ant. Don Carlos. Conversation contre Venise</i> 1	— <i>Bucoliques et Géorgiques</i> 1
<i>Saint-Ant. Catilina. Jugurtha</i> 1	<i>Votney. Les Rois. La Loi naturelle</i> 1
<i>Scarron. Roman comique</i> 3	<i>Voltaire. Charles XII</i> , 2 v.; <i>Sicote de Louis XIV</i> , 4 v.; <i>Histoire de Russie</i> , 2 v.; <i>Romans</i> , 5 v.; <i>Œuvres</i> , 1 v.; <i>Mabomet. Mort de César</i> , 1 v.; <i>La Henriade</i> , 1 v.; <i>Contes en vers</i> ou <i>Satires</i> , 1 v.; <i>Traité sur la Tolérance</i> , 2 v.; <i>Correspondance avec le roi de Prusse</i> 1
— <i>Virgile travesti</i> 3	<i>Xénophon. Retraite des Dix Mille</i> 1
<i>Schiller. Les Brigands</i> 1	— <i>La Cyropédie</i> 1
— <i>Guillaume Tell</i> 1	
<i>Sedaine. Philosophe sans le savoir. La Gageure</i> 1	
<i>Séguier (M^{re} de). Lettres choisies</i> 2	
<i>Shakespeare. Hamlet</i> , 1 v.; <i>Roméo et Juliette</i> , 1 v.; <i>Othello</i> , 1 v.; <i>Macbeth</i> , 1 v.; <i>Le Roi Lear</i> , 1 v.; <i>Le Marchand de Venise</i> , 1 v.; <i>Joyeux Commerces</i> 1	

Le vol. broché, 25 c.; relié, 45 c.; F^o, 10 c. en surperpeline.

Nota. — Le colis postal diminue beaucoup les frais de port : 1 colis de 3 kil. peut contenir 33 vol. brochés ou 34 reliés; celui de 5 kil., 65 vol. brochés ou 65 reliés.

Adressez les demandes affranchies à M. L. PFLUGER, éditeur, passage Montecenis, r. Montecenis, près le Palais-Royal, Paris.

Dictionnaire de la Langue française usuelle, de 416 pages.

Prix, cartonné, 1 fr.; franco, 1 fr. 20.